

Le cirque de Baraboo

Longyear, Barry B.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARRY B. LONGYEAR

le cirque de Baraboo



BARRY B. LONGYEAR

le cirque de Baraboo

Traduit de l'américain par Iawa Tate

Éditions J'ai Lu

À George H. Scithers et à Jean, ma femme

*Ce roman a été publié sous, le titre original CITY OF
BARABOO*

© Barry B. Longyear, 1980

Pour la traduction française © Éditions J'ai Lu, 1982

Inédit

*Barry Longyear vit dans le Maine et collabore
régulièrement à /Isaac Asimov's Science Fiction
Magazine. Détenteur des prix Nebula et Hugo, il a
reçu pour Le cirque de Baraboo un accueil
enthousiaste.*

En cette année de disgrâce 2142, John O'Hara, Pacha du Grand Chapiteau, oscille entre la fureur et le désespoir. Sur une Terre surpeuplée où le moindre pouce de terrain vaut une fortune, il n'y a plus place pour les cirques. Et si celui de O'Hara est le dernier, il n'a plus que quelques heures à vivre.

Mais le Pacha se rebelle. Si la Terre ne veut plus de ses lions, de ses singes, de ses clowns, il partira avec eux vers des planètes inconnues, il cherchera dans la galaxie des publics nouveaux : de là à s'emparer d'un vaisseau interplanétaire, il n'y a qu'un pas...

Et bientôt s'éloigne dans le ciel, avec son chargement de rêves et d'illusions, un croiseur spatial baptisé *Cité de Baraboo*.

Chaque planète sera une aventure... Que leur
réservent Wallabee où les bipèdes portent
carapace, Chytew dont les habitants ressemblent
à des œufs d'autruche ? Et Vystunya ? Et
Groleth ?

Illustration de Caza

LA TROUPE

LES COLS BLANCS

John J. O'Hara, le « Pacha », propriétaire
Arnold McGurk, « Artiche », trésorier
Arthur Wellington Burnside, « Zigzag », conseiller juridique
William Pratt, « Zigzag », conseiller juridique
Divver-Sehin Tho, « Cicéron », historiographe

L'AVANT-GARDE

Jack Savage, « Routard », organisateur de tournées
Ned Moss, « Coin-Coin », attaché de presse
Ansel F. Dirak, « Archimède », chef de convoi, commandant du Blitzkrieg
Oscar Kruger, « Zut-à-l'Autre », commandant du Cannon Ball
Yula D. Stampo, « Razor Red », commandant du Thunderbird
J. Ivan Stimnikov, « Gras Double », commandant du War Eagle
William R. Ris, « Bill l'Enclume », chef du service d'ordre
Edgar B. Waltenham, « Tic-Tac », agent gardien

LE GRAND CHAPITEAU

W. Arlo Duff, « Guibolles », directeur artistique
Samson Voormier, « Sarasota », maître de manège
Jill Myers, « Pylônes », maître de ballet
Stan L. Kuumic, « Fouineur », chef des accessoires
Wilbur Storch, « Willy la Longe », écuyer
Diane Tarzak, « Fatale », la Reine du Trapèze
Karl Rietta, « l'Ancêtre », funambule
Kristina Kole, « la Lionne », dompteuse
Anton Etren, « Pierrot », mime
Lu Ki Wang, « Luke le Bridé », jongleur
Mary Astwith, « Joyeuses », ballerine
Donald L. Weems, « Chopine », pianiste
Landry Travers, « Pochard », rodéo
Jamie Travers, « Demi-Portion », rodéo
Jewel Travers, « Toussaint », rodéo
Arvel Roberts, « Be Bop », équilibriste
Meredith Roberts, « Féline », équilibriste
Pembroke Roberts, « Dandy », équilibriste

Morgan Roberts, « Hercule », équilibriste
William Clair, « Cabotin », chiens savants
Jane Foyle, « Tutti Frutti », ballerine

LE PETIT CHAPITEAU

Frank Gillis, « Merlan Frit », responsable du Petit Chapiteau
Eva Screener, « Barrique », la Femme la Plus Grosse du Monde
Waldo Screener, « Papier Mâché », la Momie
Tommy-Sue Vale, « Na-Na », la Belle à Deux Têtes
Abraham Vale, « Une de Trop », l'Homme à Trois Jambes
Richard Brook-Hanfield, « Loup-Garou », l'Homme-Loup
Susan Brook-Hanfield, « Miss Kilomètre », la Géante
Nyle Ndumah, « Gnifron », le Chaînon Manquant
Wanda North, « Rame à Haricots », le Squelette Ambulant
Agatha Doyle, « Teena », naine
Prissy Doyle, « Weena », naine
Tyli Tarzak, « Mistenflûte », la Fille-Hérisson
Oswald Dortfelter, « Oz », illusionniste
Shirley Smith, « Madame Zelda », chiromancienne
Anette LeMay, « Spirale », contorsionniste
Sasha Kolya, « Frigoli Sash », orfèvre de la cavale
Hassan Medhi, « Waco Whaco », charmeur de serpents
S. Timothy Payne, « Patati », aboyeur
Harry Domadi, « Patata », aboyeur
Waldo MacDonald, « Weasel » (1), bistrot
Robert Naseby, « Croquemort », toubib de la troupe

L'ALLEE DES CLOWNS

Abner Bolin, « Peru Abner », auguste
Stansfield F. Brookhurst, « Godillot », excentrique
Charles Jacoby, « Traîne-Galoche », paillasse
Ahssiel, « Monsignore », gugusse

LA MENAGERIE

Bruno Miira, « Pony Red », chef soigneur
Gordon Pardo, « Bugs Bunny », soigneur
Lorenzo Adnelli, « Chiffe Molle », palefrenier

MASTOCS ET MALABARS

Melvin C. Tarzak, « Donald », chef-monteur
Nolan D. Suggs, « Escogriffe », chef-machiniste
Louis G. French, « Babouin », monteur
Joseph A. Napoli, « Goofy Joe », monteur
Earl G. Kraft, « Vache qui Rit », conducteur de tracteur
Pietro Astamo, « Blue Pete », monteur

ÉQUIPE DU BARABOO

William H. Coogan, « Achab », commandant du *Baraboo*
Jon Norden, « La Flibuste », chef-mécanicien
Millard U. Farnsworth, « Gueule d'Amour », mécanicien
Rudolph Katz, « Gaucher », mécanicien
Terrence K. Mann, « Roger-Roger », chef-radio
Donna Wendell, « Cinq sur Cinq », radio du *Blietzkrieg*
Oshiro B. Ahtami, « Ciboulot », mécanicien

PREMIÈRE PARTIE

TERRE : LA DER DES DER

Saison 2142

En 1884, les célèbres Ringling Brothers, fils de August Rüngeling, prenaient la route avec leur premier cirque. Deux siècles et demi plus tard, le « Plus Grand Chapiteau du Monde » était aussi le dernier. Trois misérables tentes rapiécées plantées dans un faubourg d'Ottawa. À mesure que les pistes boueuses cédaient la place aux rails, puis les rails au béton et à l'asphalte, la grande aventure se mourait, écrasée sous un ouragan de paperasses.

Des problèmes, il y en avait toujours eu. Incendies, tempêtes, gel, boue, dépressions, faillites, plaies et bosses de toute sorte sont aussi familiers à l'enfant de la balle que son propre nom. Mais à une époque où l'humanité se faisait fort de résoudre tous ses problèmes, il n'y avait plus de place pour le cirque de John O'Hara. L'espace, la superficie nécessaires à la vie des chapiteaux étaient devenus un luxe. À eux seuls, les droits de péage s'élevaient à sept cents crédits pour chaque kilomètre franchi, et la location quotidienne des rares terrains bien solides et bien herbeux encore disponibles à la périphérie des agglomérations atteignait la somme exorbitante de trente mille crédits. Le cirque avait supporté tout cela, et bien davantage, jusqu'au jour où il avait dû affronter le cauchemar, la bête noire de toute institution marginale : les lois pour le bien public, sur la stricte application desquelles veillait un bataillon de fonctionnaires incorruptibles. C'est ainsi que pour John O'Hara et sa troupe, le voyage s'était achevé dans une sinistre banlieue d'Ottawa.

– Ils ne bougeront pas d'un pouce, monsieur John, avait annoncé Arthur Burnside Wellington, le conseiller juridique, en branlant sa vénérable tête blanche. (Pour la première fois depuis soixante ans qu'il se glissait entre les mailles du filet, le grand échalas s'avouait vaincu. Il leva les mains et les laissa retomber dans un geste d'accablement.) Ces types-là sont coulés dans du béton !

O'Hara se frotta les yeux avant de les fixer avec lassitude sur Wellington. C'était la troisième fois que le vieux margoulin revenait à la charge.

– Les as-tu appâtés, Zigzag ?

– Ils ne mangent pas de ce pain-là, non, monsieur. N'y comptez pas.

– Et la boue ?

Wellington secoua la tête.

– Y a rien à remuer. Des politicards aussi propres, j'en ai jamais vu. De vraies fentes de parcmètres. Ni dessous de table, ni ballets roses, ni double comptabilité, rien. Pour une fois que nous tombons sur des bureaucrates honnêtes, on peut dire que le moment est mal choisi. Je me de...

Le mot resta en suspens. Wellington se frotta le menton, puis fixa sur le Pacha un regard absent, vide de tout, un regard d'aveugle.

– Qu'as-tu trouvé, Zigzag ?

L'autre fronça les sourcils.

– Au pire, rien. Au mieux, l'amorce d'une piste...

Absorbé dans ses pensées, il tourna les talons et quitta la roulotte qui était à la fois la loge du Pacha et son bureau.

Quelques heures plus tard, alors que la dernière représentation battait son plein, O'Hara était toujours assis dans la petite pièce enténébrée, bercé par les flots de notes vibrantes qui cascadaient du grand chapiteau. Les yeux clos, il se laissa aller contre le dossier. Un orchestre de cirque est inimitable. On a vu d'excellents ensembles s'évertuer à trompeter et à racler du violon, mais pour une oreille exercée, la différence est considérable. Aucun musicien prisonnier de son carcan de doubles croches, de mesures et de soupirs ne pourra rendre la tonalité ni imiter le rythme d'un croque-notes de chapiteau habitué aux écarts d'un cheval ou d'un éléphant dont le public doit croire *mordicus* que c'est lui qui danse en cadence avec l'orchestre et non le contraire.,

O'Hara ouvrit les yeux. Les reflets multicolores des ampoules de l'entrée principale dansaient sur le mur, face au guichet. À Bangor, un inconnu qui se proclamait écrivain avait demandé pourquoi. Il n'en revenait pas. Le cirque était éreintant, dangereux et rien moins que profitable. Alors pourquoi ? Le Pacha s'était creusé la tête pour trouver les mots justes, mais en fin de compte, il avait eu recours au cliché éculé, usé par des générations d'enfants de la balle : « C'est une maladie. »

Il se pencha et plongea la tête dans ses mains. Une maladie. Pire, une drogue. Un désir qui vous tient au ventre et que nul écrivillon vissé devant sa machine ne pourra jamais espérer comprendre. Ainsi ces messieurs-dames qui fabriquent l'information se voient gratifiés de l'immuable boutade que depuis plus de deux siècles la grande famille du Cirque jette comme un défi à la face du reste de l'humanité. Pourquoi ? « Pardi, c'est une maladie ! »

Comment devient-on forain ? À cette question purement cérébrale, les intéressés n'ont pas de réponses toutes prêtes, mais si elles existent, alors c'est sous le maquillage, la sueur, les cicatrices, la souffrance, au plus profond de l'« âme » qu'il faut les chercher. La vérité, c'est qu'on ne devient pas forain. On l'est en venant au monde. C'est un don.

Justement. Il faudrait peut-être se demander pourquoi...

O'Hara s'essuya les joues d'un revers de « manche et parcourut des yeux le pauvre intérieur de la roulotte. Il se hissa péniblement sur ses pieds. En contournant le bureau pour gagner la porte, il songea que Wellington était déjà au service du Grand Cirque O'Hara à l'époque où son père en était le Pacha.

« Et si nous étions tous devenus trop vieux ? »

Il ouvrit la porte. Un curieux mélange assaillit ses narines. Cela sentait l'herbe, le foin, les friandises et le fauve. Dans l'air nocturne débarrassé des poussières de la journée, les guirlandes de lumières scintillaient d'un éclat aigu. L'orchestre attaqua la valse des trapézistes. À ce signal, O'Hara sentit son cœur se serrer : son cirque n'avait plus que quarante-six minutes à vivre.

Regardant autour de lui, il remarqua que le petit chapiteau et celui de la ménagerie étaient toujours debout. Décidément, ce soir-là n'était pas un soir comme les autres. D'habitude, quand retentissaient les premiers accords de la valse, ils étaient déjà démontés, pliés et chargés, et l'équipe des machinistes piaffait d'impatience, prête à nettoyer et à démonter la grande tente sitôt que le dernier client en aurait franchi le seuil.

O'Hara fourra les mains dans ses poches, descendit la volée de marches et se dirigea vers un groupe d'hommes qui discutaient devant leur roulotte. À son approche, l'un d'eux se détacha des autres pour venir à sa rencontre.

— Soir, Pacha.

O'Hara salua l'homme d'un hochement de tête.

Charpenté comme une armoire, il portait une chemise écossaise et une salopette. Son visage demeurerait invisible dans l'ombre portée de son chapeau maculé de sueur.

— Soir, Goofy Joe.

— Quoi de neuf, monsieur John ?

O'Hara haussa les épaules.

— Cette fois, on dirait bien que c'est la fin. Les types du service vétérinaire menacent de confisquer les animaux et de nous foutre au

trou si nous franchissons les limites du district.

Goofy arracha son chapeau et le jeta par terre. Il enfonça les mains dans ses poches de salopette.

– Quelle poisse ! Zigzag ne peut rien faire ?

– Pas cette fois-ci, j'en ai peur. Tu as vu le chef d'équipe ?

Goofy se baissa pour ramasser son chapeau. Il ébaucha un geste en direction de la ménagerie.

– Vous connaissez Donald. Il est là-dedans avec les éléphants. (À nouveau, il flanqua son couvre-chef sur le sol.) Qu'est-ce qu'on est venu foutre ici, je vous le demande !

O'Hara lui donna une tape amicale sur l'épaule.

– Je n'ai rien à reprocher à cette ville, Goofy Joe. C'est l'époque qui veut ça. Nous avons un siècle de retard, voilà tout.

Il s'éloigna dans la pénombre et pénétra dans la ménagerie. À la faible lueur des veilleuses, il discerna les huit éléphants, paisiblement occupés à mastiquer le foin que leurs trompes prélevaient sur les balles disposées devant eux. Lolita le reconnut aussitôt. Elle agita les oreilles, dressa la tête puis la baissa derechef, affectant de ne pas le voir. Le chef-monteur et le patron de la ménagerie étaient tous deux là, assis sur des seaux renversés. O'Hara leur adressa un signe en passant, s'approcha des éléphants et s'arrêta, le dos tourné vers Lolita. Quelques secondes plus tard, il sentait la trompe du mastodonte s'insinuer dans sa poche. Elle se referma autour du sac de cacahuètes et l'extirpa avec d'innombrables précautions.

O'Hara fit volte-face.

– Tiens, tiens !

Lolita se balançait d'un pied sur l'autre en secouant la tête. Le Pacha explora sa poche. Sourcils outrageusement froncés, il toisa la coupable.

– Ça alors ! J'aurais pourtant juré avoir mis là un sac de cacahuètes !

À peine avait-il tourné les talons que Lolita écartait la paille à ses pieds. La trompe s'empara du sac, le porta à la bouche où il fut englouti.

Donald se leva en riant.

– C'est ce qui s'appelle avoir la trompe baladeuse ! Méfiez-vous, Pacha. Un de ces jours, elle vous fauchera votre portefeuille !

La carrure du chef-monteur évoquait irrésistiblement celle de

Gorgo, le Gorille Mangeur d'Hommes, qui, vautré dans sa cage, grattait des puces imaginaires. Si le système pileux de Donald était moins développé que le sien, question biceps, il n'avait rien à lui envier, bien au contraire.

O'Hara grimaça un sourire amer.

– Pour ce qu'il contient, elle est encore mieux lotie avec les cacahuètes. (Puis, s'adressant au responsable de la ménagerie) : tout va bien, Pony ?

Pony Red Miira acquiesça.

– Il s'est produit un léger flottement quand ils se sont rendu compte qu'on ne les embarquait pas à l'heure habituelle, mais tout est rentré dans l'ordre.

O'Hara renversa un seau d'un coup de pied et s'installa dessus. Les deux autres reprirent leur place.

– Donald, la municipalité nous accorde jusqu'à demain midi pour déguerpir, alors ne disperse pas l'équipe avant que tout soit terminé. Dieu sait que nous allons avoir besoin d'eux pour démolir la baraque.

Donald laissa échapper un soupir de détresse.

– Où iront-ils ensuite, monsieur John ? Si au moins ils avaient l'espoir de pouvoir se caser dans une autre troupe ! Mais la seule et unique troupe, c'est nous. Le dernier cirque à la surface de la Terre. Que vont-ils devenir ?

Lèvres pincées, O'Hara hocha la tête.

– Si je le savais !

Pony Red désigna les éléphants et la rangée de cages occupées par les tigres, les lions, les singes et tous les pensionnaires de la ménagerie.

– Et eux ?

Leurs regards s'accrochèrent. Le premier, O'Hara détourna le sien.

Aucun zoo, aucune réserve n'accepte de les accueillir sous prétexte qu'ils sont dressés. C'est toujours la même chanson : placer des animaux apprivoisés dans un milieu naturel, c'est prendre le risque de violer son intégrité écologique ou je ne sais quoi. Et naturellement, il nous est interdit de leur faire franchir les limites du district puisque nous ne sommes pas en mesure de leur fournir un environnement approprié...

Pony Red lâcha un jet de salive rageur sur la sciure qui recouvrait le sol.

– Qu'est-ce qu'ils veulent, alors ? Un massacre ?

Donald se gratta la nuque.

– Si je comprends bien, Zigzag nous laisse tomber ? Je n'aurais jamais cru ça de lui.

– Et ce contrat mirifique que nous offrait la planète machin ? s'exclama Pony Red. Le cirque ne serait pas démantelé, c'est déjà ça. D'ailleurs nous n'avons plus rien à attendre de la Terre.

Les épaules d'O'Hara se tassèrent un peu plus.

– Pas question. Les salopards qui refusent de nous laisser quitter le district nous interdisent également de transporter les bêtes sur une autre planète. La Terre est leur cadre naturel, disent-ils. Nous sommes coincés, Pony. De quelque côté que l'on se tourne, ils nous tiennent.

Ils levèrent la tête à l'unisson quand l'orchestre attaqua le sempiternel pas de deux. Donald se fourra le poing dans l'œil.

– Satanée poussière ! J'ai l'impression qu'ils jouent un peu faux, ce soir.

Les chevaux de Willy La Longe entamaient leur quadrille. Dans trente-quatre minutes, le dernier cirque du monde ne serait plus qu'un souvenir.

Soudain, toutes les lampes s'allumèrent, éclairant comme en plein midi l'intérieur du chapiteau. Le trio sauta sur ses pieds. Plusieurs individus calamistrés, évidente incarnation de l'autorité bureaucratique, venaient d'apparaître sur le seuil. Celui qui arborait ses galons comme un masque ouvrait la marche, suivi de ronds-de-cuir de second ordre et d'un bataillon de journalistes. Le galonné tenait par la main une petite fille dont les yeux écarquillés restaient fixés sur les éléphants. Derrière elle venait une espèce de grand type mince vêtu de noir.

Donald flanqua son coude dans les côtes du Pacha.

– Mince ! Voilà Zigzag.

Tandis qu'ils avançaient à la rencontre des visiteurs, leur parvenaient les exclamations de la fillette.

– Regarde, papa ! Regarde cet éléphant ! Et celui-ci, et celui-là, et...

Le galonné ne partageait guère son enthousiasme. À la vue d'O'Hara et de ses compagnons, il se figea et considéra Zigzag avec exaspération.

– La plaisanterie a assez duré, monsieur Wellington. Me direz-vous enfin ce que je suis venu faire ici ?

Sans se démonter, Zigzag avança la main.

– Tout d’abord, monsieur le Premier ministre, permettez-moi de vous présenter John O’Hara, le propriétaire du Grand Cirque O’Hara.

Le galonné fit glisser son regard sur O’Hara, étira les lèvres en un sourire d’un millième de seconde, marmonna « enchanté » et reporta son courroux sur Zigzag.

– Monsieur Wellington, venons-en au fait, je vous prie. Si j’ai bien compris, il s’agit pour moi de ratifier une décision dont la mise en application n’a que trop tardé. Sur ce point, du moins, mon garde des Sceaux partage votre avis. Qu’en est-il exactement ?

– J’y arrive, monsieur le Premier ministre. Ainsi que l’autorise la loi, quand les textes manquent de précision et que leur application porterait gravement préjudice à une personne physique ou morale, les futures victimes ont le droit d’exiger qu’une personnalité officielle engage sa responsabilité...

– Je sais tout cela, coupa le galonné avec agacement. Où dois-je signer ? (Il prit la feuille que lui tendait Zigzag, la parcourut et chercha un stylo dans sa poche.) Tout est en ordre, je vois.

Perplexe, Zigzag se caressa le menton.

– Vous rendez-vous compte, monsieur le Premier ministre, que ce règlement draconien va nous obliger à abattre nos animaux ?

Pour la forme, le galonné embrassa la feuille d’un coup d’œil ennuyé.

– Je ne vois pas d’autre issue, en effet. Et alors ?

Le conseiller lui fourra une photo dans la main, puis distribua les autres à la ronde. Chacun reçut la sienne, les ronds-de-cuir, les journalistes, même la fillette.

– Regardez, monsieur le Premier ministre. C’est ainsi que l’on tue un éléphant. On enchaîne ses postérieurs à un tracteur. Ensuite, on lui passe autour du cou un lasso de métal dont l’extrémité est accrochée à un second tracteur. Les deux véhicules partent dans des directions opposées et l’éléphant meurt étranglé.

Le galonné avança les lèvres.

– Très impressionnant. Néanmoins...

Il leva son stylo.

– Papa, tu ne ferais pas une chose pareille ? !

Le Premier ministre décocha à Zigzag un regard destiné à lui faire froid dans le dos. Il considéra sa fille.

– Je n’y suis pour rien, mon chou. La loi est la loi et c’est le devoir de ton père de la faire respecter.

L’enfant examina l’horrible photo, leva les yeux vers Lolita qui mastiquait avec entrain le sac de cacahuètes dont elle venait de soulager un des journalistes, puis regarda son père.

– Tu es un monstre. Un *monstre* !

Otant sa sandale, elle en assena un coup terrible sur le tibia du Premier ministre avant d’éclater en sanglots et de filer comme une flèche cacher ses larmes hors de la tente. Il n’échappa à personne que les photographes avaient mitraillé la scène sous une quarantaine d’angles différents.

Zigzag avança le menton.

– Si monsieur le Premier ministre voulait bien apposer sa signature, nous pourrions procéder à la mise à mort.

La main qui tenait le stylo retomba.

– Votre stratagème est d’une bassesse inqualifiable, monsieur Wellington. Songez au mal que vous venez de faire à ma fille !

Zigzag haussa les épaules.

– Ce n’est toujours pas moi qui aurai sur la conscience le massacre d’innocentes créatures. Signez donc, monsieur le Premier ministre.

– Ne voyez-vous pas où il veut en venir ! clama un des ronds-de-cuir. Nous ne pouvons pas leur permettre d’emmener cette ménagerie hors du district sous peine de bafouer la loi !

– Ne comptez pas sur les réserves ! s’écria un autre. Nous nous donnons un mal fou pour essayer d’y préserver l’état sauvage. Enfin, vous imaginez un éléphant de cirque faisant le beau au milieu de nos fauves ? C’est intolérable !

Le galonné abaissa les yeux sur la feuille. L’effort de la réflexion lui fit froncer les sourcils.

– Peut-on envisager de leur faire quitter la Terre ?

Le premier rond-de-cuir secoua énergiquement la tête.

– Impossible. Autant dire que nous expédions ces malheureux animaux dans un environnement inconnu. Songez aux conséquences, monsieur le Premier ministre.

Le galonné glissa un regard en direction des journalistes et le fit redescendre sur la photo de l’éléphant agonisant. Il se flatta le menton. Il se concentra sur le texte qu’il devait signer. Toutes les trente secondes, il risquait un coup d’œil sur les objectifs braqués sur

lui. Finalement, il regarda le rond-de-cuir.

– Mon cher, vous avez été nommé, tandis que moi, ce sont les électeurs qui m’ont confié ma charge. Voilà toute la différence. (Il lui brandit la photo sous le nez.) Quand nos amis de la presse en auront fini avec cette histoire, je deviendrai pour la postérité le second grand Satan des deux siècles écoulés, tout de suite après Adolf Hitler. Et cependant !

Zigzag se pencha et lui murmura quelque chose à l’oreille. Le ministre le dévisagea, indécis.

– Hum ! Mais comment...

Zigzag sortit de sa poche un papier plié en quatre et le lui tendit. L’important personnage le lut avec attention, hocha la tête à plusieurs reprises et sans plus tergiverser, le signa. Il fit face aux ronds-de-cuir.

– Voilà, messieurs. Je viens de signer l’autorisation d’évacuer la ménagerie sur une autre planète.

Tous les sourcils firent un bond.

– Comment ! Mais vous n’y pensez pas ! La loi...

Le galonné se racla la gorge.

– Attendu, primo, que les propriétaires de ces animaux sont dans l’incapacité de leur trouver un cadre de vie décent, secundo qu’aucune réserve ne peut les accepter en raison du dressage intensif auquel ils ont été soumis, j’ai décidé de leur accorder le privilège exceptionnel d’aller tenter leur chance ailleurs. (Il branla du chef en direction de Zigzag.) Après tout, où des bêtes de cirque seraient-elles plus à l’aise que dans un cirque ?

– Mais...

– Silence, Beeker. Dans cinq mois, je me représente devant mes électeurs. À combien estimez-vous mes chances si je laissais se produire de telles atrocités ?

– Monsieur, il existe des choses plus importantes qu’une échéance électorale !

– Pour vous, Beeker, je n’en doute pas.

Sur ces mots, le galonné tendit à Zigzag le papier dûment paraphé, salua d’un bref signe de tête et sortit, la petite troupe sur ses talons.

O’Hara assena une claque sur le dos de son conseiller.

– Que lui as-tu dit, vieille fripouille ? Que l’on n’avait pas tué un éléphant de cette façon depuis un siècle ?

Zigzag regarda longuement la feuille de papier et ses mains se

mirent à trembler.

– Monsieur John...

O'Hara lui empoigna le bras. Donald s'élança afin de le soutenir de l'autre côté.

– Tu ne vas pas flancher, dis ?

– Installez-moi sur un de ces seaux. Je suis sur la brèche depuis ce matin, voilà tout.

Le Pacha se tourna vers Pony Red.

– File chercher le Croquemort, vite !

Zigzag l'arrêta d'un geste.

– Non, Pony, j'ai seulement besoin de souffler un peu.

D'un geste péremptoire, O'Hara confirma son ordre. Pony Red courut chercher le médecin. Zigzag secouait la tête.

– Tout ce que je demande, c'est un peu de repos.

Croquemort peut-il me guérir d'avoir légèrement dépassé la trentaine ?

O'Hara ne put s'empêcher de sourire. Voilà plus de trente ans que Zigzag avait « légèrement dépassé la trentaine ». L'assurance du vieux conseiller avait été sérieusement ébranlée, mais il s'en remettrait.

– À présent que nous sommes sortis de l'auberge, tu vas pouvoir faire la grasse matinée pendant quelque temps.

Zigzag se renfrogna. Il plia l'autorisation signée par le Premier ministre, la fourra dans sa poche et en extirpa un autre papier. Sans regarder O'Hara, il le lui tendit.

– Lisez ce télégramme, monsieur John : vous verrez que rien n'est réglé.

Donald frappa ses poings l'un contre l'autre.

– Qu'est-ce qu'ils nous veulent encore, Bon Dieu !

– Ce sont les commanditaires, Arnheim & Boon, dit le Pacha d'une voix blanche. Ils nous lâchent.

Il fit une boulette du télégramme, la jeta dans la sciure et sortit en trombe. Donald consulta Zigzag du regard.

– Qu'en penses-tu ?

Le conseiller eut un mince sourire.

– Ce qui m'a le plus fichu en l'air, c'est de voir notre Pacha complètement vidé. À présent, tout va bien. Il est sur le sentier de la

guerre !

2

– Vous devez bien comprendre, monsieur O’Hara, qu’*Arnheim & Boon Conglomerated Enterprises* ne peut pas se permettre de conserver un... cirque au nombre de ses membres.

Le regard dur, O’Hara examina les seize visages impassibles disposés autour de la table de conférence, un ovale en onyx poli comme un miroir. Pas une fenêtre ne trouait les murs immaculés. Le Pacha se sentit pris au piège. Le chef-comptable consulta son computer-bracelet puis, sans s’adresser à personne en particulier, reprit :

– Il semblerait que nous ayons fait l’acquisition du Grand Cirque O’Hara en l’an 2137, lors de notre fusion avec Tain co, le conglomerat du divertissement. Depuis, l’entreprise a réalisé un bénéfice net de cinquante-six mille crédits.

O’Hara prit l’assemblée à témoin.

– Vous voyez bien !

Le chef-comptable lui adressa une grimace polie.

– Soit moins de un demi pour cent de ce que nous étions en droit d’espérer. Et l’an passé... (nouveau coup d’œil sur *son* poignet)... l’an passé, l’entreprise s’est trouvée dans le rouge pour la somme de cent soixante-sept mille...

– Point d’ordre !

Un des seize impassibles leva la main à l’intention du président de séance.

– Karl, n’avons-nous pas déjà procédé à un vote sur la question ? Pourquoi devrions-nous remâcher ces salades ?

Karl Arnheim opina.

– C’est exact, Sid, et votre point d’ordre est parfaitement justifié. Il se trouve simplement que John -Monsieur O’Hara – était absent lors du précédent débat. Le moins que nous puissions faire, me semble-t-il, c’est de lui expliquer pourquoi notre conglomerat a décidé de l’amputer, si je puis m’exprimer ainsi.

O’Hara agita la main.

– Puis-je avoir la parole ?

– Certainement, John, mais ne perdez pas de vue que le vote ayant déjà eu lieu, la décision est irrévocable.

O'Hara se frotta les mains avant d'empoigner le rebord de la table.

– Autrement dit, vous envisagez purement et simplement de bazarder le cirque ? Sans même essayer de le vendre ?

Arnheim secoua la tête d'un air contrit.

– Il n'y a pas d'acheteurs, John, à aucun prix. Et pour tout arranger, le gouvernement nous a mis pour ainsi dire le couteau sous la gorge. À quoi bon fouetter un cheval mort, si je puis m'exprimer ainsi ?

O'Hara se mordilla la lèvre.

– Et si je l'achetais, moi, ce cirque ?

Une vague de ricanements prévisibles accueillit ces mots. Arnheim se rencogna dans son fauteuil, se frotta le menton et se pencha brusquement vers le chef-comptable.

– Milt, à combien se montent les dettes de l'entreprise O'Hara et combien devrions-nous déboursier pour nous débarrasser du matériel et des animaux ?

Milt étudia son poignet.

– Au total, l'opération reviendrait à plus d'un quart de million de crédits. Naturellement, si l'on tient compte des trois pour cent d'intérêt que monsieur O'Hara possède dans l'affaire, notre responsabilité n'excède pas quatre-vingt-dix-sept pour cent du chiffre total. (Il dévisagea le Pacha avec une expression de détresse poignante.) Monsieur O'Hara, soyez persuadé que personne ne s'acharne à détruire votre cirque, mais cette charge est trop lourde pour vos seules épaules. (Comme pour souligner cette affirmation, il haussa les siennes.) C'est tout simplement un rêve impossible.

O'Hara ne l'écoutait pas. Il regardait Arnheim.

– Alors ?

Arnheim joignit le bout de ses doigts.

– Quelle offre pensez-vous être en mesure de faire, John ?

– Je propose un échange. Vos quatre-vingt-dix-sept pour cent contre les dettes.

Arnheim parcourut l'assistance des yeux.

– Messieurs ?

L'impassible le plus proche hocha la tête avec componction.

– Il ne faut pas compter espérer plus.

Son voisin l'imita.

– Autant dire que c'est un cadeau !

– Vous êtes tous d'accord ? C'est parfait. Procédons au vote, voulez-vous ?

La proposition du Pacha fut acceptée à l'unanimité. Après avoir donné à son comptable l'ordre de faire préparer les documents et de les tenir à la disposition du nouveau propriétaire dans l'heure suivante, Arnheim considéra O'Hara.

– Expliquez-moi une chose, John. Vous voilà endetté jusqu'au cou et promis à l'avenir le plus sombre. Votre cirque est fichu. Où irez-vous, après Ahngar ? Les riches monarques désireux de s'offrir un spectacle de ce genre pour leur réception d'anniversaire ne sont pas légion, vous savez. Et tout ça pour quelques tentes éreintées. Pourquoi ?

Un humour robuste éclaira les yeux du Pacha. Il écarta les mains en signe d'impuissance.

– Je n'y peux rien. C'est une maladie.

Permis et titre en poche, John O'Hara donna l'ordre de tout démonter. Le matériel fut acheminé de la gare de Manotick au spatioport interplanétaire d'Ottawa, puis de là dans les cales du cargo *Casse-Cou*. L'embarquement d'un cirque soulève une foule de problèmes délicats, tels que l'installation des animaux et l'ordre dans lequel doivent être chargés les différents éléments selon le besoin que l'on en a. Pour Escogriffe, le chef-machiniste, et ses malabars, c'était la routine, mais l'officier de fret du *Casse-Cou* devait tenir compte de bien d'autres considérations : équilibre, accélération, amarrage en cas de chute libre, et ainsi de suite. Après quelques échanges de coups de gueule et d'arguments frappants, on se mit d'accord et le cirque arriva indemne sur la planète Ahngar.

Comme ils avaient trois mois d'avance sur la date prévue pour la réception d'anniversaire d'Erkey IV, le Pacha décida de terminer la saison en baladant son petit monde d'une ville à l'autre. Il commença par installer ses chapiteaux sur la grand-place d'Ossinid, un bourg de vingt-cinq mille âmes. Pour permettre aux artistes de s'adapter à la nouvelle gravité, plus légère, il ne fut programmé qu'une représentation en soirée.

Routard, l'organisateur de tournées, et l'aboyeur regardaient de tous leurs yeux tandis que les Ahngariens, grands et élancés, avantageux dans leurs longues robes, s'engouffraient sous les chapiteaux.

– Incroyable ! s'exclama l'aboyeur. Oz fera tous ses numéros devant une salle archi-comble. Les collègues ont fait le plein, eux aussi. Mais qu'est-ce qu'ils font ? Ils entrent, ils s'assoient, ils z'yeutent, ils se lèvent, ils sortent. Pas un applaudissement. Pas même un signe de sympathie. De vraies statues ! Ma parole, notre sorcier va en attraper une jaunisse !

Routard acquiesça.

– Les guichets de l'entrée principale sont à court de billets depuis une heure et toutes les places réservées avaient été vendues une semaine avant notre arrivée. (Il observa un groupe d'Ahngariens qui émergeaient du chapiteau des phénomènes.) Patati, toi qui les vois défiler depuis ce matin, as-tu remarqué des signes d'hostilité ? Les

crois-tu capables de faire du grabuge si le cirque ne répond pas à leur attente ?

Patati réfléchit un instant.

– Je n'ai rien remarqué, à moins que leur absence totale de réaction ne puisse être interprétée comme une manifestation d'hostilité. À vrai dire, je préférerais presque qu'ils se mettent à nous balancer des trognons de pommes ! Tout, plutôt que cette indifférence. À la longue, elle me donne la chair de poule. (Du coin de l'œil, il vit que la tente du magicien se vidait.) Bon, c'est le moment de retourner au boulot.

D'une pichenette, il fit basculer son canotier, brandit sa canne de bambou et s'égosilla.

– Mesdâââmes et messieurs, entrez, entrez pour voir le plus fabuleux, le plus fantastique, le plus extraordinaire magicien de tous les temps, le grand Oz, qui vous éblouira par ses...

Routard s'écarta de l'entrée et en moins d'une minute, la queue s'était formée. Sur ces entrefaites, il vit venir à lui le Pacha et Donald, le chef-monteur. Tous trois se replièrent derrière la tente, à l'abri des oreilles indiscrètes. O'Hara saisit Routard par le bras.

– As-tu appris quelque chose ?

– Que dalle. Mais j'ai un pressentiment. Un mauvais pressentiment. Il se passe quelque chose d'anormal, c'est tout.

O'Hara regarda Donald.

– Après le spectacle, pas question d'envoyer la ménagerie et la cuisine en éclaireurs, comme chaque fois. Tout le monde est consigné ici. Le service d'ordre est déjà prévenu.

– Et ce Larvune, le représentant du Palais, qu'en pense-t-il ?

– Il refuse de comprendre. J'ai bien tenté de lui expliquer le problème, mais tout ce que j'ai pu en tirer, c'est « et alors, qu'est-ce qui vous étonne ? ». Il a quand même promis d'envoyer quelqu'un, à tout hasard.

Routard sauta en arrière : quelque chose venait de lui effleurer la jambe. Baissant les yeux, il vit un bonhomme au crâne luisant, ficelé dans un habit de soirée, qui se faufilait hors de la tente du magicien. L'athlète le saisit au collet et le hissa sur ses pieds.

– Dites donc, vous... Ozzie ! Ça alors ! Qu'est-ce que tu fais là ?

L'illusionniste dévisagea Donald, puis ses yeux fixes où brûlait une leur inquiétante coururent de l'un à l'autre.

– Ce que je fais ? Rien. RIEN ! Ces péquenots restent assis là-

dedans à me contempler comme des statues de sel. Pas un seul applaudissement. Ni oooh, ni aaah, ni même une tomate ! Que ne donnerais-je pas, Seigneur, pour me retrouver dans le Bronx, cerné par les acclamations chaleureuses...

– Qu'est-ce que tu fous ici ? s'écria O'Hara. Où te crois-tu ?

Ozzie émit une sorte de ricanement hystérique.

– Pour l'instant, monsieur John, je suis censé m'être volatilisé, et c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire : me perdre dans la nature !

Le Pacha pointa sur le chapiteau un index impérieux.

– Tu vas me faire le plaisir de retourner d'où tu viens. Ces gens ont payé pour voir ton numéro et crois-moi, ils en auront pour leur argent !

– Je ne peux pas, monsieur John. Je ne peux pas ! C'est trop horrible...

– Vas-tu te décider, oui ou non ? Dépêche-toi ou je vais chercher un des piquets de tente de Donald et je te garantis que ton numéro prendra un sacré coup de vieux !

Ozzie ferma les yeux et se tordit les mains.

– C'est bon, soupira-t-il. C'est bon.

Il s'accroupit et disparut sous la tente.

Le Pacha adressa un signe au chef-monteur.

– Surveille l'arrière au cas où l'envie le reprendrait de s'escamoter pour de bon.

– Je suis désolé, monsieur John, déclara Routard sitôt que Donald se fut éloigné. Si j'avais pu imaginer que les choses se passeraient ainsi, j'aurais évité cette ville, mais rien ne laissait prévoir...

– Pas de chantage ? Pas de problème pour l'obtention du permis d'occupation ?

– Au contraire. Le type de l'agence débordait d'enthousiasme. D'après lui, tout s'est passé comme sur des roulettes. Nous avons bénéficié d'une superbe campagne d'affiches, avec les slogans les plus chouettes que j'aie jamais vus. Je n'y comprends rien.

Un clairon lança sa note stridente. Le Pacha dressa l'oreille.

– Le Grand Chapiteau n'en a plus que pour cinq minutes. (Il leva les yeux sur la soie grise du ciel.) Il fera sombre avant que tout soit terminé. J'espère que le représentant du Palais tiendra sa promesse.

– Monsieur John, qu’attendez-vous de moi exactement ?

O’Hara ne répondit pas aussitôt. Il semblait perplexe.

– Ramasse un piquet de tente et va rejoindre les gars du service d’ordre, dit-il enfin. On ne sait jamais.

Agglutinés dans l’ombre, Routard, les machinistes, les videurs et ceux des artistes dont le numéro était terminé s’attendaient au pire. Tous étaient armés de piquets, les plus longs, les « cure-dents » favoris de Donald, de vrais petits javelots. Un clown les rejoignit en marmottant des imprécations sous son maquillage hilare. Après un crochet afin de ramasser un piquet dans un chariot, il marcha droit sur Routard.

– Alors, Traîne-Galoche, tu les as bien fait rigoler ?

Le clown lui lança un regard noir.

– J’ai joué devant des publics plus coopératifs, c’est le moins que l’on puisse dire !

Brusquement, il appuya le piquet contre sa jambe et projeta ses mains sous le nez de l’organisateur. Elles tremblaient comme feuilles au vent.

– Regarde-moi ça ! Tu te rends compte de ce qu’ils m’ont fait ? C’était affreux, Routard ! Un silence de tombe, et tous ces regards braqués sur nous... Pas un battement de cils ! (Saisissant le piquet, il le frappa contre la paume de sa main gauche.) Qu’ils viennent, bon sang ! Qu’ils viennent ! J’ai sacrément besoin de me défouler !

– Et les autres ?

– Quand je suis parti, il y en avait deux qui chialaient comme des veaux et Godillot, l’autre clodo qui vient faire le pitre en scène avant que commence le numéro, eh bien, il était prêt à se faire sauter la cervelle. Tout ce qu’il a pu trouver, c’est un pistolet à eau. Rame à Haricots est en train de lui tenir la main.

– Quel bide ! soupira Routard. J’ai l’impression de vivre un cauchemar.

– À tel point que Sarasota n’a pas osé leur dire de la boucler comme il le fait toujours avant que les Rietta ne montent leur pyramide sur le fil. À quoi bon ? De toute façon, on aurait entendu voler une mouche. Et ce silence était si terrible que Karl – le vieux Karl en personne – a bien failli dégringoler ! (À nouveau Traîne-Galoche savoura le poids du piquet dans sa paume.) S’ils veulent du sport, ils en auront !

L'orchestre s'emballa. Surgissant des ténèbres, Donald se matérialisa devant eux.

– Ils sont pressés de terminer, on dirait. Tenez-vous prêts.

– Et le type du Palais ? s'enquit Routard. Est-ce qu'il s'est décidé à venir ?

Le chef-monteur acquiesça.

– Il est sous le grand chapiteau avec le Pacha. (Il tendit l'oreille.) Attention ! Ils vont sortir !

Tous les piquets se dressèrent. Les dernières notes fusèrent dans un sillage de silence. Routard retint son souffle. Sa chemise moite lui collait à la peau. Ils entendirent un soudain piétinement. C'était les clients qui se levaient. Puis le Pacha apparut à l'entrée du grand chapiteau. Un Ahngarien était avec lui. Ils échangèrent encore quelques mots, une solide poignée de main, et l'Ahngarien s'en fut. Alors le Pacha se tourna vers le groupe d'hommes et de femmes silencieux, tenus dans l'attente d'une catastrophe.

– Amenez-vous, vous autres ! Et débarrassez-vous de ces piquets ridicules !

Personne ne bougea. On échangeait des regards hésitants.

– Grouillez-vous ! On n'a pas toute la nuit !

Routard jeta son piquet. Les autres l'imitèrent. Une lente procession s'ébranla.

– Monsieur John, qu'est-ce que ça signifie ? demanda l'organisateur lorsqu'il eut rejoint O'Hara.

– Mon vieux, si je te le dis, tu ne me croiras pas. Prépare-toi à recevoir une leçon.

Les Ahngariens n'avaient pas tous quitté leurs fauteuils. En fait, une moitié de l'amphithéâtre était encore occupée, ainsi que la rangée du haut. Les autres s'étaient massés sur les pistes jumelles et autour de l'hippodrome.

– Prenez les places libres, dépêchez-vous, ordonna le Pacha.

Dès que la troupe fut installée, le silence retomba. N'y tenant plus, Routard donna un bon coup de coude au Pacha, assis à côté de lui.

– Me direz-vous ce qu'ils mijotent ?

– Chut ! Tais-toi et regarde.

Ceux des Ahngariens qui s'étaient alignés autour de l'hippodrome pivotèrent sur leur gauche et se mirent à osciller tandis que leurs compagnons regroupés sur les pistes entonnaient une mélodie d'une

douceur ondoyante. La toile se gonflait en cadence sous l'impulsion des danseurs qui tanguaient et tourbillonnaient au gré de figures d'une incroyable complexité.

Et voilà que les espaces entre chanteurs et danseurs se remplirent d'acrobates follement audacieux. Sous l'œil médusé des spectateurs improvisés s'éleva une pyramide de six étages. La mélodie s'amplifia en une sorte d'incantation fiévreuse, et des robes des danseurs, de toutes les robes, jaillirent de longs foulards rouges, bleus, orange et jaunes qu'ils agitèrent d'un mouvement absolument identique pour former de fugitives spirales. La représentation se prolongea vingt-cinq minutes, puis les acteurs de ce divertissement impromptu convergèrent sur l'allée centrale et s'écoulèrent silencieusement dans la nuit. Voyant les Ahngariens jusqu'alors assis dans l'autre moitié de l'amphithéâtre se lever et se diriger vers les pistes, O'Hara consulta sa montre.

– C'est gagné, Routard ! Ils nous aiment ! Nous avons fait un malheur !

– Bon Dieu ! monsieur John, expliquez-moi. Je n'y comprends rien !

– Chaque groupe de spectateurs doit nous offrir vingt-cinq minutes de spectacle. Selon leurs critères, cela correspond à une véritable ovation. Le silence dont tout le monde se plaignait était une étonnante marque d'attention. Suspendus à ce qu'ils voyaient et entendaient, les Ahngariens n'osaient souffler mot. Tu viens de recevoir leurs applaudissements. (Le Pacha rayonnait. Il se croisa fièrement les bras.) Nous allons terminer la saison en beauté, mon cher. En beauté !

À mesure que le cirque se déplaçait à la surface d'Ahngar, les manifestations d'enthousiasme des spectateurs prenaient de l'ampleur et les chapiteaux accueillaient des foules de plus en plus considérables. Le moment arriva où il fallut rester deux ou trois jours au même endroit pour satisfaire la demande. Quand la troupe atteignit Darrasine, nombreux furent les jeunes Ahngariens volontaires pour aider à monter les tentes en échange de billets gratuits. À Yulus, un déluge éclair d'une violence inouïe déchira le grand chapiteau et rompit deux des mâts centraux. En l'espace d'une semaine, les commerçants locaux avaient remplacé l'antique guenille par une toile plus légère et plus résistante, et les mâts par des poteaux de leur fabrication, infiniment plus solides que les vieux *Douglas Fir*. Même lorsque les représentations se déroulèrent à la belle étoile, les spectateurs exprimèrent leur satisfaction avec une flatteuse persévérance.

Au fil des jours, cependant, il n'échappa à personne que le Pacha adoptait un comportement étrange. Il passait des heures d'affilée bouclé dans son chariot. À plusieurs reprises, le cirque changea de ville sans qu'il daignât mettre le nez dehors. Les rares visiteurs autorisés à pénétrer dans le sanctuaire le décrivaient plongé avec une furieuse délectation dans l'étude des mystérieux papiers, bouquins, plans et cartes qui jonchaient son bureau.

On venait de quitter Abityn quand Zigzag aperçut O'Hara alors qu'il se précipitait hors de la cuisine pour regagner son chariot. Abîmé dans ses pensées, le Pacha ne le vit pas approcher.

– Monsieur John ?

O'Hara s'arrêta net et se retourna, sourcils froncés. L'espace de quelques secondes, son regard se posa sur son conseiller comme sur un parfait inconnu, et gêneur par surcroît. Peu à peu, son front se dérida.

– Oh ! c'est toi.

– Et qui voulez-vous que ce soit ? Ecoutez, monsieur John, il faut que je sache à quoi m'en tenir. Si nous avons des difficultés, le moins que vous puissiez faire, c'est de me tenir au courant.

Le Pacha secoua la tête.

– Il n'est pas question de difficultés. Pas dans le sens où tu l'entends, en tout cas.

– Alors quoi ? Qu'est-ce que vous avez fichu pendant tout ce temps entre les quatre murs de votre chariot ?

O'Hara regarda le chariot en question, puis le pavillon qui ondulait au-dessus du grand chapiteau et une ombre passa sur son visage.

– Vois-tu, Zigzag, toute ma vie j'ai essayé de faire vivre ce cirque ; en me battant aux côtés de mon père, tout d'abord, puis seul. (Ses yeux se plissèrent.) Mais il ne suffit pas de donner chaque soir une nouvelle représentation. Le cirque, c'est bien autre chose, et cette autre chose, ce supplément d'âme indispensable est en voie d'extinction. (Il haussa un sourcil.) Tiens, sais-tu ce que sont les Annie Oakleys ?

– Annie Oakley... voyons, c'est Annie du Far West, la tireuse, l'as du revolver ?

– Exact. Elle leur a donné son nom, mais de quoi s'agit-il ?

Zigzag haussa les épaules.

– Allez-y, dites-le-moi.

– Les Annie Oakleys, ce sont les exos.

Le conseiller le dévisagea, l'œil rond.

– Quoi, les exos ? Les billets gratuits ? Mais quel rapport avec Annie Oakley ?

– Je vais te l'apprendre. Annie lançait une carte en l'air et tirait en plein dans le mille pour faire sauter l'as, exactement comme on poinçonne les exos. Ils ont comme ça plusieurs petits surnoms d'affection. En connais-tu un seul ?

Zigzag commençait à comprendre. Il se tortilla avec gêne.

– Non.

– Affranchis, fakirs, grêlons... Ce n'est qu'un exemple, Zigzag, mais voilà ce qui est en train de nous filer entre les doigts. La baraque tourne rond, mais le cirque, l'esprit du cirque, se meurt.

Ponctuant ce verdict d'un hochement de tête significatif, le Pacha planta là son interlocuteur et s'éloigna vers son chariot.

– Monsieur John ! cria Zigzag. Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez toute la sainte journée dans votre bureau ?

– Je suis en train de sauver le cirque ! lança O'Hara avant de claquer la porte derrière lui.

Arnold McGurk, le trésorier, leva son long nez décharné de ses registres, et du recoin qui lui était attribué dans le chariot directorial, lorgna vers le bureau où O'Hara pataugeait dans les piles de documents, certains d'aspect loqueteux.

– Monsieur John ?

– Oui ?

Le Pacha ne leva pas les yeux d'un millimètre.

– Monsieur John, il semblerait que le cirque se soit acquitté de ses dettes.

O'Hara le gratifia d'un seul coup d'œil, bref et pénétrant, puis retourna à sa lecture. Il esquissa un sourire.

– Ma parole, Artiche, on jurerait que tu es déçu. Je ne te fais aucun reproche, note bien. Si je t'ai engagé pour tenir les livres de comptes, c'est justement en raison de ton tempérament bilieux. Il vaut mieux avoir un peu de fric devant Soi et jouer serré plutôt que de se croire riche comme Crésus avec des poches vides. Dis-moi, crois-tu qu'il nous restera un petit bénéfice ?

Artiche haussa son sourcil droit en accent circonflexe. Sa voix, lorsqu'il répondit, était empreinte de résignation.

– C’est possible, monsieur John. Je dis bien possible. Sans plus.

– Formidable. Ton enthousiasme me va droit au cœur. À vrai dire, je n’en espérais pas tant.

Le trésorier leva les yeux au ciel et se replongea dans ses registres.

Dormmadadda, Valtii, Dhast – partout, le cirque faisait son plein de spectateurs alors que se rapprochait la date de l’anniversaire du monarque. La troupe mit le cap sur Almandiia, la capitale. À Stinja, dans les faubourgs d’Almandiia, un jeune volontaire Ahngarien fit son entrée sur le terrain, flanqué de quatre poids lourds dont la fonction de gardes du corps ne faisait aucun doute. Quand le jeune homme eut pris place à la fin de la colonne d’Ahngariens alignés le long du rabat de l’épais rouleau de toile, Donald donna le signal et tout le monde, recrues spontanées et manutentionnaires chevronnés, se pencha afin d’ouvrir le premier pli. Alors seulement le chef-monteur s’approcha des quatre gorilles silencieux. Leurs courtes tuniques noires ceinturées mettaient en valeur leurs carrures formidables. D’un même mouvement, ils tournèrent vers Donald leurs têtes casquées de cuir.

Donald les salua d’un signe de tête, puis cria aux autres de continuer à dérouler. Il adressa aux tuniques noires un magnifique sourire.

– Qui c’est, ce jeune gaillard ? Il a quelque chose de particulier ?

Les gorilles échangèrent des coup d’œil gênés. L’un d’eux se décida.

– Ben non, pas qu’on sache.

Donald se mordillai la lèvre d’un air pénétré.

– Dans ce cas, puis-je savoir ce que vous fichez ici ?

Celui qui avait parlé se tourna vers ses copains et tous les quatre se mirent à jacasser en ahngarien sans plus s’occuper de Donald. Le chef-monteur en profita pour surveiller le déploiement du grand chapiteau. Lorsqu’il ramena son attention sur les tuniques, le conciliabule était terminé.

– C’est-à-dire... on voudrait s’enrôler dans votre troupe, annonça celui qui jouait le porte-parole.

Donald élargit son sourire jusqu’à se fendre les joues.

– Voyez-vous ça ! Alors on veut devenir saltimbanque ? (Soudain sérieux comme un pape, il rejeta la tête en arrière en se frottant le menton.) Ecoutez, les gars, ça tombe bien, je suis, hum, je suis en quelque sorte le rabatteur de Guibolles, je veux dire M. Arlo, notre

directeur artistique. Allez-y, montrez-moi ce que vous savez faire.

Nouvel aparté. En vitesse, Donald gueula ses directives aux monteurs. Jamais la toile n'avait été si lente à se dérouler. Quand il se retourna, la tunique parlante s'inclina jusqu'au sol.

– Votre attention, s'il vous plaît.

Le gorille numéro un empoigna les mains du gorille numéro deux et d'un mouvement fluide le hissa sur ses épaules. Après quoi il fit la courte échelle au numéro trois qui agrippa les mains tendues du numéro deux et se retrouva aussi sec sur ses épaules. L'opération se répéta une dernière fois avec la même surprenante agilité. La colonne ainsi formée semblait néanmoins aussi solide que du béton armé.

– Pas mal, concéda Donald, mais si vous voulez impressionner Guibolles, il ne faut pas vous arrêter en si bon chemin. Trouvez-vous un bouquet final.

Le numéro un fronça le nez.

– Bouquet final ?

– Oui, un dernier truc pour emballer votre numéro !

L'autre le dévisagea longuement, puis son visage s'éclaira.

– Ça y en a être bouquet final !

Il fit jaillir des bras comme des massues, enlaça Donald par la taille et le souleva sans effort. Le numéro deux prit la relève. Il saisit le chef-monteur sous les omoplates, le lança en l'air pour le rattraper au niveau des hanches et le propulsa à l'étage au-dessus. Et ainsi de suite jusqu'au sommet. Donald jurait effroyablement.

Affalés dans l'herbe à côté de la tente non déroulée, monteurs et Ahngariens se tordaient de rire. Le Pacha vint à passer à proximité, le nez dans ses croquis.

Alerté par la rigolade générale ou l'oisiveté extrême qui régnait sur le terrain à une heure où il aurait dû ressembler à une fourmilière, ou par les deux à la fois, il s'arrêta pile et regarda autour de lui. Ebahi, il interpella le premier type qui se trouva être dans sa mire.

– Goofy Joe, pourquoi les tentes ne sont-elles pas dressées ? Où est Donald ?

Quatre douzaines d'index désignèrent un point élevé situé derrière lui. O'Hara fit volte-face. Ce qu'il vit, au premier coup d'œil, ce fut un énorme Ahngarien aussi hilare qu'on peut l'être, puis, levant les yeux, un second, puis un troisième, et d'un rictus épanoui à l'autre, il arriva jusqu'à son chef-monteur tout chancelant.

– Donald ! Que signifient ces pitreries ?

- Je, hum, je fais passer une audition, monsieur John.
- Cesse de faire le mariol et dresse-moi ces tentes en vitesse.
- Tout de suite, monsieur John.

O'Hara replongea deux secondes dans ses croquis, se ravisa et pivota vers la colonne.

– Pas mal du tout, votre numéro. Si vous êtes libres, allez donc trouver notre directeur artistique.

Le gorille inclina la tête.

– Merci infiniment.

– Et descendez ce guignol. Il a du travail.

Le Pacha s'éloigna, de nouveau absorbé. Numéro Un lança un ordre guttural. Numéro Quatre saisit Donald par les chevilles, le fit basculer en avant et le lâcha. Son hurlement fut tranché net par la poigne solide de Numéro Un qui le posa comme une plume sur le sol. Les acrobates sautèrent l'un après l'autre et se mirent en rang sous l'œil courroucé du chef-monteur. Des éclats de rire attirèrent son attention. Il brandit son poing énorme à l'adresse des machinistes.

– Espèces de...

Ce jour-là, le camp fut installé en un temps record. Les quatre costauds disparurent en compagnie de leur jeune protégé dès que celui-ci eut reçu son billet des mains de Donald.

Le lendemain, la troupe s'installa dans le Royal Hall d'Almandiia où devait avoir lieu la représentation offerte par le Palais en l'honneur de l'anniversaire du souverain. Chacun eut à cœur de donner un coup de collier, effort grandement atténué par l'abondante main-d'œuvre mise à la disposition du cirque par Sa Majesté Erkev IV. Donald était de faction devant l'entrée des artistes quand il eut la surprise de reconnaître les quatre gardes du corps postés juste derrière lui, les bras croisés sur leur vaste thorax, le port de tête martial. Tandis que le souverain mettait au pas sa monture, croisement entre un éléphant et un alligator, le chef-monteur se pencha discrètement pour chuchoter à l'oreille de Numéro Un.

- Je vois que vous n'avez pas mis votre projet à exécution.
- On aimerait bien, mais on n'est pas libre.
- Et le petit gars, qu'est-ce qu'il est devenu ?

Le gorille se renfrogna.

– C'est un secret. On a juré de ne rien dire.

Donald haussa les épaules et se détourna afin de ne rien perdre du

final d'Erkev IV. Le monarque mit pied à terre sous les acclamations et les bravos obséquieux des forains installés dans les tribunes. Le silence tomba. Brusquement, quelque chose déboula des coulisses en bousculant Donald. Revenu de sa stupeur, il vit que c'était un clown minuscule qui gagna, de cabriole en cabriole le centre de la piste. Là, après avoir salué le souverain, il fit face à l'assistance et la régala d'un numéro d'acrobate de la dernière bouffonnerie. Tout le monde en fut estomaqué.

– Mais je le reconnais ! s'écria Donald. C'est la jeune recrue que vous m'aviez amenée !

Le gorille se rengorgea.

– C'est une surprise. Pour Sa Majesté, pour la cour, pour tout le monde.

– Et qui est ce mystérieux personnage ?

– Ahssiel, notre prince héritier.

Donald observa le clown.

– Dites donc, mais il n'est pas mauvais du tout...

Numéro Un fronça les sourcils.

– Il est sensationnel !

– C'est exactement ce que je voulais dire.

Ainsi se termina la saison sur Ahngar. Tandis que le cirque jouait les prolongations au Royal Hall et faisait salle comble tous les soirs, le Pacha s'embarqua pour la Terre, emportant dans ses bagages Artiche, le trésorier grincheux, Guibolles, le directeur artistique, l'indispensable Zigzag et des tombereaux de croquis.

Karl Arnheim prit le lecteur de cassettes des mains de son comptable et le posa devant lui.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur O’Hara ? À l’avance, je vous préviens : A&BCE ne revient jamais sur les décisions de son conseil d’administration.

O’Hara se sentait d’excellente humeur. Il gratifia l’ogre d’un large sourire. D’une chiquenaude, il fit choir une cassette sur le bureau.

– Faites-moi plaisir, voulez-vous ? Jetez un coup d’œil là-dessus.

Arnheim prit la cassette entre le pouce et l’index. Il l’examina comme s’il tenait le cadavre d’un insecte malfaisant.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Le bilan de notre saison sur Ahngar.

– Que voulez-vous que j’en fasse ? Cette affaire ne concerne que vous, désormais.

– J’ai une proposition à vous faire, dit O’Hara sans se départir de son sourire. Avant de l’entendre, vous feriez mieux de regarder ça. Préparez-vous à un choc.

Arnheim haussa les épaules. Lentement, il inséra la cassette dans le lecteur et parcourut d’un regard ennuyé, puis surpris, puis de nouveau ennuyé, les chiffres qui venaient d’apparaître sur l’écran. Il sauta plus loin. Une expression de stupeur courtoise se stabilisa sur son visage. Sentant peser sur lui les yeux du Pacha, il lui rendit son regard.

– Hum. Ces chiffres ont-ils été authentifiés ?

O’Hara se pencha et pressa la touche qui pouvait en apporter confirmation. L’espace d’un instant, rien ne se passa. Puis la réponse s’inscrivit à toute vitesse : « Vérifié par le cabinet Fortiscule & Emmis, Inc, New York. Cassette conforme aux livres de comptes originaux. Contrôle effectué. »

Karl Arnheim branla du chef.

– Je suis surpris, je l’admets. D’après ces chiffres, non seulement vous avez épongé vos dettes, mais votre bénéfice frôle un million et demi de crédits. Félicitations, mais en quoi cela concerne-t-il A&BCE ?

– Je veux que vous me construisiez un vaisseau spatial. (O’Hara

jeta pêle-mêle une liasse de papiers et plusieurs cassettes sur le bureau.) Conformément à ce devis descriptif.

Arnheim jeta un coup d'œil sur les papiers. Il y avait de la commisération dans le regard dont il gratifia le Pacha.

– Vous avez bien travaillé, John, mais pas à ce point-là. Avez-vous une idée de ce que coûte un pareil monstre ?

– Environ quatre-vingts millions de crédits.

Arnheim eut un faible sourire.

– Et où comptez-vous trouver cette fortune ?

– Dans votre poche. Construisez-moi le vaisseau et je vous offre une participation de quatre-vingts pour cent dans le nouveau cirque O'Hara, le Plus Grand Chapiteau de l'Univers. Je m'agrandis. (Le Pacha désigna les cassettes éparses.) Voici l'établissement du prix de revient du projet et ses grandes lignes. Si vous m'avancez l'argent, je serai en mesure de vous le rembourser d'ici cinq ans, à dix pour cent d'intérêt. Mais si vous investissez, je vous garantis un bénéfice net de cinq pour cent par an. Alors ?

Les yeux mi-clos, Arnheim se renversa contre son dossier. Sous son masque impassible, il réfléchissait à toute allure. Puis la sentence tomba.

– C'est alléchant, mais je croyais vous avoir fait comprendre qu'A&BCE ne désirait plus investir dans le spectacle. C'est trop risqué, John. Et pour ce qui est de vous avancer l'argent en finançant la construction du vaisseau, à vrai dire... (Il écarta les mains)... comment pourrais-je affronter mes actionnaires, surtout s'ils demandent à consulter votre dossier ? Quatre-vingts millions de crédits, ce n'est pas rien !

– Je ne vous demande pas une faveur. Prenez au moins la peine d'étudier le projet que je vous sou mets, et vous verrez...

– John, vous le savez aussi bien que moi, entre les affaires et le spectacle, il n'y a jamais eu que des mariages contre nature. Un cirque est un véritable gouffre. Imaginons... (Du coin de l'œil, Arnheim aperçut les mimiques de son comptable qui tentait depuis quelques instants d'attirer son attention.) Oui, Milt ?

– Karl, pourrais-je vous parler un instant en particulier ?

– Mais naturellement. John, si voulez bien nous excuser ?

La porte s'était déjà ouverte derrière O'Hara. Il la franchit et elle se referma aussi doucement que la porte d'une pièce où quelqu'un est en train de mourir.

Son rêve allait mordre la poussière et le Pacha ressentait un deuil profond. Dans l'antichambre se trouvait déjà un grand gaillard élancé, ficelé dans un costume de croquemort tout à fait de circonstance.

– Comment ça se présente, monsieur John ?

– Du diable si je le sais ! Mais je ne suis pas optimiste. Le comptable du vieux requin veut lui parler entre quatre yeux. En admettant qu'on décroche le vaisseau, combien de temps te faudra-t-il pour mettre sur pied les nouveaux numéros et rassembler tout le monde ?

W. Arlos Duff, le directeur artistique, hocha la tête et leva les yeux au plafond.

– Mettons un mois. Six semaines maximum.

– Bon. S'ils se mettent à l'ouvrage sur-le-champ, notre vaisseau ne sortira pas avant trois mois de l'arsenal orbital d'A&BCE. J'ai établi mes plans de façon à ce que partout où ce sera possible, les architectes intègrent des pièces préfabriquées. Quel délai prévois-tu pour l'agrandissement de la ménagerie ?

– Pony Red est déjà en train de battre la savane. Officiellement, aucun animal n'est autorisé à quitter la Terre. En fait, il suffit de raquer.

La porte du bureau s'entrouvrit juste assez pour livrer passage au comptable, les bras chargés de toutes les cassettes et de la paperasse du Pacha.

– Monsieur O'Hara ?

O'Hara lui fit face, tendu dans l'attente du verdict.

– Avant d'établir le contrat, nous allons devoir épilucher sérieusement les documents que vous nous avez apportés, mais d'ores et déjà, je crois pouvoir vous annoncer que vous avez gagné un vaisseau. Au fait, comment comptez-vous l'appeler ?

L'espace d'une minute, O'Hara demeura absolument inerte, comme assommé par l'émotion. Puis il balança une grande claque joyeuse sur le dos de son directeur artistique et recommença sur celui du comptable..

– Comment je compte l'appeler ? Ha ! Il y a un bout de temps que ce nom me trotte dans la tête. Mon vaisseau s'appellera *la Cité de Baraboo* !

– Très étrange. Cela a-t-il un sens ?

– Je pense bien ! C'est à Baraboo, Wisconsin, que notre ancêtre a vu le jour. *Big Bertha-Ringling Brothers & Barnum & Bailey Combined*

Shows ! Le plus grand cirque que cette planète ait jamais enfanté ! Et quand *la Cité de Baraboo* prendra la route des étoiles, elle portera en son sein un cirque plus grand de moitié que le génial RB&BB.

Le comptable acquiesça d'un air pénétré et tourna les talons.

– Eh bien, vous devez être impatient d'avoir tous les papiers en poche. Il est temps que je me mette au travail.

– J'ignorais que vous aviez déjà baptisé le vaisseau, dit Guibolles lorsqu'ils furent sortis. Quand cette idée vous est-elle venue ?

– À l'instant même. *La Cité de Baraboo*. Quel nom, mes aïeux ! Quel nom !

– Pas mal, en effet.

– Pas mal ?

– Ne vous emballez pas, monsieur John. D'autres problèmes plus importants nous attendent, c'est tout. En premier lieu, comment édifier le plus grand cirque de l'histoire de l'humanité et le maintenir en vie jusqu'à ce qu'il soit rentable ? Dois-je poursuivre l'énumération ?

O'Hara le dévisagea avec gravité puis, tête baissée, fonça en direction de l'ascenseur.

– Bon sang ! marmonna-t-il. Il n'y a pas une seconde à perdre !

Dans une chambre d'hospice d'une sobriété monacale semblable à des millions d'autres, un vieil homme, le dos calé contre son oreiller, souleva son bol de céréales super-nutritives, super-vitaminées, le tint au-dessus du sol, le renversa et le laissa tomber. À la seconde où il heurtait le plancher, la tête de Miss Bunnis, l'infirmière, se matérialisa dans l'entrebâillement de la porte. L'inévitable, l'odieux, l'exaspérant sourire d'indulgence fendilla dangereusement son maquillage.

– Allons, allons, monsieur Bolin, aurions-nous *encore* renversé notre porridge ?

Le vieillard croisa ses bras grêles sur son torse décharné.

– Certainement pas !

Déjà, Miss Bunnis transbordait à son chevet son imposante personne. Elle contempla le porridge répandu.

– Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Bolin ? Cette fois, nous avons renversé notre porridge une fois de trop !

– Non ! C'est *mon* porridge, et c'est *moi* qui l'ai renversé ! Le vôtre n'est déjà plus qu'une couche de lard supplémentaire sur la roue de secours que vous véhiculez partout avec vous.

La dame secoua la tête et fit claquer sa langue à plusieurs reprises.

– Doux Jésus ! Dirait-on pas que nous nous sommes levés du pied gauche, ce matin ? Qu'à cela ne tienne, je vais vous envoyer quelqu'un pour nettoyer ce gâchis et je vous donnerai moi-même la becquée. Vos doigts ne sont plus ce qu'ils étaient, je le sais bien.

– Enfourne-le-toi toi-même, vieux poison ! Approchez-vous de moi et je vous enlève d'un coup de dent l'éperon qui vous sert de nez !

Miss Bunnis dodelina de plus belle. Lâchant un soupir à fendre l'âme, elle prit le journal coincé sous son bras et le posa sur le lit.

– Votre *Billboard* (2), monsieur Bolin.

Il l'ouvrit et se fit un rempart des pages déployées.

– Umph.

L'infirmière tapa du pied. L'impatience la gagnait. Elle croisa les bras.

– Si vous persistez à faire le méchant, je me verrai dans l'obligation d'en avertir le docteur.

Bolin abaissa le journal de cinq centimètres. Ses yeux brasillaien !

– Foutez-vous votre porridge où je pense et fichez-moi la paix !

Miss Bunnis piqua un fard et fit volte-face, les poings serrés. La main sur la poignée de la porte, elle se retourna pour cracher son venin.

– Je me demande pourquoi vous vous entêtez à acheter cette feuille de choux. Toute votre allocation y passe. Qu'est-ce que vous espérez trouver ? Personne n'a besoin d'un vieux grincheux et d'ailleurs, il n'y a plus de cirque. Laissez-moi annuler votre abonnement, d'accord ? Avec vos économies, vous pourrez vous offrir ces merveilleuses décalcomanies dont raffolent les autres pensionnaires...

Une main ratatinée surgit de derrière le journal, se referma autour du pichet à eau en acier inoxydable et l'envoya dinguer du côté de la porte. Miss Bunnis était bien rodée. Quand l'impact se produisit, elle était déjà dans le couloir.

Abner Bolin laissa le journal s'affaisser sur ses maigres cuisses. Sa tête bascula sur l'oreiller. Les larmes n'étaient pas loin. Il les refoula.

– Sacré vieux poison ! marmonna-t-il.

Sa tête roula de côté. Ses yeux fixes rivés sur le mur blanc, il laissa une fois de plus ressusciter la silhouette floue d'un certain lutin moulé de satin rouge et jaune... sa grande cape rouge frangée de clochettes valsant au rythme de ses cabrioles. Une fois de plus, les explosions de rire chatouillèrent délicieusement ses oreilles. Et derrière toute cette exubérance joyeuse, écrasant les joueurs de cornemuse qui se carapataient, index vissés dans leurs oreilles trop sensibles, les cymbales, les merveilleuses cymbales martelaient de toute leur force la cadence magnifique.

Bolin secoua la tête et ramena lentement, douloureusement, son regard sur la porte. Le passé est le passé, songea-t-il. Il ne lui restait qu'à rassembler ses forces en vue du prochain round contre Miss Bunnis. D'un geste machinal, il redressa le journal.

– Evitez de me déranger chaque fois que l'un de ces vieux gâteaux refuse d'avalier sa bouillie ! fulmina dans sa barbe le Dr Haay.

– Docteur, c'est qu'il devenait *violent* !

– Mmmmm.

Il poussa la porte.

– Eh bien, où est-il ?

Miss Bunnis pénétra dans la chambre. Le lit était vide, ainsi que le placard. Les feuilles éparpillées du *Billboard* parsemaient le sol. L'infirmière se baissa pour les rassembler. Soudain, une exclamation lui échappa.

– Docteur, regardez !

– Il a tout emporté. Vous avez trouvé quelque chose ? Un indice ?

– Lisez, là.

Son index boudiné désignait une des annonces.

« Peru Abner, où te caches-tu ? » était-il écrit.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

Un sourire d'une étonnante douceur s'épanouit sur le visage de Miss Bunnis.

– Il attendait ça depuis si longtemps, dit-elle. Cela veut dire qu'on a de nouveau besoin de lui. (Sourcils froncés, elle lut le titre de l'annonce.) Ce John O'Hara fait passer des auditions à New York. Vous pouvez être sûr que notre oiseau va y filer tout droit. Qu'en pensez-vous, docteur ? Faut-il signaler sa disparition ?

Le docteur hésita quelques secondes avant de secouer la tête.

– Non, il ne faut pas. Primo, cet hospice n'est pas une prison. Secundo, Dieu sait que nous manquons de lits !

Quand il eut quitté la chambre, Miss Bunnis chercha l'annonce des yeux.

– « Peru Abner, où te caches-tu ? » lut-elle à mi-voix.

Alors, froissant le journal contre sa vaste poitrine, elle murmura :

– Bonne chance, monsieur Bolin. Bonne chance...

Chancelant sous le poids des statistiques de production, Chu Ti Ping pénétra dans le bureau de son supérieur. Lu Ki Wang, responsable du contrôle pour le secteur de Nanking, avait pris pas mal de retard, ces derniers temps, aussi la jeune fille fût-elle fort étonnée de trouver le bureau vide. D'ailleurs, les murs aussi étaient vides, à l'exception du Grand Timonier qui trônait à sa place habituelle. Mais pour le reste... Disparu, le portrait de Lu en train de tenir des piles d'assiettes en équilibre sur des baguettes ; disparus, les individus aux yeux en bille de loto avec leurs accoutrements de carnaval. Sur le bureau, elle trouva les cadres, vierges de leur photo, ainsi qu'un

journal. Un journal anglais. Comme elle l'examinait à l'envers, elle vit que quelque chose avait été entouré au crayon. Chu Ti Ping se flattait de ses compétences en anglais. Elle contourna le bureau. La phrase cerclée de rouge était une question :

« Lucky Lemon, où te caches-tu ? »

Non loin de Stanton, Virginie, des parents traînèrent leurs bambins récalcitrants à leur leçon d'équitation pour trouver le manège fermé. Chevaux et professeurs s'étaient fait la malle. En Galles du Sud, quatre mineurs – tous frères – omirent de reprendre le boulot. En République allemande unifiée, une malade dont le poids était descendu à 249 kg disparut du sanatorium pour obèses incurables où elle était en traitement depuis un an. Depuis, les réserves de saucisses de l'établissement sont demeurées introuvables. À Ottawa, la CBC annonça en catastrophe l'annulation de l'une des émissions préférées du jeune public, « Capitaine Billy et ses chiens savants ». La police de Las Vegas se révéla incapable de mettre la main sur le mime Anton Etren, coupable d'avoir abandonné au beau milieu de son numéro la scène du night-club, où il se produisait chaque soir, quelques secondes après qu'un ivrogne eut commencé à chanter dans la salle.

À Moscou, le sergent Atsinch Gorelov, l'estomac noué et la chemise trempée de sueur, affrontait le commandant du nouveau service de réhabilitation. Sous ses formidables sourcils, les yeux du commandant restaient braqués sur les siens.

– Kolya s'est évadé ? C'est une plaisanterie ?

Gorelov haussa les sourcils en signe d'incompréhension.

– Camarade Commandant, je vous assure...

– Garrrrrde à vous !

Le sergent se cambra et claqua des talons.

– Camarade Commandant, le prisonnier Sasha Kolya ne se trouvait pas dans sa cellule de haute sécurité à l'heure de l'appel du soir, débita-t-il.

– Comment ça, pas dans sa cellule ? Mais c'est impossible ! Pauvres abrutis ! L'un de vous aurait-il laissé sa porte ouverte ?

– La porte de sa cellule était verrouillée, Camarade Commandant.

– Et vous n'avez rien vu sur le tableau de surveillance automatique ?

– L'écran montrait le prisonnier allongé sur sa couchette avec les

couvertures rabattues par-dessus sa tête. Comme il ne se levait pas à l'appel de son nom, un garde est allé voir ce qui se passait. Sous les couvertures, il n'y avait que des bouchons de papier journal.

– Du papier journal ! ? Quel journal ?

– Le prisonnier l'a reçu ce matin par la poste, Camarade Commandant. Je l'ai fait apporter. Si vous désirez le voir...

Sur un signe de tête du commandant, Gorelov galopa dans le bureau voisin, arracha le journal des mains du garde qui se tenait à l'entrée et réintégra le saint des saints en moins de cinq secondes. Le journal était tout froissé, mais on avait fait son possible pour l'aplatir et les pages avaient été remises dans l'ordre. Le commandant le parcourut rageusement, sans remarquer une certaine petite annonce :

« Frigoli Sash, où te caches-tu ? »

World Eco Watch annonça un léger déclin du nombre des éléphants de la réserve de la République indienne. D'autres espèces semblaient avoir souffert, tant en République indienne qu'en Afrique. À l'origine de ces pertes, selon toute probabilité, la sécheresse imprévue qui s'était abattue sur ces continents.

À Albany, le gouverneur de New York chercha en vain son attaché de presse. Sur le bureau du personnage, il trouva une lettre de démission bâclée et un journal plié de façon à mettre en évidence une phrase soulignée :

« Coin-Coin, où te caches-tu ? »

Par le hublot panoramique, Jon Norden contempla le vaisseau suspendu en apesanteur au milieu de l'immense charpente de l'arsenal orbital. Autour des traverses, on discernait un fourmillement d'ouvriers lilliputiens qui s'efforçaient d'arrimer à la carcasse du navire d'énormes pièces de métal.

– Magnifique, n'est-ce pas ?

Il se tourna pour prendre la tasse de café fumant que lui tendait l'ingénieur, le remercia et reporta son attention sur le chantier.

– Jamais les équipes n'ont collaboré avec autant d'ardeur. Tu sais combien c'est délicat, pourtant quand je manoeuvrais pour ajuster ces pièces, j'avais l'impression que le boulot se faisait tout seul.

L'ingénieur opina.

– Ça ne m'étonne pas. Je n'ai jamais vu des éléments assemblés aussi vite. On a pris une telle avance que si le contrat pour le croiseur n'est pas signé à bref délai, je crains d'être obligé de sacquer certains d'entre vous.

– Essaie, et tu verras !

– Je blaguais. (Il y eut un silence pénible que l'ingénieur se sentit obligé de rompre.) Au fait... pourquoi tant d'enthousiasme ? Il nous est arrivé de construire des bâtiments plus impressionnants. L'*otazi*, tu t'en souviens ? Alors pourquoi vous emballez-vous sur celui-ci ?

Jon aspira une gorgée de café brûlant.

– *La Cité de Baraboo* n'est pas un navire comme les autres, dit-il après un silence réfléchi. Le plus curieux, c'est qu'il ressemble beaucoup à un transporteur de troupes, avec ces énormes navettes ; seulement voilà, le *Baraboo* ne sèmera jamais la terreur. Nous construisons un cirque spatial, comprends-tu ? Remarque, je ne suis pas foncièrement pacifiste, sinon je ne bosserais pas dans un arsenal, mais cette fois-ci, c'est différent... Voilà tout ce que je peux te dire.

– Je comprends très bien.

– Dis-moi, le cahier des charges concernant les équipements spéciaux a-t-il été approuvé ? En ce qui nous concerne, en tout cas, c'est presque terminé. Encore quelques boulons à serrer et toute la

smala pourra embarquer.

L'ingénieur secoua la tête.

– Justement. Le feu vert se fait attendre. Les pièces sont faites : il ne reste qu'à les installer. On attend. On dirait que la direction prend plaisir à faire traîner.

– Et le croiseur dont tu parlais à l'instant, c'est pour bientôt ? La boîte aurait pu économiser un joli paquet en faisant construire les deux vaisseaux en même temps.

– La signature a été remise à plus tard ou l'affaire est tombée à l'eau, je n'en sais pas plus. Le gouvernement voyait d'un sale œil A&BCE passer un contrat de ce type avec l'empire nuumien et le syndicat était sur le point d'opposer son veto. La direction hésite sans doute à se coller tout le monde à dos.

Jon acquiesça d'un hochement de tête distrait. Il regardait le chantier.

– Jake, si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais descendre le plus tôt possible. D'accord ?

– Ne te gêne pas. C'est ton jour de paie, c'est ça ? Je n'aurai pas besoin de toi pour installer les équipements. Des problèmes ?

Jon Norden ne quittait pas des yeux *la Cité de Baraboo*.

– Ça se pourrait.

– Artiche, tu démoraliserais un bataillon de grenadiers. (O'Hara assena quelques tapes réconfortantes sur l'épaule de son comptable.) Allons, sommes-nous tombés si bas ?

McGurk lui lança un coup d'œil mi-figue mi-raisin.

– Nous sommes raides, est-ce assez bas pour vous ? Les bénéfices réalisés sur Ahngar nous permettront tout juste de rester à flot.

– Si tu me demandes mon avis, je dirai que ce n'est déjà pas si mal.

– En effet, si vous laissez de côté une bagatelle : l'ardoise du *Baraboo*.

– Peuh ! Attends que notre cirque flambant neuf ait pris le large. En moins de cinq ans nous serons débarrassés de ce fardeau. Artiche, mon vieux, si tu voyais les nouveaux numéros ! Tu te souviens de Waco Whacko ?

Le trésorier frissonna d'angoisse rétrospective.

– Le type avec les pythons ? Brrr ! Si je me souviens !

– Figure-toi qu’il donnait des cours sur une planète nommée Ssendiss, mais j’ai réussi à le retrouver et à le convaincre. Il rapplique avec vingt serpents tels que tu n’en as jamais vu. Il paraît que là-bas, sur Ssendiss, les serpents sont partout. Ils tiennent le haut du pavé. Tu vois d’ici le numéro ?

Artiche opina laconiquement.

– Formidable. Sur ces bonnes paroles, je file à la banque. Tous ces chèques sans provision commencent à leur monter à la tête.

– De quoi ont-ils peur ? Tôt ou tard, nous comblerons notre découvert. Quelle bande de froussards !

Un sourire indulgent étira les lèvres minces du comptable.

– Quelle jeunesse de caractère, monsieur John ! En un sens, vous me remplissez d’admiration.

Plantant la son patron tout décontenancé par le compliment, Artiche s’éloigna à grandes foulées diligentes. O’Hara haussa les épaules et poussa la porte de son bureau. La stupeur le cloua net sur le seuil. Assis, ou plutôt vautre dans le fauteuil directorial, les pieds effrontément croisés sur les paperasses directoriales, se trouvait un jeune gaillard à l’évidence très content de lui.

– O’Hara, je parie ?

– Exactement. Et peut-on savoir qui vous êtes ? Et ce que vos pieds font sur mon bureau ?

Le gaillard ôta ses pieds et se carra le postérieur dans le fauteuil. À présent, c’était ses coudes qui se trouvaient sur le bureau.

– Je me présente. Jon Norden. Je travaille à l’arsenal A&BCE.

Le Pacha s’accorda quelques secondes de silence. Puis il avança les lèvres et considéra Norden de ses yeux rétrécis.

– C’est grave ?

– Votre vaisseau va vous passer sous le nez, O’Hara. J’ai jugé la nouvelle assez grave pour venir vous l’apprendre moi-même.

– Et pourquoi me passerait-il sous le nez, monsieur Norden ?

Norden se rejeta contre le dossier. Il avait la situation en main. Il en tirait un plaisir indéniable.

– Je suis prêt à parier un million de crédits contre une boule de neige au soleil que vous n’êtes pas le propriétaire en titre de *la Cité de Baraboo* !

– Tant que je n’ai pas réglé la facture, en effet.

– Et quand comptez-vous vous acquitter de cette formalité ?

– Dites donc, freluquet, en quoi cela vous regarde-t-il ?

Le buste de Norden bascula en avant. Il agita son index.

– Ecoutez-moi bien, pépé. Ou vous vous dépêchez de sortir la somme de votre manche et vous l'abattez sans chichi, ou vous pouvez dire adieu à votre beau navire. Sous couvert de construire le *Baraboo*, A&BCE est en train d'honorer un contrat passé en sous-main avec l'empire nuumien. Ce n'est pas un cirque qui sortira de l'arsenal, mais un superbe croiseur de guerre. Il sera livré et payé cash avant même que le gouvernement, l'opinion ou mon syndicat aient eu le temps de dire ouf. Placé devant le fait accompli, chacun s'empressera de détourner les yeux. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

O'Hara se laissa tomber sur le siège réservé aux visiteurs.

– Comment l'avez-vous appris ?

– Je vous l'ai dit, je bosse à l'arsenal. Pour l'instant, le *Baraboo* ressemble à s'y méprendre au châssis d'un croiseur. Les équipements spéciaux destinés à le convertir en cirque n'ont pas encore été installés. Je suis allé fouiner à droite et à gauche et devinez ce que j'ai découvert ? Tous les accessoires nécessaires pour transformer cette innocente carcasse en une redoutable machine de guerre sont entreposés dans un coin discret. Dès que la vente aura eu lieu, les pièces seront montées à bord et hop, en route pour Nuumiia. Les installations seront effectuées pendant le trajet.

– Mais j'ai conclu un marché avec A&BCE !

Norden lui adressa un radieux sourire.

– C'est exact. Quatre-vingts millions de crédits contre un vaisseau spatial. Vous n'avez encore rien versé, n'est-ce pas ? C'est bien ce que je pensais. Et l'arsenal n'en attendait pas moins de vous. Vous leur offrez une merveilleuse couverture, ils ne vous en demandent pas plus. (Son sourire se figea.) Que comptez-vous faire ?

Le Pacha avait une réponse toute prête. Il rendit son sourire au chef-mécanicien.

– Dites donc, fiston, vous ne seriez pas disponible, par hasard ?

– Vous me demandez si je cherche du boulot ? Ça ne va pas tarder, en effet. Pourquoi ? Vous avez besoin d'un bon mécanicien ?

– Mon cher, je vais avoir besoin d'un équipage au complet.

Norden le dévisagea, bouche bée. Il se reprit aussitôt, confus d'être tombé dans le panneau.

– Pour l'instant, ce qu'il vous faudrait, ce serait plutôt un bon

avocat. Que dis-je, un bataillon d'avocats ! Si vous croyez pouvoir arrêter A&BCE avec...

– À mon tour de vous apprendre quelque chose, fiston. Les voies légales, on s'en tape. On est assez grand pour se débrouiller seul. Alors, pour le boulot, c'est oui ou c'est non ?

Zigzag en était à mordre le tapis de l'hôtel, déjà bien usé par ses va-et-vient frénétiques. Affalé dans un fauteuil, Norden le suivait d'un œil las. Le conseiller croisa les mains dans le dos, les décroisa pour les tordre sur sa poitrine, s'arrêta, secoua la tête et projeta ses bras en l'air comme de grandes ailes noires.

– Je me demande s'il est conscient de l'énormité de ce qu'il me demande !

Norden haussa les épaules.

– Ça, mon vieux, vous êtes mieux placé que moi pour le savoir.

– Bah !

Zigzag reprit ses allées et venues. Brusquement il se prit la tête dans ses mains, lança un chapelet de jurons et fit halte devant une table basse jonchée de papiers. Il s'empara du contrat où se trouvaient côte à côte les signatures du Pacha et de Karl Arnheim, puis du certificat d'immatriculation incomplet. Il les tint quelques secondes à bout de bras avant de les rejeter. Il pivota sur lui-même et se planta devant le mécanicien.

– Voyez-vous, monsieur Norden, tout ceci est un rêve. Un rêve aussi vieux que le Pacha lui-même. Il ne pouvait pas se contenter de gagner honnêtement sa croûte en traînant ses roulottes sur le plancher des vaches. Non ! Il lui fallait des tournées à l'échelle du Quadrant. Qui sait, à l'échelle de la galaxie. Et pour en arriver là, il faut défier un des plus formidables consortiums de la planète, sans parler d'un empire qui représente la plus formidable puissance militaire du Quadrant ! Ou plutôt... (Il agita les mains avec véhémence)... C'est moi qu'il a chargé de lancer ce défi. (Il se campa les mains sur les hanches.) Au fait, qu'est-ce que vous fichez là ?

Du regard, Norden prit le ciel à témoin de son infortune.

– M. O'Hara m'a prié de vous donner un coup de main dans la mesure de mes moyens.

– Vos moyens ? Quels moyens ?

– Vous cherchez un équipage, non ? J'ai mon brevet de chef-mécanicien.

– Un équipage ? C'est lui qui vous a dit ça ? Il ne lui est pas venu à

l'idée qu'avant de se préoccuper de l'équipage, il fallait un vaisseau ? Que veut-il au juste ? Kidnapper le Baraboo comme un pirate ?

– C'est faisable.

Il y eut un silence. Zigzag se pencha comme s'il n'était pas certain d'avoir bien entendu.

– Répétez-moi ça ?

– J'ai dit que c'était faisable. L'équipage attaché à l'arsenal est parfaitement capable de manœuvrer le vaisseau. Prenez Willy Coogan, le pilote de navettes ; il a son brevet de capitaine.

Le conseiller juridique du Grand Cirque O'Hara s'affaissa sur le canapé. Ses yeux où brûlait une lente flamme étaient rivés sur Norden.

– Ils seraient disposés à le faire ?

– À faire quoi ?

– Pirater le vaisseau ?

Norden éclata de rire. Puis, soudain mortellement sérieux :

– Pas de blague, hein ? Je plaisantais.

– D'accord, mais accepteraient-ils ? Pourriez-vous les convaincre ?

Norden avait pâli.

– Ecoutez, autant que vous le sachiez tout de suite, je n'ai pas l'intention de finir mes jours dans une colonie pénitentiaire. L'amirauté nous tomberait dessus comme une tonne d'acier.

Zigzag déplaça ses longues jambes et croisa les chevilles.

– Ne nous emballons pas. Si je vous garantissais une impunité totale et générale, pourriez-vous oui ou non rassembler un équipage en vue de pirater ou, si vous préférez, de prendre possession de ce vaisseau ?

Norden dut se rendre à l'évidence : jamais, sans doute, l'incroyable personnage n'avait été plus sérieux. Du coup, le visage tout contracté, il se mit à envisager la question.

– Peut-être, dit-il après trente secondes de silence qui durèrent trente heures. Mais comment ferez-vous pour nous sortir de là sans égratignure ?

Le bras de Zigzag se détendit en direction de la table. Il happa un paquet de feuilles.

– Primo, examinons de près le programme du cirque.

Norden se tortilla sur sa chaise. Il éprouvait une difficulté soudaine à respirer. Finalement, il se décida.

– Hum, loin de moi l'intention de vous froisser, mais ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux mettre un avocat sur l'affaire. Je veux dire... un véritable avocat ?

– Mmmmmm, fit Zigzag sans lever les yeux.

Karl Arnheim considéra la silhouette encapuchonnée de l'ambassadeur nuumien. Malgré l'ombre portée de la cagoule, il devinait le regard glacé de ces yeux d'un noir d'encre, fixé sur lui avec un mépris aussi intense que s'il eût été un vulgaire insecte. La manche glissa dans le geste que fit l'ambassadeur pour avancer le bras, exposant une main verdâtre à quatre doigts.

– Voyons, monsieur Arnheim, à quelle date pourrions-nous prendre livraison du croiseur ?

– Dans six jours, monsieur l'Ambassadeur. Nous avons donné le feu vert pour l'installation des pièces complémentaires. Dès que le vol d'essai aura été effectué, il est à vous. Votre équipage se tient prêt, naturellement ?

À nouveau, l'ambassadeur agita la main.

– Il attend votre signal à bord de l'une de nos vedettes qui croisent en espace neutre. Il est bien entendu que vous vous chargez d'amener le vaisseau hors de la zone d'identification solaire ?

– Ne vous inquiétez pas. Tout sera fait selon...

On entendit un chuintement feutré. La porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune femme en proie à la plus extrême agitation.

Arnheim sauta sur ses pieds.

– Janice ! Que signifie cette intrusion ?

Rougissante, Janice adressa un bref signe de tête à l'ambassadeur. Brandissant une feuille blanche à laquelle était agrafé un billet jaune, elle se tourna vers Arnheim.

– Veuillez m'excuser, monsieur, mais ceci est de la plus haute importance. Lisez vous-même.

Arnheim consulta son visiteur du regard et s'empara du papier. À mesure qu'il lisait se creusaient les plis qui barraient son front. Lorsqu'enfin il leva les yeux sur sa secrétaire, son visage ressemblait à un masque ratatiné.

– C'est une farce ?

Sum, l'ambassadeur nuumien, fit mine de se lever..

– Si vous le désirez, je puis me retirer...

– N'en faites rien, monsieur l'Ambassadeur. Après tout, cette

affaire vous concerne autant que moi. (Il agita le billet jaune.) Voici un chèque de quatre-vingts millions de crédits signé de la main de John O'Hara. Et par ce document... (il leva la feuille blanche)... par ce document O'Hara devient le propriétaire en titre du vaisseau qu'il a déjà fait immatriculer. Mais d'où sort ce chèque ? Les caractères d'imprimerie en sont encore frais !

Les mains de l'ambassadeur semblèrent se rétracter à l'intérieur de ses manches.

– Vous m'aviez donné l'assurance que ce John O'Hara était incapable de rassembler une telle somme dans un délai aussi bref.

– Je ne me trompais pas. Ce chiffon de papier a été tiré sur la First National Bank de la Cité de Baraboo. C'est le nom du vaisseau, comprenez-vous, monsieur l'Ambassadeur ? Ils ne s'en tireront pas avec ça !

Il avança l'index en direction du commutateur, mais son doigt ne s'était pas posé sur la touché que l'écran s'animait, révélant le visage angoissé du directeur de l'arsenal.

– Yates ! Vous tombez à pic. J'allais vous appeler. Au sujet de ce vaisseau...

Yates secoua la tête. Son expression faisait peine à voir.

– Trop tard, monsieur Arnheim. Il est parti.

– Parti ?

– Parti.

– Qu'est-ce que vous me chantez là ? Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ?

– Une des navettes de ravitaillement en vivres et combustible est rentrée il y a quelques heures. Un certain Wellington, grand, la peau sur les os, s'est présenté avec un certificat d'immatriculation parfaitement en règle. Les gens qui l'accompagnaient ont déchargé, puis libéré le Baraboo. La navette à peine arrimée, son équipage s'est transféré dans le vaisseau et dès que les ouvriers du chantier furent montés à bord, ils... Mon Dieu, ils ont décollé, monsieur Arnheim.

– Les ouvriers ? Dois-je comprendre qu'ils ont également kidnappé ma main-d'œuvre ?

– En quelque sorte, monsieur Arnheim. J'ai bien tenté de vous prévenir plus tôt mais la ligne était brouillée, si bien que...

– Taisez-vous, Yates ! (Arnheim réfléchit trente secondes.) Où sont les neuf autres navettes ?

Yates haussa les épaules.

– Elles doivent être en bas, monsieur. Au terminal de chargement.

D'un doigt péremptoire, Arnheim effaça le visage bilieux, composa un code, attendit. Un autre visage se matérialisa, tout sourire, celui-là.

– Spatioport régional de l'Est. Que désirez-vous ?

– Passez-moi le terminal de chargement. (Arnheim glissa sur l'ambassadeur un coup d'œil empreint d'une farouche détermination) ; O'Hara et sa clique sont descendus dans un hôtel voisin du terminal de chargement...

– Je commence à comprendre.

Sur l'écran, le faciès épanoui s'était mué en quelque chose d'indéfinissable.

– Je désire parler au directeur, dit Arnheim.

– C'est ce que vous êtes en train de faire.

– Je suis Karl Arnheim. Les navettes en provenance de l'arsenal A&BCE...

– Monsieur Arnheim ? Je suis enchanté de faire votre connaissance. (Le quelque chose d'indéfinissable se fendit d'un sourire épanoui.) Permettez-moi de vous féliciter de l'incroyable diligence avec laquelle s'est effectué le chargement de vos navettes. En l'espace d'une heure et demie, tout était terminé. Ces forains sont d'une remarquable efficacité quand il s'agit de...

– Les navettes, où sont-elles ?

– Comment, mais voici plus d'une heure qu'elles ont décollé !

Arnheim coupa le contact et composa un autre code. Comme l'attente se prolongeait, il se tourna vers le Nuumien.

– Monsieur l'Ambassadeur, votre vaisseau est-il disposé à se lancer à la poursuite du Baraboo !

– Sans aucun doute.

Un nouveau visage surgit sur l'écran.

– Bureau du conseil de l'amirauté du Neuvième Quadrant.

– Ici, Karl Arnheim. Des pirates viennent de s'emparer de l'un de mes vaisseaux. Envoyez-moi un officier judiciaire dans dix minutes au terminal de l'Est. La question du transport est déjà réglée.

– Très bien, monsieur Arnheim. Pensez-vous avoir besoin de renforts ?

Arnheim regarda l'ambassadeur. Celui-ci lui fit signe de couper le son.

– S'il doit y avoir des victimes, ne serait-il pas préférable que la responsabilité en incombe aux autorités du Quadrant ?

Arnheim rétablit le son.

– Oui. Je tiens tous les documents nécessaires à votre disposition. (Il éteignit le commutateur et tourna vers son visiteur un visage rasséréné.) La moitié de leur maudite troupe se trouve encore sur Ahngar. Cette planète sera donc notre premier objectif.

– Vous nous accompagnez donc, monsieur Arnheim ?

Celui-ci laissa échapper une sorte d'aboiement guttural.

– Personne ne peut espérer se perdre dans le cosmos en me laissant sur les bras un chèque en bois de quatre-vingts millions de crédits ! Personne !

Tandis que la navette filait comme l'éclair pour intercepter l'orbite du Baraboo, Zigzag et Jon Norden, désormais baptisé La Flibuste, se dirigeaient vers le poste de pilotage. Installé sur le siège du co-pilote, le Pacha scrutait un minuscule écran. À leur entrée, il leva vers eux des yeux cernés de rouge.

– Quelque chose qui cloche ? s'enquit Zigzag, les sourcils déjà froncés.

O'Hara leur montra l'écran sur lequel on discernait un coin de la Terre.

– Avant le départ, je suis allé me recueillir une dernière fois sur le site de l'ancien Madison Square Garden. Savez-vous d'où vient le sobriquet de Eighth Avenue que certains artistes ou machinistes donnent à l'entrée principale des terrains où nous plantons nos chapiteaux ? Et pourquoi chacun des côtés qui le bordent porte également un nom de rue ? Huitième et Neuvième Avenue, Cinquantième et Cinquante-neuvième Rue formaient le quadrilatère magique au centre duquel se dressait le vieux Madison. C'était toujours là que RB&BB donnait sa première représentation de la saison avant de prendre la route. À présent, RB&BB et le Madison ne sont plus que des souvenirs. Seules les rues ont survécu.

Un tressaillement apparut au coin de sa lèvre. Ce n'était plus cette lointaine parcelle de la Terre miniaturisée qu'il fixait, mais quelque souvenir de la lumière perdue.

– Quand j'étais gosse, je me souviens, vingt kilomètres avant l'arrivée, mon père avait l'habitude de faire descendre des fourgons les chevaux et les roulottes. Il se pavanait dans son buggy, immédiatement suivi du chef-machiniste perché sur la première roulotte. C'était une roulotte-cage, l'amorce rêvée. À l'intérieur, tapis

chacun à une extrémité et se montrant mutuellement les crocs, on voyait Mousy Dunn, notre dompteur, et un superbe, un formidable tigre sibérien. Ils dormaient dans les bras l'un de l'autre, mais quand il s'agissait d'allécher le badaud, on ne savait lequel des deux allait sauter sur l'autre.

» Ensuite venaient d'autres cages tirées par des attelages de huit chevaux, puis les roulottes de la troupe, hérissées de miroirs, bardées de moulures étincelantes, décorées de têtes de clowns et de fauves hautes comme ça. Après le cortège des éléphants – on en a eu jusqu'à vingt – il y avait d'autres roulottes bariolées et, clôturant le défilé, la fanfare. Derrière la fanfare, une nuée d'enfants surexcités composaient le plus somptueux des sillages. On aurait juré qu'ils jaillissaient du sol, des ornières mêmes creusées par nos roulottes. Le phénomène se reproduisait partout. Nous arrivait-il de défiler en pleine campagne ? En un clin d'œil, le miracle s'accomplissait. Comme par génération spontanée, des mains frénétiques, des frimousses hilares, des yeux émerveillés naissaient par dizaines dans nos roues. (D'un geste furtif, O'Hara se frotta les yeux. Il les ramena sur l'écran.) Et voilà ! La Terre a perdu son dernier cirque et les saltimbanques ont perdu leur patrie. Pour tous, c'est une défaite irréparable.

Zigzag eut l'impression que la cabine se dissolvait dans une mer de chagrin. Vite, il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il contempla par la lucarne avant le point étincelant qui se détachait contre la nuit éternelle de l'espace. La Cité de Baraboo. Leur nouvelle patrie. Il hochait la tête. Il se souvenait, lui aussi. Il avait parcouru le continent sur ces roulottes de fête quand John O'Hara junior n'était encore qu'un gamin. Le gamin avait grandi. Décidément, le Pacha ne blaguait pas quand il parlait de sauver le Cirque.

Après une semaine d'une poursuite infernale, le croiseur nuumiiien arrivait en vue d'Ahngar. Il se plaça fougueusement sur orbite. En l'espace de quelques secondes, sa carapace se hérissa de canons et de radars. La Cité de Baraboo fut aussitôt repérée. Le grand vaisseau semblait les attendre sur son orbite immobile. Le croiseur se mit à l'alignement et lança une navette.

Ali, l'officier judiciaire, gardait un silence perplexe. Ses yeux allaient de la face rouge et luisante d'Arnheim à la silhouette noire de l'ambassadeur nuumiiien dont l'attitude raide et guindée trahissait l'implacable sang-froid. Le capitaine Green, commandant le bataillon de renfort, pénétra dans la cabine. Son premier signe de tête fut pour Arnheim. Le second pour l'ambassadeur. Puis, s'adressant à l'officier judiciaire :

– Nous sommes parés.

– Ils semblent disposés à se montrer raisonnables, mais gardez vos troupes en alerte. Ces pirates ne m'inspirent aucune confiance. (Du menton, Ali désigna l'ambassadeur.) Pas plus que ceux-ci.

L'écoutille d'accès au poste de pilotage s'ouvrit. Le co-pilote s'inclina devant l'ambassadeur, prononça quelques phrases en nuumiiien, tourna les talons et le panneau l'escamota.

– Nous allons aborder, annonça l'ambassadeur. Le co-pilote nous prie de sortir par l'arrière.

Ali frémit sous l'effet de l'embardée. Il entendit une succession de claquements métalliques : c'était les verrous de sabord qui se fermaient les uns après les autres. Il donna une claque sur l'épaule de Green.

– Abordage effectué. Allons-y !

Tout le monde passa dans la cabine arrière où attendaient déjà trente soldats armés jusqu'aux dents. Dès que se fut allumé le signal de sécurité, Green libéra les taquets, fit basculer la roue et tira le lourd vantail. L'écoutille du Baraboo était déjà ouverte. Un homme était planté au milieu du sas, un personnage de haute taille, sa mince carcasse sanglée dans un complet noir à l'ancienne mode.

– Bienvenue à bord de la Cité de Baraboo, messieurs. Permettez-

moi de me présenter : Arthur Wellington Burnside, conseiller juridique du Grand Cirque O'Hara.

Jouant des coudes, Arnheim s'était propulsé au premier rang. Il pointa sur Zigzag un index frémissant.

– C'est lui ! C'est lui le pirate ! Qu'attendez-vous ? Saisissez-vous de ce scélérat !

– Sur un signe discret de l'officier judiciaire, Green ordonna à deux de ses hommes de faire reculer le bouillant directeur d'A&BCE. Ali s'approcha de Zig'zag.

– Je crois comprendre, monsieur Wellington, que l'appropriation de ce vaisseau s'est effectuée dans des conditions pour le moins rocambolesques ?

Zigzag fronça les sourcils. Tout son visage clamait son absolue bonne foi.

– Je ne comprends pas. Aux termes de notre accord, John J. O'Hara devient propriétaire en titre du vaisseau en échange de son règlement intégral. Où est le problème ?

Un sourire fugitif erra sur les lèvres de l'officier judiciaire.

– C'est très simple. La validité de votre chèque est contestée par le bénéficiaire, monsieur Arnheim.

– Validité ! (Arnheim se dégagea et bondit en avant.) Mais ce chèque est un faux grossier ! D'où sort cette First National Bank de la Cité de Baraboo ? Si elle existe, elle n'est pas légale ! Devant les lois de quelle nation cette société se serait-elle constituée ?

Zigzag balaya l'objection d'un haussement d'épaules.

– Le Baraboo battant son propre pavillon, tant que nous sommes à son bord nous ne sommes soumis qu'à nos lois. Nous avons donc constitué notre propre banque.

– Ridicule ! Grotesque ! s'étrangla Arnheim. (Il prit Ali à témoin.) Mais dites-le-lui ! Dites-le-lui et coffrez toute la bande !

Ali poussa un soupir.

– Monsieur Wellington a raison, je le crains. La loi à laquelle il se réfère fut imaginée il y a fort longtemps pour éviter qu'un vaisseau restât soumis aux lois d'une planète ou d'un Etat qu'il ne voit presque jamais. Si le Baraboo s'est doté d'une banque, il n'y a aucune raison de penser qu'elle n'est pas légale.

Arnheim sortit de sa poche un portefeuille volumineux dont il tira un chèque. Le fameux chèque. Il l'agita sous le nez de Zigzag.

– S'il est sans provision, vous perdez le titre de propriété, nous sommes bien d'accord ?

Pensif, Zigzag inclina la tête.

– Avez-vous essayé de le toucher ?

– Vous vous fichez de moi ?

– Vous êtes incorrigible, monsieur Arnheim. Si vous aviez déposé ce chèque, votre banque l'aurait envoyé au comptoir général de virement qui nous l'aurait fait parvenir. À l'heure qu'il est, la somme serait à votre compte. Est-ce de notre faute si vous n'avez pas suivi la procédure habituelle ?

Ali haussa les sourcils en direction d'Arnheim.

– Que décidez-vous, monsieur ?

– Si j'avais attendu le virement de ce chèque, Dieu sait jusqu'où ces pirates auraient fui le temps qu'on s'aperçoive qu'il n'était pas couvert !

– Apportez-moi la preuve de ce que vous avancez et je pourrai intervenir. D'ici là...

Arnheim hocha la tête.

– Fort bien. (Ses petits yeux rusés se fixèrent sur Zigzag.) Conduisez-moi à cette banque. Je désire toucher un chèque.

Zigzag consulta sa montre.

– Je suis navré, monsieur Arnheim. Il est 3 heures passées. Nos guichets sont fermés.

Ali croisa les bras.

Serait-ce trop vous demander, monsieur Wellington, que de faire une exception ?

Zigzag déchiffra le regard de l'officier judiciaire et s'inclina avec le sourire.

– Bien sûr. C'est tout naturel. Si ces messieurs veulent bien me suivre ?

Il fit volte-face, franchit la porte du sas, puis une distance de quelques mètres et s'arrêta devant une porte sur laquelle il était écrit au crayon « First National Bank ». La porte coulisssa. Zigzag entra, Arnheim, Ali, Sum et le commandant Green sur ses talons. La pièce ne contenait que deux meubles : une table pliante de pique-nique et une chaise assortie. Sur la table était posée une cassette en étain de bazar. Zigzag tira la chaise, s'installa dessus. Bras croisés, il gratifia son client d'un sourire de crocodile.

– Puis-je vous aider, monsieur ?

Arnheim assena le chèque sur la table.

– Payez-moi !

Zigzag examina le bout de papier et le retourna. Le silence était plus tendu qu'une corde de violon. Il reposa le chèque.

Triomphant, Arnheim se tourna vers l'officier judiciaire.

– Vous êtes témoin ! Il refuse de payer.

Zigzag se racla la gorge.

– Vous avez tout simplement oublié de l'endosser..

Arnheim pâlit visiblement. Avec des gestes lents, il sortit son stylo, apposa son paraphe au dos du chèque et le tendit à Zigzag.

– À présent, payez-moi.

– Désirez-vous ouvrir un compte-épargne ? Nos taux d'intérêt sont les plus élevés du Quadrant.

– PAYEZ-MOI !

Zigzag tira vers lui la cassette. Sur le point de l'ouvrir, il regarda Arnheim.

– Un détail qui vous fera peut-être changer d'avis : en cadeau de bienvenue, nos nouveaux clients reçoivent un service à thé complet.

Arnheim inspira, expira. Inspira, expira. L'effort était méritoire.

– De l'argent, dit-il. Je veux de l'argent.

Zigzag haussa les épaules. Il ouvrit la cassette. Il y plongea la main et en retira une poignée de billets.

– J'espère, monsieur, que les coupures de un million vous conviennent ? Nous n'avons rien de plus petit. Un, deux, trois...

Arnheim rafla un des billets et le contempla, bouche bée. Il le fourra sous le nez d'Ali.

– C'est un faux, cela ne fait aucun doute !

–... sept, huit, neuf, dix...

L'officier judiciaire se livra à un examen méticuleux de la coupure. Il la palpa. Il la scruta en transparence. Il la renifla. Ses doigts commencèrent à trembler.

– Je vous assure, monsieur Arnheim, que ce billet est parfaitement authentique.

Arnheim suivait avec une fascination horrifiée les mouvements

rythmiques de Zigzag.

–... quinze, seize, dix-sept...

– C'est impossible !

– C'est ainsi. (Ali ne put réprimer un sourire.) Désolé, monsieur Arnheim.

Sum, le Nuumiiien, fit un pas en avant.

– Monsieur l'Officier, dois-je comprendre que le vaisseau a légalement changé de propriétaire ?

– Si la First National Bank de la Cité de Baraboo peut encore aligner soixante-dix-neuf billets semblables à celui-ci, le vaisseau passe entre les mains de M. O'Hara. (Il décocha un coup d'œil aigu à l'ambassadeur.) À votre place, je ne ferais rien que je risquerais de regretter ensuite.

–... cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois...

La liasse s'arrondissait. Tous les regards convergeaient sur elle.

–... soixante-dix-huit, soixante-dix-neuf, quatre-vingts. Et voilà, monsieur. Le compte y est. Alors, au sujet de ce compte-épargne, toujours réticent ? Vous savez ce qu'on dit. Prévoir une poire pour la soif n'a jamais fait de mal à personne.

Arnheim projeta le bras en avant. Sa patte s'abattit sur la liasse et l'escamota. Tout à coup, il la fit resurgir. Il la compta et la recompta. Alors seulement, satisfait, il l'empocha pour de bon.

– Dites à votre gredin de patron qu'il n'a pas fini d'entendre parler de moi !

Zigzag rigolait sous cape.

– Ah, ah ! On se laisse tenter, je vois ? Que choisissons-nous, le compte Plein Soleil ou le compte Père Noël ?

L'espace de quelques secondes, on put craindre le pire. Arnheim semblait à deux doigts de succomber à une attaque. Ali le fit évacuer en toute hâte. Quand tous les autres eurent regagné la navette, il s'attarda un instant.

– Monsieur Wellington ?

D'une chiquenaude, Zigzag rabattit le couvercle de la cassette.

– Oui ?

– De vous à moi, où avez-vous trouvé ces quatre-vingts millions ?

– Permettez-moi de vous présenter le président de notre First National Bank ! annonça Zigzag d'une voix de stentor.

Les yeux ronds, l'officier judiciaire vit apparaître un petit bonhomme vêtu et maquillé en clown. De tout près, il se rendit compte que les traits du visage n'étaient pas tout à fait humains sous la couche de fard.

– Voici Son Altesse Royale le prince Ahssiel, héritier de la couronne d'Ahngar. Son Altesse est également un clown au talent très prometteur. Je ne trahirai aucun secret en vous avouant que son père est notre unique et principal déposant. Votre Altesse, je vous présente Ali, officier judiciaire du bureau de l'amirauté du Neuvième Quadrant :

Le prince plongeait dans une gracieuse révérence.

– Enchanté.

– Votre Altesse, pourriez-vous m'expliquer de quelle manière ces gens ont convaincu votre père de leur faire cadeau de quatre-vingts millions de crédits ?

Le jeune clown secoua la tête.

– Non, vous n'y êtes pas du tout. C'est un dépôt, et je suis ici pour veiller sur les intérêts de mon père. Je suis le président de la First National Bank. Le roi prétend que c'est une excellente formation. Et quand M. Zigzag l'a mis au courant de la combine, il a tout de suite marché. Mon père a compris qu'un voyage en compagnie de la troupe constituerait pour moi une expérience passionnante.

Zigzag le foudroya du regard.

– Dites donc, Votre Altesse, je ne me souviens pas d'avoir employé le mot combine !

– Excusez-moi. (Le petit prince adressa un radieux sourire à l'officier.) Il n'était pas question d'une combine, mais d'un arrangement. Et le plus chouette, c'est que je vais étudier avec Peru Abner, le plus grand clown de l'Univers ! (Il regarda Zigzag.) Je peux m'en aller ?

Zigzag acquiesça.

– N'oubliez pas les recommandations de votre père. Evitez de faire le pitre à tort et à travers !

Mais déjà le prince avait pris ses jambes à son cou.

Ali le suivit des yeux. Quand la porte se fut refermée, il se pencha, les mains sur la table :

– Alors vous êtes conseiller ? Eh bien, monsieur le Conseiller, j'ai un problème à vous soumettre. Comment vais-je pouvoir tenir jusqu'à la Terre sans pouffer de rire chaque fois que je croiserai Arnheim dans

les couloirs du vaisseau ?

Zigzag prit l'air soucieux.

– À votre place, je ne quitterais pas ma cabine.

DEUXIÈME PARTIE

À LA CONQUÊTE DES ÉTOILES

Saison 2143

À peine Tyli Strang eut-elle soulevé les paupières qu'elle les abaissa aussitôt, comme si ce fragile écran pouvait réduire à néant le cauchemar d'une nouvelle journée de travail identique à toutes les autres dans sa lugubre monotonie. Remontant les draps chauffants sur son nez, elle décomposa mentalement tous les gestes et toutes les corvées qui constituaient cette routine abhorrée. Se lever en hâte. Galoper à travers la gelée matinale jusqu'à l'étable, contrôler les banques de traite et d'affouragement, programmer toutes les activités quotidiennes du domaine, rentrer ventre à terre à la ferme pour avaler ce que tante Diva nommait en toute candeur un petit déjeuner reconstituant. Quand elle se lèverait de table, l'estomac lesté de pâté de soja imbibé de sirop de soja, Ennivaat, le pâle soleil de la planète Doldra, darderait ses premiers rayons au-dessus de l'horizon.

Oncle Chainé ferait alors son apparition, sa trogne d'ivrogne en partie camouflée par une barbe grise et pelée, et la journée de travail commencerait pour de bon : réparer le mandrin à fumier, vérifier le trou à sel, rentrer le fourrage, « et n'oublie pas surtout d'envelopper les tuyaux d'expulsion afin que le lait ne gèle pas, ni de faire provision de bois pour la maison, ni d'enlever l'ancien terreau – j'ai sacrément hâte d'essayer la nouvelle formule » – ni de faire ceci, ni de faire cela, ni surtout de te tuer à la tâche.

Tyli se recroquevilla sous les couvertures, maudissant son réveil prématuré. Elle voulut faire le vide dans son esprit. Trop tard. De toutes ses forces elle appelait le sommeil avec sa cohorte de rêves magnifiques. Hélas, on cogna à la fenêtre et tout s'éparpilla. Elle rejeta les couvertures. Dressée sur son lit, elle scruta la vitre contre laquelle s'écrasait un visage taché de son, le capuchon rabattu sur les yeux. Avec un soupir, Tyli entrouvrit la fenêtre. Une rafale glacée s'engouffra dans la petite chambre.

– Emile Schone ! Es-tu tombé sur la tête ? Je ne me lève pas avant une heure !

Emile grimaça un sourire frigorifié, exposant les intervalles vierges de ses dents de lait.

– C'est à cause du cirque, Tyli. Il est là !

– Et alors ? (Tyli le dévisagea en silence.) Où est-il ? demanda-t-elle avec un nouveau soupir.

De toute façon, elle pouvait dire adieu à sa dernière heure de sommeil.

Emile se retourna et pointa derrière lui un index rougi. Tyli tendit le cou. Au loin, derrière la barrière qui délimitait le domaine d'oncle Chaine, elle aperçut les roulottes silhouettées contre le rouge sombre et terne du ciel crépusculaire. On discernait même les conducteurs, le col relevé, les épaules remontées pour se protéger du froid. Les puissants percheros rejetaient des bouffées de vapeur tandis que leurs sabots martelaient, clic-clac, le sol gelé. Les inscriptions peintes en lettres flamboyantes sur les flancs des véhicules demeuraient invisibles, mais tous les moins de vingt ans de la planète Doldra les connaissaient par cœur : GRAND CIRQUE O'HARA, LE PLUS PRODIGIEUX CHAPITEAU DE L'UNIVERS.

– Dépêche-toi, Tyli. Dans cinq minutes, ils seront loin !

À tâtons, la fillette rassembla ses vêtements. Vite, elle enfila sa culotte de cheval, plongea les bras dans sa chemise molletonnée, les pieds dans ses bottes et décrocha sa parka suspendue à une patère derrière la porte. Sitôt après le lever du soleil, le lourd manteau serait de trop, mais d'ici là, impossible de sortir sans être emmitouflé jusqu'aux oreilles. Prenant appui d'une main sur le bord de la fenêtre, d'un saut lesté elle s'enleva et se retrouva de l'autre côté où elle se reçut en souplesse sur le sol glacé.

Ils coururent jusqu'à la barrière à laquelle ils s'accrochèrent, tout essoufflés, pour admirer le splendide défilé. Admirer était en dessous de la vérité. À cette distance, malgré la brume, non seulement on pouvait déchiffrer les inscriptions, mais on découvrait une prodigieuse farandole, un fantastique déploiement de couleurs où les yeux éblouis reconnaissaient tigres, lions, clowns, trapézistes, éléphants, cobras, chevaux et cavaliers. En dessous, étincelantes comme des soleils, les roues tournaient, tournaient, et leurs jantes de métal grinçaient contre les graviers.

– Mince, Tyli, tu te rends compte ?

Une nouvelle roulotte arrivait à leur hauteur. Le conducteur les vit et les héla.

– Alors, les gosses, impatients de voir le spectacle ? Avant midi, nos chapiteaux seront dressés à la sortie de Coppertown. On se donne rendez-vous ?

Emile opina vigoureusement.

– Et comment, m'sieur ! Pour rien au monde je voudrais manquer ça !

Le bonhomme leur adressa un grand geste d'invite.

– Montez donc ! On a toujours besoin de gars costauds pour nous aider à dresser les tentes. Allez ! L'exercice vous fera du, bien !

Emile tira la manche de sa compagne.

– On y va, Tyli ? On y va, dis ?

Tyli était perplexe.

– Je ne sais pas trop, Emile. Mon oncle et ma tante vont se réveiller. J'ai mon boulot à faire.

Le conducteur tira sur ses rênes. Son sourire se fit plus engageant.

– Si vous nous donnez un coup de main, le chef-monteur vous filera des billets gratuits. Qu'est-ce que vous en dites ?

Emile avait déjà sauté sur la route. Il tapa du pied.

– Tyli, mince, tu ne vas pas nous faire rater une occasion pareille ?

Tyli jeta un coup d'œil par-dessus son épaule sur la ferme noire et silencieuse. Elle se laissa glisser à terre.

– En avant !

Se servant de la roue comme d'un marchepied, ils se hissèrent sur la banquette. Le conducteur se tassa un peu. Il les dévisagea en riant. Puis, claquant de la langue et du fouet, il secoua ses six chevaux.

– Bravo, les p'tits gars ! Je parie que ça vous coûtera le fouet, non ?

Emile piqua du nez. Tyli arquait un sourcil.

– Possible, mais c'est pas ça qui fera de moi un p'tit gars.

Le conducteur lui glissa un bref regard en coulisse.

– À ta place, je garderais ça pour moi. Le chef-monteur ne recrute que des garçons.

– C'est complètement idiot.

– Tu ne crois pas si bien dire ! Avant de venir ici, on s'est baladé sur Stavak. Là-bas, ma petite, il n'y a ni fille ni garçon ! (Le conducteur s'esclaffa.) Donald est un type bien. Ce qui cloche avec lui, vois-tu, c'est qu'il a encore les pieds sur Terre.

Tyli se retourna. Chaque roulotte avait fait son plein de jeunes admirateurs, et ceux qui n'avaient pas trouvé place sur les banquettes caracolaient derrière.

– Elle a quelque chose de particulier, la dernière roulotte ?

– C'est le piano à vapeur, petite. Et si tu ne l'entends pas, c'est

parce que le froid a fait exploser sa chaudière la nuit dernière. Sinon, tu verrais les gosses rappliquer de tous les côtés à la fois. (À son tour, il regarda en arrière.) Ma foi, on ne se débrouille pas trop mal, on dirait. Tu crois que ça vaut le coup, hein, de fiche le camp en catimini pour recevoir le fouet au retour ?

Tyli haussa les épaules.

– J'en sais rien. Vous êtes mon premier cirque.

Le conducteur fixa les yeux au loin, très loin par-dessus les croupes rebondies de ses chevaux, par delà le toit de l'autre roulotte.

– Crois-moi petite, ça vaut le coup.

Tout en se caressant le menton avec une perplexité bien imitée, le chef-monteur considéra la fillette.

– Si l'article existe à l'endroit où on se trouve, on préfère recruter des garçons.

La petite mâchoire de Tyli se crispa de déception.

– Ah oui ? Et combien de ces imbéciles dois-je réduire en bouillie pour vous convaincre que je les vaudrais largement ?

Donald Tarzak se plia en deux de rire. Il se donna une claque sur la cuisse.

– Vingt dieux ! En voilà une mistenflûte ! Quel âge as-tu, trésor ?

– Treize ans. Et je pourrais en remonter à vos gorilles.

Donald acquiesça avec le plus grand sérieux. Avisant le tracteur qui venait de les lâcher le matin même, il le désigna à l'attention de la jeune fille.

– Peux-tu conduire cet engin ?

Tyli, l'air blasé, examina le HD-17, beaucoup moins impressionnant que le monstre dont elle se servait presque chaque jour à la ferme.

– Qu'est-ce que vous croyez ?

– Dans ce cas, Mistenflûte, mets-le en marche et amène-le ici.

Tyli était horripilée par le sobriquet surgi de l'imagination décadente du Terrien. Après un dernier coup d'œil noir au chef-monteur, elle tourna les talons et se dirigea vers le tracteur d'un pas résolu, indifférente à la valse des roulottes remorquées par le tracteur valide qui se tapait double besogne. Elle grimpa sur le siège et mit au point mort. Contact. Rien ne se produisit. Elle fit deux autres tentatives. Sans résultat. Une petite lueur s'alluma dans son regard, un

soupçon de ruse tout prêt à se transformer en colère. Elle se retourna. Occupé à diriger l'alignement des roulottes, Donald lui tournait le dos. Déjà, monteurs professionnels et improvisés soulevaient les bâches et déchargeaient les énormes rouleaux.

Tyli sauta sur une des chapes et ouvrit le capot. Ses yeux exercés coururent le long des fils du système d'allumage tandis que ses doigts tâtaient ici et là à la recherche d'éventuelles connexions desserrées. Sous une tache de boue, elle découvrit une rupture d'isolant. Elle tira sur le fil, sans insister. Comme prévu, les deux segments lui restèrent dans la main. À l'aide de son canif, Tyli dénuda les deux extrémités, fit un raccord et disposa la partie non isolée de façon à éviter un court-circuit. Elle réintégra le siège. Elle mit le contact. Cette fois, le moteur s'éveilla en grondant. Tyli jeta un coup d'œil en direction du chef-monteur. Donald avait toujours le dos tourné. Au milieu de tout ce raffut, il ne s'était rendu compte de rien.

Le tracteur s'ébranla. Tyli écrasa le champignon. Lancé à toute vitesse, l'engin fonça sur Donald. Quand elle fut juste derrière lui, la fillette coupa les gaz, donna un violent coup de frein et fit basculer le volant. La machine vira sur les chapeaux de roues et s'arrêta dans une embardée. Donald regarda ses orteils, étonné qu'ils fussent intacts. Stupéfait, il dévisagea la fillette.

– Il était moins une, dis donc ! Bravo, Mistenflûte. Va trouver les malabars, ils se feront un plaisir d'accrocher les roulottes à ton tracteur, et Bouddha, c'est ton nouveau collègue, Bouddha te montrera le chemin. Allez, ouste, du vent !

Sans un mot, Tyli se mit en marche arrière et recula jusqu'aux roulottes.

– Qui est ce gamin ?

Donald tira de sa poche un immense mouchoir à carreaux et s'épongea le front.

– Vous êtes témoin, monsieur John ! Pour un peu, ce louftingue me passait sur le corps !

– Quel âge ? demanda le Pacha en souriant.

– C'est une fille. Elle a treize ans.

– Dommage qu'elle soit si jeune. Elle se débrouille drôlement bien avec le tracteur.

Donald agita son mouchoir avec enthousiasme.

– Mieux que ça, monsieur John. Mieux que ça ! Elle l'a réparé avant de le mettre en marche. Je lui avais refilé celui qui était en panne, espérant me débarrasser d'elle, mais je t'en fiche ! Elle l'a

rafistolé les doigts dans le nez !

L'espace d'un instant, O'Hara sembla hésiter. Enfin de compte, il secoua la tête.

– Rien à faire, Donald. Les flics de Doldra ont trop mauvaise réputation. Il y a quelques années, cette planète était une colonie pénitentiaire régie par le Conseil des dix-huit planètes. Une révolution a balayé tout ça. Les gars sont devenus fermiers. Ils ont si bien développé leur agriculture qu'ils nourrissent maintenant la moitié du Quadrant. Ils ont aussi créé leur propre police. De vraies peaux de vaches !

Le chef-monteur semblait désespéré.

– Alors, on ne recrute personne sur Doldra ?

– Personne en dessous de dix-huit ans.

C'était une décision sans appel. Tandis que le Pacha regagnait sa roulotte, Donald suivait des yeux les prouesses de la fillette au volant du HD-17. Il haussa les épaules, rumina quelque chose et reprit son boulot. Rien n'était jamais sans appel. Pas même les décisions du Pacha.

Le flic de service du commissariat de Coppertown examina le visiteur avec une attention soutenue. Mains propres, mise soignée : le type n'était pas de Doldra.

– En quoi puis-je vous aider ?

– Mon nom est Tensil, monsieur... ?

– Lieutenant Sarrat.

– Lieutenant, je désire vous voir au sujet du cirque qui vient de s'installer à la sortie de votre charmante ville.

– Mmmmm. Et alors ?

Le visiteur montra une chaise.

– Puis-je m'asseoir ?

Sarrat opina.

– Que lui voulez-vous à ce cirque, monsieur... comment, déjà ?

Tensil installa son postérieur sur l'extrême bord de la chaise.

– Mon nom est Franklin Tensil, Lieutenant. Je représente les intérêts du cirque Arnheim & Boon.

Sarrat inclina la tête de quelques centimètres.

– Si je ne m'abuse, la troupe qui vient de déballer son fourbi chez nous se fait appeler le Grand Cirque O'Hara, c'est bien ça ?

Tensil frétille sur sa chaise.

– Justement ! Vous comprendrez sans peine, Lieutenant, combien la réputation d'un cirque peut affecter celle de ses concurrents...

– Au fait, Tinsel. Au fait.

– Tensil. Ten-sil. (Le visiteur eut un sourire onctueux.) Peut-être l'ignorez-vous, mais O'Hara fait appel à une main-d'œuvre enfantine pour aider son personnel à monter les tentes.

Sarrat haussa les épaules.

– C'est chose courante sur Doldra. Après la révolution, la population adulte était décimée. Les gosses ont dû retrousser leurs manches, eux aussi. Nous sommes une petite nation, Tinsel.

Tensil décida de laisser passer. Il n'avait guère le choix.

– Soit, mais que ferez-vous si certains de ces enfants décidaient de s'engager dans la troupe ?

– Que voulez-vous que j'y fasse ? Chacun est libre, non ?

– Naturellement, mais quand le cirque quittera Doldra, tous ces artistes en herbe partiront avec lui. Y avez-vous songé ?

– Non ! Aucun mineur n'est autorisé à quitter la planète.

Tensil le devisagea avec sérénité.

– Comme vous voudrez. Mais je suis certain qu'ils essaieront. Si vous prenez la peine d'effectuer un contrôle...

– Allez-y, Tinsel. Videz votre sac.

Tensil acquiesça. Il se racla la gorge et garda un instant le silence, en homme habitué à ménager ses effets.

– C'est sans doute en raison de son passé que Doldra s'est doté d'une police aussi efficace. (Sa voix dégringola de plusieurs décibels.) Lieutenant Sarrat, je suis habilité à vous proposer une certaine somme d'argent en échange de certains services.

– Combien ?

– Voilà une question franche et directe, comme je les aime. Ne coupons pas les cheveux en quatre. La somme mise à ma disposition se monte à cinq cent mille crédits.

Sarrat émit un léger sifflement.

– Fichtre ! Et que dois-je faire pour gagner le magot ?

Dans un brusque élan de complicité, Tensil se pencha en avant. Ses mains se joignirent avec passion.

– Le cirque O'Hara doit être démantelé, réduit en bouillie. Doldra bénéficie d'un arsenal législatif draconien, assorti de châtiments exemplaires. D'une manière ou d'une autre, O'Hara enfreint ou enfreindra vos lois. À ce moment-là...

– Je lui jette notre code pénal à la figure !

– Exactement. (Les yeux de Tensil brasillaient. Il tendit la main.) Alors ? Marché conclu ?

Sarrat se leva d'un bond, plongea et lui assena une gifle qui l'envoya valser contre le mur. À ce bruit, un flic qui travaillait de l'autre côté de la cloison fit irruption dans le bureau. Sarrat lui montra Tensil, encore tout étourdi sur le plancher.

– Bouclez-le !

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, Tensil fut debout, menottes aux poignets. D'une bourrade dans les reins, le flic poussa le prisonnier devant Sarrat.

– Lieutenant, vous êtes fou ! Je ne comprends pas... Je croyais...

– Monsieur Tensil, vous allez pouvoir vous rendre compte par vous-même qu'à Doldra, on ne badine pas avec le code pénal. Voyez-vous, s'il se commet aussi peu d'infractions sur cette planète, c'est que nos concitoyens sont retenus sur la pente du crime par la certitude du châtiment et sa rigueur. En raison de notre passé récent, ainsi que vous le souligniez, nous aspirons à une société d'ordre et d'harmonie dont la meilleure garantie reste l'incorruptibilité de tous les fonctionnaires chargés de l'application des lois. Les flics marrons, chez nous, ça n'existe pas. Aussi la corruption est-elle considérée comme un crime de la plus haute gravité. Notre système ne prévoit que trois peines : la restitution, la torture et la mort. Pour une tentative de corruption, la punition infligée est la torture. Sachez que la durée du châtiment est proportionnelle au montant du pot-de-vin proposé. Le moment est venu pour vous de maudire la générosité de vos employeurs.

– Sarrat, vous n'allez pas...

– Je vais me gêner ! (Le lieutenant battit l'air de sa main.) Allez, ôtez ça de ma vue !

Et tandis que le flic entraînait le prisonnier hurlant et gigotant, il pressa un bouton. Dix secondes s'écoulèrent. Un autre flic apparut dans l'encadrement de la porte.

– Vous avez besoin de moi, Lieutenant ?

Sarrat opina, l'air absent.

– Je crois que nous devrions aller rendre une petite visite à ce John J. O'Hara. Histoire de lui demander ce qu'il pense de la loi sur l'émigration des enfants.

Eblouie, encore assourdie par le fracas des cymbales, Tyli franchit le seuil du grand chapiteau d'une démarche somnambulique et se retrouva sur la place sans bien savoir où elle était. Tout à coup, elle sentit qu'on la tirait par le bras. Quelqu'un criait à son oreille.

– Dépêche-toi, Tyli. Tu sais ce qui nous attend, alors on ferait bien de rentrer en vitesse !

Elle regarda le petit visage grêlé de taches de rousseur.

– Je n'écoutais pas. Qu'est-ce que tu disais ?

– C’est l’heure de rentrer. Regarde, tous les enfants s’en vont.

Un énorme soupir souleva la poitrine de Tyli.

– Tu as raison. Il faut rentrer : Emile, je n’ai jamais rien vu d’aussi beau ! C’était formidable, tu ne trouves pas ? Formidable !

– TYLI !

Cette voix... impossible de se tromper. La fillette se pétrifia. Oncle Chaîne venait de surgir du chapiteau et s’avançait vers elle, son visage rouge tout contracté sous l’effet de la colère. Il était presque sur elle quand il leva la main assez haut pour lui administrer un aller et retour assez violent pour lui faire voir trente-six chandelles. Tyli ne cilla ni ne bougea.

– Je te préviens, oncle Chaîne, si tu me bats encore une fois, je te tuerai.

Elle avait parlé d’une voix si calme, si morne que la grosse main resta en suspens. Puis, centimètre après centimètre, elle retomba. C’était maintenant un poing noueux que l’ivrogne secoua sous le nez de la fillette.

– Petite ingrate ! Comment as-tu osé t’enfuir sans avoir fait ton travail ? Comment as-tu osé nous faire ça, à nous, qui t’avons recueillie, soignée, nourrie, vêtue...

Tyli lui tendit ses mains toutes calleuses et gercées.

– Regarde, oncle Chaîne ! J’ai payé ma dette, cent fois ! Je n’ai jamais demandé à être placée comme esclave dans votre sale ferme ! Pas plus que je n’ai demandé à mes parents de laisser leur peau dans votre révolution !

Chaîne lui empoigna le bras et l’entraîna vers la sortie.

– Ah oui ? Et que serais-tu devenue, sans nous ? Qui d’autre aurait adopté une petite morveuse de ton espèce ?

Ils avaient laissé derrière eux le gros de la foule. Chaîne cracha sur le sol.

– Ainsi, tu es prête à me tuer ? Sale petite garce ! Si je ne t’ai pas étrillée sur-le-champ, c’est à cause de tous ces gens ! Mais tu ne perds rien pour attendre. Dès que nous serons chez nous...

L’étai se resserra autour du maigre biceps. Tyli fut secouée comme un prunier. Les larmes devenaient presque impossibles à refouler. Elle se mordit la lèvre.

– Oncle Chaîne, si tu me bats, je te tuerai ! (D’un seul coup, la digue céda. Un déluge déferla sur ses joues.) Je le jure ! Je le jure !

Les yeux de l'homme s'étrécirent. Ce n'était plus que deux fentes luisantes.

– Ça alors ! Ça alors ! Je m'en vais te faire voir...

Une main s'abattit comme une enclume sur son épaule. Il n'eut pas le temps de se retourner. Il se sentit soulevé et quand ses pieds reprirent contact avec le sol, il se trouvait en face d'une montagne d'acier trempé, cinquante livres au moins, tout en muscle et pas du toc. Tyli enfouit son visage dans ses mains dans un réflexe tardif et dérisoire pour cacher ses larmes. Donald se mit à rire, un rire tonitruant qui devait s'entendre à un kilomètre à la ronde.

– Pas de simagrées avec moi, Mistenflûte ! Présente-moi plutôt ton camarade.

Tyli renifla. Elle avança le menton vers Chainé.

– C'est mon oncle, marmonna-t-elle. Enfin, pas vraiment, mon oncle. En fait... (Elle grimaça comme les ongles de Chainé s'enfonçaient dans son bras.) En fait, c'est seulement mon tuteur. Oncle Chainé, voici Donald Tarzak. Il est le chef-monteur du cirque O'Hara.

Chainé eut un bref hochement de tête.

– Comment connaissez-vous Tyli ?

– Rien de plus simple. Mistenflûte a conduit un de mes tracteurs, en échange de quoi je lui ai donné un exo pour la séance en matinée. (Donald souriait de toutes ses dents. Il désigna le bras de la fillette.) C'est ce que j'appelle une bonne pince ! Bravo, camarade. Je serais ravi de serrer la main d'un type qui sait s'y prendre avec les femmes et les enfants.

Il projeta sa grosse pogne sous le nez de Chainé. Celui-ci la regarda un instant, puis lâcha le bras de Tyli et saisit la main tendue. Tyli savait très bien où voulait en venir Donald. Horrifiée, elle regarda l'épreuve de force. Quelle main allait broyer l'autre ? Oncle Chainé se vantait d'avoir une poigne de fer mais, confronté à Donald, il ne faisait pas le poids. Son visage déjà rouge vira au violet. Quant à Donald... c'est bien simple, son sourire semblait accroché par un élastique derrière chaque oreille.

– En... chanté, Donald.

Les genoux de Chainé commencèrent à trembler. Quelques secondes s'écoulèrent. Trois craquements ténus et le sang qui reflua aussitôt du visage de l'ivrogne marquèrent la fin du match. Sans lâcher son sourire, Donald libéra sa main et la secoua avant d'assener une claque réconfortante sur le dos de Chainé. Celui-ci vacilla. Le

chef-monteur l'agrippa par le col de sa veste. Il avisa un groupe de machinistes qui avaient tout vu et discutaient non loin de là.

– Hey ! Ho ! Poil de Carotte ! Rappelle ici.

Le susnommé le rejoignit en trois enjambées.

– Un coup de main, Donald ?

Le chef-monteur laissa aller la veste de Chainé et le gratifia d'une seconde claque. Au point où il en était, on l'aurait estourbi en lui soufflant dessus. Il s'affala de tout son long.

– Regarde-le ! Fragile comme une jouvencelle et tout pâle avec ça. Poil de Carotte, conduis donc M. Chainé à l'infirmerie. On dirait qu'il s'est foulé la main en tombant.

Poil de Carotte empoigna l'homme par l'épaule et l'aida à se relever. Quand Chainé fut debout, le malabar le prit gentiment par la main. Il hurla comme si on l'avait brûlé au fer. Poil de Carotte se tenait les côtes.

– Navré, monsieur Chainé. Je voulais seulement vous soutenir. Venez. Croquemort va vous arranger ça.

L'ivrogne fit quelques pas et se retourna.

– Tyli, tâche d'être à la maison quand je rentrerai, compris ?

En silence, Donald et la fillette les regardèrent. s'éloigner.

– Merci, murmura-t-elle quand ils furent hors de portée de voix, mais vous m'avez mise dans un drôle de pétrin.

– Où sont tes parents ?

– Morts.

Elle leva sur lui des yeux emplis d'une prière muette. Le géant secoua la tête.

– Tu as une langue, sers-t'en. Pour rien au monde je ne voudrais qu'on m'accuse de t'avoir forcé la main. Si tu as quelque chose à dire, c'est le moment.

Tyli serra les poings. De nouvelles larmes jaillirent de ses yeux rougis.

– Je ne peux pas ! C'est interdit. Vous aurez les pires ennuis. Ils vous tueront ! C'est la loi...

Donald lui tapota les cheveux.

– Dis donc, Mistenflûte, si tu me laissais m'occuper des détails ?

Tyli laissa errer son regard sur la lointaine roulotte de l'infirmerie, puis sur les drapeaux qui claquaient au sommet du grand chapiteau.

Lentement, elle le ramena sur Donald. Elle hocha la tête.

– Entendu. Alors... voilà, je cherche du boulot.

Il la prit par l'épaule, très doucement. Ils se dirigèrent vers le chapiteau qui abritait les loges. En chemin, le chef-monteur garda les yeux baissés et ne cessa de marmonner comme un homme absorbé dans ses pensées.

–... Voyons, nous ne quitterons pas Doldra avant six semaines, par conséquent, la première chose à faire, c'est de te rendre invisible. Allons trouver Pylônes, elle aura bien une idée. Ensuite, j'en connais plusieurs qui ne seront pas fâchés d'être mis au courant. Au fait, quel effet cela te fait-il d'être entrée dans la famille ? La fillette renifla et respira un bon coup. – Je suis morte de trouille !

Ecarlate et raide dans son tutu, Tyli ne bougeait pas plus qu'une statue de sel. Pylônes s'affairait, redressant une épaulette, effaçant un pli. Autour d'elles, un cercle attentif de ballerines.

– En admettant qu'on puisse lui rembourrer la corbeille... (la directrice du corps de ballet administra une taloche sur le postérieur de la fillette...) et le parterre, il restera les jambes. Seigneur, quelles échasses ! Impossible de la camoufler parmi mes ballerines, Donald. Elle passerait inaperçue comme une tarentule dans un plat de crème !

Donald acquiesça en soupirant.

– Il faut bien la caser quelque part, pourtant ! Elle sera peut-être moins moche avec les cheveux défaits ?

Pylônes entreprit de délayer l'écheveau compliqué des nattes et des cordons. Quand cela fut fait, une cascade de cheveux blond pâle s'écroula sur les reins de la fillette.

La directrice darda l'index sur une des danseuses.

– Isadora, cours chercher Merlan Frit. Dis-lui que c'est urgent.

La jeune fille partit à toutes jambes. Donald se gratta la tête.

– Tu n'envisages tout de même pas de la refiler au petit chapiteau ?

Pylônes ébouriffa la tignasse blonde.

– Qui sait ? Ça peut marcher !

Franck, dit Merlan Frit, l'animateur du petit chapiteau, entra en trombe, salua distraitement le chef-monteur et toisa la directrice.

– J'espère que c'est important, Pylônes. Je suis débordé.

La directrice empoigna deux mèches et les dressa de part et d'autre de la tête de Tyli.

– Que dirais-tu d'un hérisson albinos ?

Tyli commençait à se demander si elle avait frappé à la bonne porte. Inquiète, puis anxieuse, puis angoissée, elle laissa Merlan Frit lui tripoter les cheveux.

– Un hérisson... hum, nous n'avons encore jamais eu recours à cette ficelle éculée, mais le public tombera dans le panneau, surtout

sur cette planète où il y a plus de jobards au kilomètre carré que dans tout le Quadrant ! (Il laissa retomber la pesante chevelure.) Ça colle. Je vais la caser entre Barrique et Rame à Haricots. (Remarquant les yeux écarquillés de Tyli, il ajouta :) C'est la Femme la Plus Grosse du Monde et l'Homme-Squelette.

La fillette se tourna vivement vers Donald.

– Vous n'allez pas les laisser faire ? Je ne veux pas me retrouver dans une galerie de monstres !

Le chef-monteur lui rit au nez.

– Navré, Mistenflûte, mais c'est ça ou rien. Jusqu'à notre départ de Doldra, on ne peut pas rêver meilleure planque.

– Tout de même, une galerie de monstres !

– Je ne te conseille pas de prononcer ce mot en leur présence, fit observer Merlan Frit avec sévérité. Ils sont très susceptibles.

– Ah oui ? Et vous, comment les appelez-vous ?

– Ce sont des *artistes*. Amène-toi, petite. Je vais te présenter à tes futurs camarades. Ensuite, on essaiera de faire de toi un hérisson acceptable.

– Et n'oublie pas mon tracteur ! cria Donald lorsqu'ils eurent franchi le seuil du chapiteau. (Il se tourna vers Pylônes.) Qu'en penses-tu ?

La directrice asticota de l'ongle la verrue qui accentuait le relief de son nez.

– Elle s'y fera. C'est une brave gosse.

Le chef-monteur regagnait le grand chapiteau quand il aperçut O'Hara. Soucieux et pressé comme à son habitude, le Pacha traversait le terrain en direction de sa roulotte. Donald le rejoignit en courant.

– Monsieur John !

– Tiens ! Que deviens-tu ? Je ne t'ai pas vu depuis le jour où le numéro trois a failli te fendre le crâne.

– Monsieur John, j'ai une faveur à vous demander.

O'Hara plissa les yeux. Son index martela le plexus de Donald.

– Combien d'années de prison cela va-t-il me coûter ?

Le chef-monteur haussa les épaules.

– Il n'y a pas de prison sur Doldra, vous le savez bien.

– Je sais. Ici, on ne connaît que la restitution, la torture ou la mort.

– Dans un cas comme dans l'autre, cela ne vous prendra guère de temps.

O'Hara lui décocha un coup d'œil perçant.

– C'est un point de vue encourageant, mais je réserve quand même ma décision. Alors, cette faveur ?

Tyli en avait la chair de poule. Mâchoires bloquées, elle prenait son mal en patience. À croire que Na-Na, la Belle à Deux Têtes, « preuve vivante que deux cervelles valent mieux qu'une », n'en finirait jamais de lui faire bouffer les cheveux. Avant la représentation en soirée, Na-Na avait expliqué à la fillette comment baigner sa blonde chevelure dans une potion nauséabonde de sa composition. Tyli s'était docilement exécutée. Ensuite, au milieu du cercle curieux des autres *artistes*, la Belle à Deux Têtes s'était armée d'un peigne (dont Na avait la responsabilité) et d'un séchoir (placé, celui-ci, sous le contrôle de l'autre Na) afin d'apporter aux cheveux ainsi traités la touche léonine indispensable. Frisées de la racine à la pointe, les mèches se dressaient tous azimuts. On aurait dit une pelotte d'épingles, une tête de loup et naturellement, un hérisson. Tyli avait l'impression de regarder le monde de l'extrémité d'un tunnel pelucheux.

– Alors, Na, satisfaite ?

Na fit la moue.

– Je ne sais pas trop, Na. Tu ne crois pas qu'on pourrait la crêper un peu plus de ce côté ?

– D'accord, Na. Travaille-les avec le peigne pendant que je les sèche, tu veux bien ?

– Bien sûr, Na.

– Merci, ma chérie.

La découverte de Na-Na avait plongé la fillette dans un maelstrom d'émotions contradictoires. Chacune des deux têtes était belle à damner un saint, mais il y en avait une de trop. Tyli secoua la sienne.

– Voyons, Mistenflûte, un peu de patience.

– Excuse-moi, Na-Na.

Elle se concentra sur la fin du tunnel. Là-bas, ses sept cents livres de « joyeuse truculence » croulant sur trois tabourets, Barrique n'en perdait pas une bouchée. Elle agita un bras formidable.

– Si tu avais mis davantage de bière dans le rinçage, ils tiendraient mieux.

– Moi, je les trouve très bien, dit Na d’une voix pincée. Et toi, Na ?

– Formidables.

Une main toute légère se posa sur son épaule. Tyli se leva d’un bond. Na (laquelle des deux ?) égrena un rire cristallin.

– Ne sois pas si nerveuse, mon chou. C’est presque terminé. Va te regarder dans le miroir.

– Tu vas avoir la surprise de ta vie ! renchérit Na (l’autre, par conséquent).

Tyli leur jeta un coup d’œil méfiant. Courageusement, elle s’approcha du grand miroir en pied appuyé contre une malle au fond de la tente. Na-Na n’avait pas menti. La stupeur la cloua sur place. Puis sa tête pivota sans hâte. Un coup à droite, un coup à gauche. Une fois, deux fois. Elle ne se lassait pas d’admirer sa métamorphose. Blancs comme neige à présent, ses cheveux se dressaient autour de son visage comme un nimbe frémissant. La Fille-Hérisson, quel vilain sobriquet pour une vision si poétique. Radieuse, elle se tourna vers Na-Na.

– Ça me plaît beaucoup.

– Encore un petit effort et ce sera parfaitement rond.

Rame à Haricots, le Squelette Ambulant, entra sur ces entrefaites.

– Donald vous demande de dégager. Il est grand temps de démonter le petit chapiteau. Vous bichonnerez les cheveux de mademoiselle dans la navette.

Un rire formidable leur fit tourner la tête. Assourdissant, il se répercuta aux quatre coins du terrain. Presque aussitôt, deux adorables naines entrèrent en coup de vent, l’air furibond, et sans regarder personne foncèrent sur leur malle pour changer de costume. Le grand « Aaaaaah ! » se déclencha de nouveau, tout proche, et Miss Kilomètre, la Géante, apparut, pliée en deux afin de ne pas se cogner contre le montant du haut.

– Explique-toi ! s’exclama Barrique. On grille d’impatience !

Miss Kilomètre se laissa tomber sur sa malle, se claqua les cuisses, leva les yeux au ciel et les essuya avec un mouchoir de la taille d’un drap de lit. Elle désigna les naines.

– Figurez-vous que ces quarts de portion étaient en train de se crêper le chignon, excuse-moi Mistenflûte, à deux pas de la roulotte du patron. « Parfaitement, je suis plus petite que toi ! » hurlait Tina. « C’est parce que tu triches ! répliquait Weena. Tu fais exprès de te tenir bossue ! » Alors le Pacha a ouvert le guichet. Il les a bien

regardées. « Coupez donc la poire en deux ! » a-t-il laissé tomber avant de refermer la vitre.

Tyli se plaqua une main devant la bouche. Précaution superflue. Barrique tressautait et Na-Na riait deux fois plus fort que n'importe qui. Les naines échangèrent un regard farouche, mais la rigolade était contagieuse. Leurs visages se convulsèrent sous l'effort qu'elles faisaient pour ne pas pouffer. Leurs yeux reflétaient le tumulte de l'indécision. Elles craquèrent en même temps.

Les débuts furent difficiles. Ses nouveaux camarades soumettaient à rude épreuve le système nerveux de la fillette. Presque tous étaient mariés : Barrique avec Papier Mâché, la Momie avec Na-Na, Une de Trop avec l'Homme à Trois Jambes, Tina et Weena avec d'autres nains. Miss Kilomètre filait le parfait amour avec Loup-Garou tandis que Rame à Haricots battait des cils pour le bénéfice de Gnifron, le Chaînon Manquant. C'était absurde. C'était extravagant. C'était impossible. Tyli se crut incapable de surmonter ses réticences, mais trois semaines plus tard, quand le cirque dressa ses chapiteaux à Battleton, elle était devenue une « artiste » et le reste de l'humanité, à l'exception des autres *artistes*, appartenait à un « monde différent ».

Pelotonné tel un chiot dans le formidable giron de Miss Kilomètre, Loup-Garou se laissait volontiers aller à des considérations philosophiques sur « leur monde et le nôtre ».

– Les saisons se suivent et se ressemblent. Deux questions reviennent invariablement dans la bouche de mes spectateurs. Quand ce n'est pas « Pourquoi éprouvez vous le besoin de vous exhiber ? », vous pouvez être sûrs qu'ils vont me demander où je trouve le courage de ne pas me faire sauter la cervelle chaque matin en me regardant dans la glace. (Miss Kilomètre le gratouillait derrière les oreilles.) Dans leur monde à eux, tout est dans l'apparence. C'est pareil chez nous, à la différence que dans notre monde, nous pouvons être fiers de ce que nous sommes !

– Bon Dieu, Loup-Garou, il y a des jours où je donnerais cher pour être une *artiste* authentique, Comme vous tous, murmura Tyli. Tout ce que je suis, je le dois à un décolorant et à de la bière éventée !

Loup-Garou lui adressa un sourire encourageant. Il mettait à nu ses terrifiantes canines.

– Console-toi, Mistenflûte. Tous autant que nous sommes, nous avons recours au chiqué. (Il appliqua une pichenette sur une de ses dents.) Regarde ! Ce sont des couronnes, je me barbouille le nez de suie, et vas-y que je te tombe à quatre pattes et que je t'aboie ! Les fameuses barres d'acier de Miss Kilomètre sont en caoutchouc armé de tiges de fer flexibles et ainsi de suite. Ce qui compte, mon petit, c'est ce que voit le client.

Chaque matin à la première heure et chaque soir, après le départ

des clients, Tyli aidait à monter et à démonter les chapiteaux. Elle manœuvrait le tracteur mieux que personne et quand elle eut ajouté, sur les conseils de Merlan Frit, un rictus imbécile à son numéro de « hérisson albinos », elle devint MaBoule pour l'ensemble des monteurs et des machinistes. Un grain de folie faisait venir l'eau à la bouche des curieux. Il présentait aussi l'avantage énorme de lui éviter d'avoir à répondre aux questions embarrassantes des clients dont chacun pouvait dissimuler un flic.

Sa journée de travail terminée, elle se traînait jusqu'à la navette des *artistes*. Affalée sur sa couchette, elle n'avait guère le temps de laisser sa pensée vagabonder du côté de ses anciens tuteurs. Pendant que le sommeil se faufilait, elle tentait de reconstituer en détail les visages de ses parents. Hélas, leur lointain souvenir s'estompait et la fillette s'endormait sans avoir pu évoquer davantage que des fantômes. Quand la tournée sur Doldra toucha à son terme, elle dut se rendre à l'évidence : elle avait désormais un nouveau foyer et une nouvelle famille.

De tous les liens d'affection tissés entre deux *artistes* de sexe opposé, il en était un qui, même après tout ce temps, plongeait la fillette dans un abîme de perplexité. Elle prenait ses repas de midi avec Donald et chaque jour que Dieu fasse, ils se retrouvaient attablés en compagnie de Diane, l'Etoile du Trapèze. Les deux adultes n'en finissaient pas de rire et de discuter sous l'œil intrigué, puis confus, puis vaguement courroucé de la fillette. Tyli dut s'avouer qu'elle prenait ombrage de leur intimité. Est-ce que la ravissante trapéziste ne marchait pas un peu sur ses plates-bandes ?

La veille du départ, Tyli et Diane étaient assises, seules, devant leurs assiettes. La toile du chapiteau-cuisine claquait au vent. À la surprise de Tyli, la jeune trapéziste prit tranquillement sa fourchette et se mit à manger..

– Comment ? Tu n'attends pas Donald ?

Diane secoua sa jolie tête.

– Avec ce vent, il ne faut pas compter sur lui. Toute l'équipe doit être en train de monter la garde devant le grand chapiteau pour le cas où il faudrait haubaner. Il ne viendra pas avant d'être certain qu'il n'y a pas de danger.

Tyli tripota ses petits pois du bout de sa fourchette.

– Diane ?

– Oui, mon chou ?

La fillette porta une bouchée à ses lèvres, la mâchouilla, déglutit,

puis regarda son interlocutrice bien en face.

– Que penses-tu de lui ? Je veux dire... que penses-tu de Donald ?

Diane la dévisagea avec étonnement.

– En voilà une question !

– Mais non, pas du tout. Seulement... tu déjeunes toujours avec lui, alors... je me demandais pourquoi, voilà.

Une lueur amusée, une toute petite lueur, apparut dans les yeux de Diane.

– Vois-tu un inconvénient à ce que je déjeune avec lui ?

– Un inconvénient, moi ? Pour quelle raison ? Je suis curieuse de savoir ce qu'il représente pour toi, c'est tout.

La jeune femme hocha la tête avec amertume.

– Je le vois si peu qu'il m'arrive de me poser la question, figure-toi. Dans ces cas-là, pour me rassurer, il me suffit de regarder ceci.

Elle sortit de son corsage un petit médaillon en or.

Tyli se rembrunit aussitôt.

– C'est un cadeau de Donald ?

– Mais oui.

– Et sur quoi te rassure-t-il ?

Diane ouvrit le médaillon. Il contenait une feuille de papier soigneusement pliée et repliée. Elle la tendit à la fillette.

– Sur le fait qu'il est mon mari !

Tyli avala de travers. Quand elle eut fini de tousser, elle regarda tour à tour l'adorable frimousse et le contrat de mariage. Ses yeux éperdus se fixèrent sur Diane.

– Je ne comprends pas. Comment as-tu pu l'épouser ? Tu es si belle...

Diane se mit à rire. Un rire joyeux, un tantinet moqueur.

– Et lui donc !

Ce soir-là, Mistenflûte, la Fille-Hérisson, n'avait pas du tout la tête à son travail. Elle était même si distraite qu'elle n'entendit pas l'avertissement qui circula de bouche en bouche parmi les membres de la troupe. « 22, v'là les flics ! Planquez Mistenflûte ! » Ruminant un nouveau sentiment d'abandon, elle suivait d'un air morose le défilé des clients.

Soudain, un violent coup de coude lui arracha une exclamation de surprise et de douleur. Elle se tourna vers Barrique.

– Qu'est-ce qui te prend ?

– 22, v'là les flics ! souffla Barrique, la bouche en coin.

– Quoi ?

– Les flics, Mistenflûte ! Barre-toi !

Une bouffée d'angoisse serra la gorge de Tyli. À travers la forêt de ses cheveux, elle jeta de tous côtés des yeux affolés.

– Où, Barrique ? Où puis-je aller ?

– Descends de l'estrade et planque-toi dans les plis du chapiteau. Vite !

La fillette se leva et dégringola les marches. Dans la pénombre de la coulisse, elle gagna l'endroit où la toile avait été repoussée de côté pour dégager l'entrée des loges. Elle se pelotonna dans le repli. Il s'écoula un temps infini avant que ne s'élevât non loin d'elle une voix qui la fit frémir de la tête aux pieds.

– Je vous répète qu'elle est ici, cachée quelque part, s'écria Chainé. Mon frère l'a vue. Ils lui ont collé sur la tête une espèce de perruque blanche.

Une autre voix retentit, froide et caverneuse. Une voix d'ogre.

– Vous, là-bas !

– Trésor, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Cette fois, c'était Barrique.

– Où est Tyli Strang ?

– Jamais entendu parler, mais si tu veux que je la remplace, t'as qu'à lever le petit doigt. Vingt dieux ! C'est ce que j'appelle un bel homme.

Des rires fusèrent.

– Pas de blague ! Je t'ai demandé où était Tyli Strang.

– Je me fous de Tyli Strang, trésor ! C'est toi qui m'intéresse.

L'hilarité redoubla.

Papier Mâché s'agita sur son estrade. Il dressa ses quarante kilos et brandit le poing.

– Minute, mon gars ! Si tu crois que je vais te laisser faire du gringue à ma femme, tu te trompes ! Continue et tu verras ce que tu recevras dans les gencives !

Les clients étaient pliés en deux.

– Dis, qu'est-ce que tu fais là ?

Tyli sursauta. Ses cheveux ne pouvaient se hérissier davantage, mais des gouttes de sueur perlèrent à son front. Lentement, elle se retourna. Un gamin la dévisageait, les yeux ronds et la mâchoire pendante.

– Fous le camp !

– Qu'est-ce que t'as fait à tes cheveux ? Ils sont affreux !

– *Fous le camp !*

L'enfant fit la moue. Il sembla hésiter. Il se frotta l'œil, montra du doigt la fillette terrifiée et fondit en larmes. Aussitôt, un homme accourut. La main sur l'épaule du petit garçon, il regarda Tyli comme s'il voulait la mordre.

– Que lui as-tu fait ?

– Moi ? Rien. Rien, je...

Une main brutale écarta le pan de toile, révélant un flic d'une taille gigantesque. Mais ce n'était pas lui que Tyli regardait. Elle regardait le visage de l'homme qui se trouvait un peu en retrait. Le visage glacé et triomphant de l'oncle Chaine.

Le flic la saisit par le bras et l'attira à la lumière.

– Tyli Strang, votre tuteur a déposé une plainte contre vous. Vous êtes en état d'arrestation.

La fillette aperçut plusieurs uniformes dans la foule. Deux autres policiers entraînaient le Pacha en direction du panier à salade.

Puis de tous côtés surgirent les monteurs et les machinistes. Tous étaient armés de piquets et tous donnaient l'impression d'être décidés à s'en servir. Tous les flics dégainèrent en même temps.

– Ne tirez pas ! hurla Donald.

Tyli le vit à l'instant où il sautait sur l'estrade. Sa main tendue balaya l'air devant lui.

– Jetez vos piquets. C'est un ordre !

Les malabars n'arrivaient pas à se décider. Leurs yeux oscillaient de la pauvre Tyli aux canons braqués sur eux. Plus personne ne bougeait.

La fillette se sentit happée. Le policier la portait presque.

– Donald ! Donald !

Du coin de l'œil, elle entrevit un des monteurs faire un pas en

avant, le piquet levé au-dessus de sa tête. Le chef-monteur effectua un vol plané au terme duquel il plaqua au sol l'imprudent qui venait de lui désobéir. Ce fut la dernière image qu'elle emporta de Donald.

La tache éclatante de la rosette se détachait avec incongruité sur le col noir du président. Il l'avait récoltée pendant la révolution. Tyli l'avait aussitôt reconnue : c'était la rosette des insurgés de la montagne. Le président tourna vers l'accusation sa tête qui semblait pivoter sur une vis.

– Veuillez énoncer les chefs d'inculpation et décliner l'identité des inculpés.

Un capitaine de la police se leva,, traversa la salle et s'arrêta devant le siège du président.

– Les inculpés sont au nombre de deux, Votre Honneur.

Il montra le box des accusés où la fillette et le Pacha se tenaient côte à côte et les poignets entravés. Les yeux du Pacha demeuraient fixés sur ceux du président.

– Tyli Strang doit répondre de l'accusation de désertion du domicile de son tuteur, légalement désigné. Quant à John J. O'Hara, il est accusé de tentative d'enlèvement de mineure.

Le président souleva une liasse de papiers et la tendit au capitaine.

– Reconnaissez-vous les procès-verbaux ?

Le capitaine avança d'un pas, prit les papiers, les examina.

– Oui, Votre Honneur.

Le président se tourna vers les accusés.

– Vous a-t-on remis à chacun copie de ces documents ?

Tyli acquiesça, toute tremblante, un peu rassurée cependant par l'expression résolue du Pacha.

– Votre Honneur, demanda celui-ci, le tribunal entendra-t-il nos défenseurs ?

– Naturellement. Ces personnes se trouvent-elles dans la salle ?

O'Hara parcourut des yeux l'assistance clairsemée. Ni Zigzag ni Donald n'étaient arrivés.

– Pas encore, Votre Honneur.

– Dans ce cas, vous devrez vous passer d'eux. (Le président regarda

le greffier.) Pour l'inculpation de désertion, la parole sera donnée à Tyli Strang ; pour l'inculpation de tentative d'enlèvement, la parole sera donnée à John J. O'Hara. Dans les deux cas, le capitaine Hansel Mendt fera fonction de procureur. Ce tribunal sera présidé par Anthony Sciavelli.

Ce disant, ses yeux se braquèrent sur le Pacha.

Silencieusement, les lèvres de John J. O'Hara formèrent les quatre syllabes « Sci-a-ve-lli ». À plusieurs reprises. Tyli surprit ce manège et n'eut pas le temps de s'en étonner. Le capitaine avait regagné sa place et commençait son réquisitoire.

O'Hara lui tournait le dos. Debout devant l'unique fenêtre de la cellule, il semblait absorbé dans la contemplation du rectangle de nuit comme s'il reflétait ses pensées.

– Monsieur John ?

Il pivota. La Fille-Hérisson levait vers lui ses yeux sombres, effrayés, deux trous noirs dans une boule de neige. Il n'avait que trop conscience de ce qu'elle cherchait dans les siens. Un peu d'espoir.

– Qu'en penses-tu, Mistenflûte ? Ça se présente plutôt mal, n'est-ce pas ?

Elle considéra les lattes disjointes du plancher.

– Je sais ce que vous pensez, monsieur John. C'est moi qui vous ai fichu dans le bain !

– Regarde-moi !

Elle obéit et se heurta au froncement de sourcils le plus courroucé qu'elle eût jamais vu, sauf peut-être sur Gorgo, le Mangeur d'Hommes, les jours de grande déprime.

– Mets-toi quelque chose dans le crâne, petite. Je suis John J. O'Hara, et personne ne se met en travers de mon chemin.

– Oui, monsieur John.

Il reprit sa position initiale, face à la fenêtre. Il semblait incroyablement loin. Tyli s'arma de courage.

– Monsieur John ?

– Oui ? fit-il sans se retourner.

– Monsieur John, qui est Anthony Sciavelli ?

– Le président du tribunal.

– Je sais, mais qui d'autre ? De la façon dont vous le regardiez, on

aurait juré que vous le connaissiez.

O'Hara baissa les yeux. Toute son attitude était celle du recueillement. Puis il rejeta la tête en arrière. Il contempla la nuit.

– Si mes trapézistes t'avaient fait leurs confidences, nul doute que son nom te serait familier. Anthony Sciavelli. L'*Ucello*. Ça veut dire « l'Oiseau ». C'est ainsi qu'on l'appelait, il y a vingt-cinq ans. L'*Ucello*. Si tu l'avais vu voltiger à travers les airs dans son costume de lumière ! Un miracle, Tyli. Une boule de feu ! Le vol d'un oiseau est une plaisanterie comparée aux prouesses qu'accomplissait chaque soir Sciavelli contre la toile du grand chapiteau. Que te dire, petite ? Son numéro durait vingt minutes et pendant ces vingt minutes, Anthony Sciavelli était un dieu !

La fillette le dévisageait avec passion.

– Il faisait donc partie de votre troupe ?

O'Hara opina. Il s'était retourné, mais la fenêtre l'attirait irrésistiblement.

– Anthony, Clia, sa femme, et son frère Vito, les Fous Volants. Nous avons fait deux saisons ensemble, et ces deux saisons demeurent la fierté du cirque O'Hara. Les autres numéros n'étaient que du remplissage. Du remplissage ! Les foules n'avaient d'yeux que pour la famille Sciavelli, les Fous Volants...

Le Pacha s'était tu et pendant quelques secondes, Tyli craignit qu'il interrompît son récit. Il se remit à parler, d'une voix sourde et monotone.

– Anthony et Clia s'adoraient. S'ils n'avaient été d'aussi merveilleux trapézistes, leur amour aurait suffi à les rendre célèbres, (il haussa les épaules.) Cette histoire ne date pas d'hier !

– J'ai deviné, souffla Tyli. Vito est tombé amoureux de Clia, n'est-ce pas ?

– Au trapèze, c'était toujours Vito qui assurait la réception. Il attrapait les autres. Aussi, quand il eut essuyé maintes rebuffades et compris qu'il perdait son temps avec Clia, décida-t-il de se débarrasser d'elle. Ça, c'est la version des camarades de la troupe. Les Sciavelli, tu t'en doutes, travaillaient sans filet. Ce soir-là, ils étaient au beau milieu de leurs chassés-croisés quand le drame se produisit. Vito devait culbuter et se préparer à recevoir les autres. Clia était passée sur l'autre barre. Après avoir effectué un saut périlleux, elle devait se suspendre aux poignets de Vito. Au balancement suivant, Anthony devait l'imiter. À la seconde où son mari basculait, Clia devait lâcher Vito et s'élancer vers le premier trapèze. Chaque soir, ce numéro se

répétait six, sept fois consécutives et de plus en plus vite.

Il y eut un nouveau silence. Tyli crut percevoir un soupir.

– Vito n'était pas dans son assiette. Peut-être se trompa-t-il dans ses calculs ou peut-être s'agit-il d'un meurtre, on ne le saura jamais. Toujours est-il que ses bras ne se trouvèrent pas là où ils auraient dû être quand Clia voulut les saisir. Je ne les oublierai jamais, lui et Anthony, cramponnés à leurs barres, leurs yeux horrifiés fixés sur le plateau couvert de sciure, sur ce point précis, atroce, vers lequel convergeait la foule. Chacun de son côté, ils se laissèrent glisser le long des cordes. Ils touchèrent le sol ensemble. Très calme, Anthony s'approcha de Vito. Il lui prit la tête à deux mains et d'une seule torsion lui brisa la nuque. La mort fut instantanée. Nous avons fait le maximum, mais nous n'avions aucune preuve de la culpabilité de Vito. Anthony fut jugé, condamné et envoyé sur Doldra, la colonie pénitentiaire.

– Monsieur John, croyez-vous qu'il vous en veuille ?

– Qui sait ? Pendant l'audience, il était comme fou. Il menaçait la Terre entière.

– Seigneur ! Que va-t-il nous arriver ?

– Je préfère ne pas y songer.

La fillette se cacha le visage dans les mains. O'Hara l'entendit renifler. Il la rejoignit et l'enlaça.

– Donald et Zigzag avaient trouvé une combine pour nous sortir de là. Je ne voulais pas t'en parler pour t'épargner une déception en cas d'échec. À présent, cela n'a plus guère d'importance.

Tyli le dévisagea entre ses doigts écartés.

– Qu'est-ce que c'était, monsieur John ? Dites-moi ce qu'avait trouvé Donald. Dites-le-moi !

– Il voulait t'adopter. Du coup, les accusations qui pesaient sur nous tombaient toutes les deux. Mais même s'ils ont réussi à faire signer les papiers nécessaires par une autorité compétente, il est trop tard.

– M'adopter, moi ? Moi ? Moi ?

O'Hara acquiesça. Après une dernière tape amicale sur l'épaule de la fillette, il reprit sa garde devant la fenêtre. Tyli Tarzak. Tyli Tarzak. Elle savoura le nom à plusieurs reprises. Ça sonnait rudement bien.

Beaucoup plus tard, ce soir-là, Tyli et le Pacha se retrouvèrent dans le box des accusés. Assis, bras croisés au banc de l'accusation, le capitaine Hansel Mendt semblait hypnotisé par le mur du fond. Son visage dur et fermé évoquait fâcheusement une porte de prison. Soudain, les accusés se redressèrent imperceptiblement. Donald et Zigzag venaient de faire leur entrée. Ils traversèrent la salle et prirent place parmi l'assistance, Donald à côté de Diane et le conseiller à côté du chef d'équipe. Avant de s'asseoir, Zigzag échangea un long regard avec le Pacha. Celui-ci n'y découvrit aucune raison d'espérer. Un grand silence tomba jusqu'au moment où une porte s'ouvrit dans le mur qui captivait tant le capitaine Hansel Mendt. Le président Sciavelli venait d'apparaître. Personne ne se leva tandis qu'il rejoignait son siège. C'était la coutume, sur Doldra.

Sciavelli se tourna vers le box des accusés.

– MM. Tarzak et Wellington m'ont informé de l'intention de M. Tarzak de vous adopter, Tyli Strang. Cependant, la procédure n'ayant pu être menée à son terme avant que les plaintes n'aient été déposées contre vous, la cour n'en tiendra pas compte. Au cours de la précédente audience, l'accusation nous a présenté son réquisitoire. La parole est maintenant à la défense. Tyli Strang, reconnaissez-vous les faits qui vous sont reprochés ?

– Un instant ! s'écria le Pacha. Il avait été question de donner la parole à nos représentants. Auriez-vous oublié votre promesse, Sciavelli ?

Le président ferma les yeux et pianota sur la table en signe d'impatience manifeste.

– J'ai longuement parlé avec votre conseiller juridique, monsieur O'Hara. Il n'est pas en mesure de réfuter les accusations portées contre vous deux. (Ses yeux se rouvrirent tout à coup. Ils plongèrent dans ceux de la fillette.) Si vous avez quelque chose à dire, Tyli Strang, c'est le moment.

Tyli déglutit. Son regard aux abois chercha celui de Donald, puis celui de Diane. L'un et l'autre lui adressèrent un imperceptible hochement de tête. La fillette n'avait pas besoin d'autres encouragements. Elle affronta Sciavelli.

– Je me suis enfuie, c’est vrai ! Et je voudrais savoir qui n’en aurait pas fait autant à ma place. Lorsqu’ils m’ont affectée à la ferme de Chainé, les gens de l’assistance ne savaient sûrement pas qu’ils me condamnaient au bagne. Maintenant, c’est différent... (Sa gorge se serra ; les sanglots l’étouffaient...) Maintenant, j’ai une famille... des amis... des amis qui m’aiment et me respectent ! Alors oui, je me suis enfuie ! Et si la loi me le reproche, c’est que la loi est idiote, parfaitement !

La fillette enfouit son visage dans la veste du Pacha, autant pour cacher ses larmes que pour y trouver refuge.

– Et vous, John J. O’Hara, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

O’Hara le dévisagea.

– Non, dit-il d’une voix grave et triste. Je n’ai rien à ajouter à ce qui vient d’être dit.

L’espace d’une longue, longue minute, le président soutint son regard puis, comme à regret, le ramena sur les papiers empilés devant lui.

– Capitaine Mendt, désirez-vous riposter ?

L’officier se leva en ricanant.

– Riposter ? Pourquoi faire ? Ils ont avoué. Ils reconnaissent leur culpabilité. Quant à cette histoire de bagne, il vaut mieux en rire. Les lois sur l’adoption ont été rendues nécessaires par le grand nombre d’orphelins laissés par la révolution. Elles ont été établies dans un esprit d’apaisement et de générosité. Cela vaut également pour la loi interdisant l’émigration des mineurs. Devrions-nous laisser de parfaits étrangers voler nos enfants à notre barbe pour les jeter ensuite sur le marché noir de la main-d’œuvre infantine ou pire encore ? Regardez cette petite ! Regardez ses cheveux ! Un phénomène, voilà ce qu’ils en ont fait. Un *phénomène de cirque* ! (Il agita la main comme pour chasser quelque vision insoutenable.) Notre devoir est tout tracé. Succomber à l’indulgence serait une insulte à nos lois et à l’esprit de la révolution. En conséquence, je demande un châtiment exemplaire.

Il se rassit dans la posture raide, figée, presque hiératique de celui qui est conscient jusqu’à l’obsession d’incarner la vérité. Le président hochait la tête.

– Capitaine Mendt, notre révolution avait pour objectif d’en finir avec les privilèges et les politicards de tout poil et de construire une société de justice. Depuis une décennie, nous avons mis nos théories en pratique avec une rigueur sans défaillance. (Sciavelli haussa les

épaules.) Le zèle révolutionnaire ne s'accommode pas de demi-mesure. Mais dix ans ont passé, Capitaine. Le moment est peut-être venu de mettre nos lois au service de cette justice au nom de laquelle sont tombés les parents de Tyli Tarzak.

Le capitaine sauta sur ses pieds.

– Vous n'allez pas...

– C'est *moi* qui préside ce tribunal, Capitaine ! Au nom de la loi, je vous somme de vous asseoir et de vous taire.

– Votre Honneur, les accusations qui pèsent sur cet homme et cette enfant sont irréfutables. En les acquittant, vous commettriez vous-même un véritable délit !

Pour toute réponse, Sciavelli signa le papier qu'il avait sous les yeux.

– Je respecte la loi autant que vous, Capitaine ; c'est la raison pour laquelle je viens de légaliser l'acte d'adoption aux termes duquel Tyli Strang devient la fille de Diane et... Melvin Tarzak.

Plusieurs têtes pivotèrent vers Donald.

– « Melvin » ? questionna-t-on de toute part.

Donald n'y prêta aucune attention. Il n'avait d'yeux que pour Anthony Sciavelli.

– L'accusée se trouvant légalement adoptée avant d'avoir été reconnue coupable de désertion, la plainte déposée contre elle par son précédent tuteur est désormais irrecevable. Également caduque, l'accusation d'enlèvement portée contre M. John J. O'Hara. (Sans sourire, il se tourna vers le box où Tyli et le Pacha n'osaient encore croire à ce qu'ils venaient d'entendre.) C'est fini. Vous êtes libres.

Zigzag, Diane et Donald se précipitèrent. La fillette fut soulevée, embrassée, entraînée. Tout en serrant les mains tendues, O'Hara regarda le président se retirer par la porte du fond. Alors il sortit du box, s'approcha de l'estrade, la contourna et, sans hésiter, pénétra dans le cabinet du juge.

– Anthony ?

Sciavelli était assis derrière un bureau, le col ouvert, le visage las. À l'entrée du Pacha, il sourit.

– Content de vous revoir, monsieur John.

– Monsieur John ? Ainsi, je suis resté monsieur John ?

– Vous serez toujours le Pacha.

Il désigna un siège, face à lui. O'Hara s'y laissa tomber.

– Je devrais sans doute te remercier de nous avoir sortis de ce pétrin.

Sciavelli secoua la tête.

– Remerciez plutôt le capitaine Mendt. Grâce à lui, grâce à son exposé simple et tranché de la situation, mon devoir était tout tracé. Ou Tyli sortait de la salle d'audience enchaînée à cette ferme jusqu'à sa majorité, ou elle faisait son apprentissage d'enfant de la balle. Ce qu'ignore le capitaine, c'est que j'ai grandi sous un chapiteau. (Ses doigts cherchèrent une entaille dans la table et la frottèrent comme une vieille cicatrice.) Il n'y a pas un endroit au monde où Tyli puisse être plus heureuse qu'au sein de la troupe O'Hara. Je suis bien placé pour le savoir... (Il redressa brusquement la tête et planta ses yeux dans ceux du Pacha.) La loi devait protéger les intérêts de cette enfant. C'est ce qu'elle a fait.

O'Hara fronça les sourcils.

– Ce Mendt... peut-il te causer du tort ?

Le sourire réapparut sur le visage usé du président.

– Je n'ai fait que mon devoir, monsieur John. Mais laissez-moi vous expliquer quelque chose, au sujet de Mendt. Tous, ou presque tous, nous sommes d'anciens déportés. Et si je vous dis qu'à cette époque Doldra était un véritable enfer, je reste en dessous de la vérité. Le vaisseau à peine posé, on balançait les prisonniers par l'écoutille et hop ! le pénitencier volant repartait aussi sec. Nous étions libres, libres comme l'air. Libres de crever, plutôt, de faim ou de trouille. Libres d'être violés ou massacrés. Libres de nous enrôler dans une des innombrables bandes qui ravageaient les collines. Il y avait de tout : voleurs, assassins, terroristes, maniaques, et gare à ceux qui se dressaient en travers de leur route ! Peu après mon arrivée, pourtant, une nouvelle bande se constituait. Elle regroupait tous les hommes, toutes les femmes qui refusaient de subir plus longtemps le joug de la terreur. Nous voulions fonder une vraie société, avec de vraies lois, et pendant quatorze ans, nous avons combattu pour cet idéal. Il fallut d'abord convaincre les autres clans, puis les autorités du Quadrant. Quatorze années durant, le sang a coulé. Le nôtre et celui de nos ennemis. Aujourd'hui, la brutalité sous toutes ses formes est sévèrement punie, nous entretenons d'excellentes relations commerciales avec le reste du Quadrant et Doldra a cessé d'être la poubelle des autres. Pour le capitaine Mendt comme pour moi, rien n'est plus sacré que l'arsenal législatif sur lequel repose cette réussite encore fragile. Mais comme dans toute religion qui confine au fanatisme, notre ferveur nous condamne à la cécité. Nos lois sont inhumaines, Pacha. Il nous reste une longue, une très longue route à

parcourir.

– Anthony, pourquoi ne pas revenir parmi nous ? Nos trapézistes sont les meilleurs de leur génération, mais ils ne valent pas *L'Ucello*. Pourquoi...

Sciavelli l'arrêta d'un geste.

– Non, monsieur John. Cette fois, les roulottes repartiront sans moi. J'ai donné au cirque mes plus belles années mais depuis vingt ans, toute mon énergie, tout mon espoir sont investis sur Doldra, et je veux être certain que ce n'est pas en vain.

O'Hara opina et le silence tomba entre eux, chaque seconde laissant derrière elle un vide encore plus grand. Quand le fossé fut devenu infranchissable, O'Hara se leva.

– Bon, eh bien, si des choses plus importantes te retiennent...

Sciavelli s'était mis debout, lui aussi. Son sourire se fit chaleureux.

– Plus importantes, sûrement pas. Disons aussi importantes. Ici, comprenez-vous, notre passé nous suit comme une ombre. Doldra était le plus sinistre des bagnes et ce désenchantement n'a pas fini de nous hanter, nous autres rescapés du cauchemar. Revenez vite, monsieur John. Nous avons besoin de rire. Nous avons besoin de rêver. Et de nous émerveiller.

Une poignée de main, puis le Pacha sortit sans se retourner. Il referma doucement la porte, doucement comme celle d'une chambre de malade. La salle du tribunal était vide. Debout derrière le fauteuil du président, O'Hara parcourut des yeux les murs blancs de chaux, le plancher grossier, les meubles sommaires, toute cette humble austérité comme s'il prenait seulement conscience de qu'elle représentait. Un décor bien lugubre pour l'ex-Fou Volant habitué à voltiger dans son costume flamboyant au-dessus d'une foule transie d'admiration. Comme Anthony Sciavelli l'avait fait un instant auparavant, il effleura du bout des doigts un sillon dans le bois du dossier et quelque chose d'indéfinissable descendit en lui, une mélancolie fugitive, pas très éloignée, supposa-t-il tout surpris, de ce que devait être un pincement de jalousie.

Il souriait encore quand Donald apparut dans l'entrebâillement de l'autre porte.

– On n'attend plus que vous, monsieur John. Si vous ne vous dépêchez pas, jamais nous n'arriverons à l'heure prévue à la prochaine étape.

L'un derrière l'autre, ils se hâtèrent dans la nuit.

TROISIÈME PARTIE

LE CARNET DE ROUTE

Saison 2144

La saison de l'an 2144 (calendrier terrestre) venait de s'ouvrir. Pour la troisième année consécutive, *la Cité de Baraboo* sillonnait le Quadrant avec son chargement de rêves et d'illusions. Jamais la pensée qu'il pût un jour travailler au service des hommes n'avait effleuré Divver-Sehin Tho, et l'univers du cirque lui était parfaitement étranger. Sa fonction d'interprète au Bureau de l'Indignation d'Argow, capitale de la planète Pendiia, lui assurait en principe un avenir de tout repos. Depuis trois ans, une république démocratique s'évertuait à remplacer une monarchie vieille de douze siècles. Divver avait combattu dans le camp des insurgés, mais à mesure que le rouleau compresseur républicain réduisait le Bureau de l'Indignation à l'état d'une chambre d'enregistrement cahotique, il ne pouvait se défendre d'éprouver pour l'ancien régime une sourde nostalgie.

Il se trouvait dans cet état d'esprit, encore agacé par la perversité d'un chef de service tenté de maintenir ses privilèges en accablant ses subordonnés de tâches superflues, quand une offre d'emploi accrocha son regard. Non qu'il songeât sérieusement à quitter son emploi, mais en ouvrant chaque jour son journal à la page des petites annonces, il avait la satisfaction de se convaincre qu'il demeurerait maître de son destin.

« Oyez ! Oyez ! Oyez ! clamait l'annonce. Billy Pratt, où te caches-tu ? Jowles McGee, tu peux rester où tu es. Salaire minimum de l'Etat garanti. Cherchons grosse tête pour tenir carnet de route. Anglais parlé et écrit exigé. Connaissances en histoire appréciées. Se présenter en chair et en os au Grand Cirque O'Hara, Westhoven. »

Divver se tapota le menton. La troupe ambulante avait pris pied sur Pendiia quelques semaines auparavant, mais il n'avait pas encore trouvé le temps d'aller constater *de visu* de quelle façon les hommes s'amusaient. Fort de son anglais courant, de ses lumières en histoire et d'une soudaine curiosité, il décida sur-le-champ de se rendre à Westhoven pour y tenter sa chance.

À peine eut-il garé son scooter de location à l'entrée du terrain, qu'il se sentit gagné par une nervosité bien compréhensible pour peu que l'on gardât en mémoire le soutien inconditionnel que la Terre avait apporté à la monarchie vacillante. Seule l'intervention musclée des forces du Neuvième Quadrant avait permis aux Pendiens de laver

leur linge sale en famille.

Au centre du terrain se dressait une gigantesque structure de toile tendue sur des mâts et arrimée avec des kilomètres de corde. Une armée de peintres étaient en train de retoucher les fresques hautes en couleur qui décoraient de superbes roulottes, assez grandes pour véhiculer une famille entière. Il y avait d'autres chapiteaux, plus modestes, entre lesquels s'entraînaient des artistes. Divver remarqua un jongleur et une créature à deux têtes qui lui fit aussitôt tourner la sienne. Il s'était arrêté pour admirer les acrobates quand une montagne humaine affublée d'une vieille salopette et coiffée d'un feutre avachi se propulsa vers lui à grandes enjambées élastiques.

– Vous cherchez quelque chose ?

– Euh, oui. (Divver fouilla dans sa poche afin d'en extirper le bout de papier sur lequel il avait griffonné les renseignements fournis par le journal.) Je viens pour l'annonce. Où dois-je m'adresser ?

Le colosse arqua les sourcils. Il fit basculer un mégot de cigare du côté gauche de sa bouche, et son pouce par-dessus son épaule.

– Par là, dans la roulotte des Cols Blancs.

Divver regarda dans la direction indiquée. Au premier coup d'œil, il compta deux douzaines de roulottes.

– S'il vous plaît, comment la reconnaîtrai-je ?

L'homme à la salopette cligna des yeux et lui colla dans les côtes un index dur comme une barre de fer.

– J'y suis ! Vous devez être celui que nous attendions ! Vous aimez les épinards bien beurrés, c'est ça ?

Divver recula précipitamment.

– Mais pas du tout ! Ecoutez, je ne sais même pas à quoi vous faites allusion. Il se trouve que je n'aime pas du tout les épinards et moins encore l'humour noir. Dites-moi où se trouve cette roulotte et restons-en là, voulez-vous ?

Il crut qu'il allait être victime d'une seconde agression, mais non, le géant lui tendait simplement la main, et que cette main eût l'air d'un battoir ne changeait pas la signification de l'étrange rituel humain de la « poignée de main ».

– Bravo ! Votre anglais est excellent. Je m'appelle Donald. Je suis chef-monteur.

Divver plaqua sa paume contre celle du géant et le regretta aussitôt.

– Je m'appelle... äie !... Divver-Sehin Tho.

Donald hochâ la tête et le lâcha. Le jeune Pendiien compta ses doigts et les fléchit.

– Divver-Sayheen... Voilà un nom qui ne fera pas long feu. Alors, vous allez tenir notre carnet de route ?

– Je postule, c'est tout.

– Amenez-vous. Je vais vous conduire chez le Pacha.

La « roulotte des Cols Blancs » était blanc et or, avec une vitre grillagée dans l'un de ses flancs. Le chef-monteur gravit les marches, entrouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur.

– Monsieur John, le Mois de Marie vient d'arriver.

Quelques secondes, puis la porte s'ouvrit toute grande. Un personnage de très haute taille apparut sur le seuil, presque bedonnant, mais rien n'était moins sûr avec le complet à carreaux écossais qui tirebouchonnait autour de lui. De part et d'autre de son crâne luisant, des touffes de cheveux blancs aussi soigneusement entretenus que sa moustache blanche ou que ses blancs sourcils en bataille lui chatouillaient les oreilles. Il abaissa les yeux sur Divver.

– Entrez, fit-il avec un geste vague de la main. Entrez et posez-vous quelque part. Je suis à vous dans un instant.

Sur ces mots, il disparut à l'intérieur de la roulotte. Le Pendiien attendit que Donald fût descendu pour gravir les marches à son tour.

– Merci. Merci beaucoup, dit-il au chef-monteur.

Celui-ci s'éloigna en agitant la main. Divver soupira. Il fallait entrer.

Quatre bureaux s'entassaient dans l'espace beaucoup moins spacieux que n'avait cru Divver. Quatre bureaux, une bibliothèque, des classeurs. Beaucoup de classeurs. Là où il n'y avait ni meubles ni fenêtres, on voyait que les parois avaient servi de support à l'imagination déréglée d'un artiste naïf : ce n'était que fauves rugissants, visages hideusement maquillés, corps disloqués ou monstrueux, tous convergeant sur un flamboyant vaisseau spatial rehaussé d'étranges arabesques.

Le moustachu écossais siégeait dans le fond, bien calé dans un fauteuil douillet. En face de lui se tenait un homme en noir, droit comme l'acier et mince comme un fil. Divver dénicha un tabouret sur lequel il se fit le plus petit possible.

– Alors, Zigzag, demanda le moustachu, qu'est-ce que tu en dis ?

Le grand type mince secoua la tête.

– Votre offre me va droit au cœur, monsieur John, mais je me fais

trop vieux pour ce boulot. Le *Baraboo*, c'est bien, mais dès qu'il faut recommencer à trotter sur les planètes, je perds le rythme. Je perds le rythme...

– Ça me fend le cœur de devoir te laisser partir, Zigzag. Il n'y a pas deux margoulins comme toi dans la profession. Tu es bien décidé ?

– Dans le temps, je me serais laissé convaincre. Dans le temps, je me croyais infailible, mais plus maintenant. Je sais ce que vous pensez ; Arnheim est sur le sentier de la guerre et je vous lâche dans les pires circonstances. Croyez-moi, monsieur John, je ne suis plus à la hauteur. Vous avez devant vous un vieux bonhomme fatigué, tout juste bon à bricoler par-ci par-là. Ce nouveau boulot me conviendra très bien.

– Tout est réglé, tu en es sûr ?

– Ne vous inquiétez pas, monsieur John. De toute ma carrière, je n'ai jamais emballé une affaire aussi vite. Ces gens sont des tocards.

Celui qu'on appelait M. John croisa les mains sur sa panse. Il eut un curieux sourire, un peu triste, comme éclairé par la nostalgie d'une lumière perdue.

– Que de souvenirs, Zigzag ! Le cirque va te manquer, plus que tu ne crois.

– Je sais. Je m'y suis préparé. Je compte sur mes nouvelles fonctions pour m'aider à combler ce vide.

M. John se leva. Ils se serrèrent la main.

– Bonne chance. N'oublie pas de nous donner de tes nouvelles.

L'homme en noir sortit sans un regard en arrière. L'espace d'une longue minute, M. John garda les yeux fixés sur la porte. Divver l'observait avec attention. Était-ce une illusion ou les prunelles bleues s'étaient-elles vraiment mises à briller d'un éclat insolite ? N'y tenant plus ; il s'approcha.

– Je m'appelle Divver-Sehin Tho. Je viens au sujet de l'annonce.

Le Pacha ramena sur lui ses yeux embués.

– Comment dis-tu ? Divver-Sehin Tho ? Voilà un nom qui ne fera pas de vieux os. Tu lis et tu parles couramment l'anglais ?

– Couramment, oui. (Divver se tourna vers la porte, regarda le Pacha et sembla hésiter.) Dites-moi, hum, pourriez-vous m'expliquer... enfin, qu'est-ce au juste qu'un margoulin ?

– Une sorte de conseiller juridique. Intermédiaire, négociateur, manœuvrier, il est tout cela à la fois et bien davantage. Il sert de tampon entre le cirque et les autorités locales. Il nous tient à l'écart

des flics et des politiciens. Je me demande comment je vais remplacer celui-ci. (Il se pencha brusquement et flatta sa moustache.) As-tu quelques notions de droit ? Sais-tu graisser une patte ?

– Grand Dieu, non ! Je croyais que vous cherchiez quelqu'un sachant écrire et parler l'anglais. C'est justement ma fonction au Bureau de l'Indignation.

– Hmmmmm. (Le Pacha se renversa dans son fauteuil.) Rappelle-moi ton nom ?

– Divver-Sehin Tho.

– Hmmmmm. (À nouveau, la main effleura pensivement la moustache.) À vrai dire mon intention était plutôt d'embaucher un homme. Un être humain.

– Quelle étroitesse d'esprit ! Si vous trouvez que certains de vos artistes ressemblent à des êtres humains...

– Très juste ! reconnut le Pacha en riant. L'espèce humaine se permet parfois de drôles de caprices.

– Je faisais surtout allusion à une certaine femelle à deux têtes...

– Oh ! Na-Na est une des stars du petit chapiteau, et que tu le veuilles ou non, c'est un être humain. Mais revenons-en à ce qui t'amène. Il me faut quelqu'un d'intelligent et de consciencieux pour tenir notre carnet de route. Nous fûmes les premiers à partir à la conquête des étoiles. Cela remonte à deux ans et déjà une trentaine de troupes se baladent à travers le Quadrant. Des cirques autoproclamés, de pitoyables contrefaçons, car même les troupes d'origine terrestre ne sont en fait que des gadgets spatiaux. (O'Hara agita l'index en direction de son interlocuteur.) Nous sommes toujours les meilleurs, seulement voilà, la médiocrité est contagieuse. Je ne veux pas que ma famille oublie jamais ce qu'est un véritable cirque. Tu me comprends ?

Divver haussa les épaules.

– Bien sûr, mais quel rapport avec un carnet de route ?

Le Pacha écarta ses revers et se coinça les pouces sous de larges bretelles jaunes.

– Fiston, un bon carnet de route doit pouvoir rendre les mêmes services qu'un journal de bord. Outre la relation quotidienne des événements, on doit y trouver des indications sur le moral de la troupe, etc. Mais ce n'est pas tout, loin de là. Le type... ou la créature qui décrochera le boulot doit avoir un véritable talent d'écrivain. Je veux un récit en continuité, plein de vie et de passion. Je veux quelque chose qui tienne le lecteur en haleine. Je veux la saga du Grand Cirque O'Hara ! Est-ce plus clair, à présent ?

Divver opina. Il regardait le bout de ses souliers.

– Qu'est-il arrivé à votre précédent historiographe ?

– Il a succombé aux suites d'un pugilat. Ça s'est passé à Masstone, l'an dernier, alors que la saison se terminait. Il a arrêté un direct de trop. J'ai pris la relève, mais mon travail laisse à désirer. (Il dévisagea le Pendiien comme s'il voulait graver dans sa mémoire cette physionomie au relief extravagant.) Les gens d'ici ont la vue perçante, il paraît ?

Depuis quelques instants, Divver semblait la proie d'un furieux combat intérieur.

– Je suis inquiet, monsieur. Cet emploi n'est pas pour moi, j'en ai peur. Pendant la révolution, je me suis battu contre des humains... alors si vous m'engagiez, ne risquerais-je pas d'être en butte à leur hostilité ? Non, c'est vraiment trop dangereux.

Le Pacha éclata de rire. Un rire affable et néanmoins moqueur.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? Notre objectif est de faire rire les gens ou de les émerveiller, non de raviver de vieilles rancœurs politiques. (Il fit claquer ses bretelles, empoigna ses revers et contempla le plafond.) Ma foi, confier le carnet de route à un extraterrestre... c'est peut-être ça, la solution. (Sa tête bascula. Ses yeux se rivèrent sur le Pendiien.) Un regard neuf, voilà notre atout. Cette foule de détails pittoresques que passerait sous silence un enfant de la balle trop blasé, toi, au moins, ils te frapperont...

La porte s'ouvrit. On vit apparaître la tête et le torse du chef-monteur.

– Les gars viennent de rentrer du bureau de vote, monsieur John. Je les colle aux roulottes jusqu'à ce soir.

– La toile est réparée ? Tout doit être prêt pour demain.

– Ne vous en faites pas. La voie est libre ?

– Rien de neuf de ce côté. Tu n'aurais pas vu notre fouineur local, par hasard ?

– Il y a déjà un moment qu'il se balade sur le terrain. (Donald jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Quand on parle du loup... attention, le voilà !

– Je désire avoir un entretien avec le propriétaire, déclara une voix sèche et métallique.

Le nouveau venu s'exprimait avec un fort accent pendiiien.

Donald s'écarta pour le laisser entrer. Après un clin d'œil à l'intention de Divver, il s'éloigna en riant sous cape.

Le vieux Pendiiien regarda le jeune sans dissimuler sa surprise, puis exécuta le quart de révérence qui était le privilège des hauts fonctionnaires de l'Etat. Divver lui répondit par une discrète inclinaison de la tête.

– Mizan-Nie Crav, officier de l'Application du Code de la municipalité de Westhoven.

– Divver-Sehin Tho.

Crav regarda le Pacha dans l'espoir manifeste d'obtenir une explication, se heurta à un visage imperturbable et ramena ses yeux scrutateurs sur Divver.

– Puis-je vous demander ce que vous faites ici ?

– Essayez toujours.

Divver avait ressenti une soudaine bouffée de colère contre ce fonctionnaire prétentieux qui aimait ses épinards bien beurrés, pour reprendre l'expression piquante du malabar en salopette. La vérité lui était apparue d'un seul coup, comme un voile qui se déchire. Crav bloquait les permis dont la troupe avait besoin pour se produire et circuler. Il les lâcherait en échange d'un bon paquet de crédits. En ce moment, il devait se demander avec inquiétude si Divver n'était pas un flic.

– Je vous écoute, reprit le fonctionnaire avec sévérité. Que faites-vous dans cette roulotte ?

– Ça ne vous regarde pas.

O'Hara émit quelques claquements de langue indulgents.

– Allons, allons, fiston, ce n'est pas sur ce ton que l'on s'adresse à un officier municipal. (Puis, toisant Mizan-Nie Crav :) Le petit sollicite un emploi dans ma troupe, c'est tout. Où en sont nos affaires, Crab ?

– Crav, monsieur O'Hara. (Le regard du Pendiiien s'effila le long de son nez tubéreux.) Les affiches placardées sur tous les murs de la ville et les banderoles qui se balancent à chaque carrefour m'informent que vous avez l'intention de défiler et de donner votre représentation d'ouverture dès demain ?

Le Pacha acquiesça avec admiration.

– Tudieu, Crav, vous êtes diablement observateur ! (Il se tourna vers Divver.) Tu vois, petit, j'avais raison de faire remarquer combien vous autres Pendiiens aviez les yeux perçants.

– Monsieur O'Hara, je croyais que nous étions parvenus à un accord ?

O'Hara écarta les mains en signe d'impuissance.

– Qu’y puis-je, Crav ? Ces colleurs d’affiches et ces porteurs de banderoles ont le crâne trop épais. Régulièrement, je leur fais un cours sur l’art du bakchich, du chantage et des pots-de-vin, mais ils sont trop bêtes. Ils persistent à ne rien piger.

La lèvre de Mizan-Nie Crav était agitée d’un tiraillement spasmodique. Ses yeux flamboyèrent.

– Ne jouez pas au plus malin, O’Hara. Si vous passez outre à notre accord, il n’y aura ni défilé ni représentation. Posez l’orteil sur un de nos pavés ou laissez un seul client franchir le seuil de votre chapiteau et je vous fais emballer jusqu’au dernier !

Il tourna les talons et sortit en claquant la porte. O’Hara se tenait les côtes. Il se moucha bruyamment.

– Bon. Où en étions-nous ?

– C’est épouvantable ! murmura Divver. Cet odieux personnage qui vous fait chanter... ! Il mériterait qu’on le dénonce au Bureau de l’Indignation...

Le Pacha endigua le déluge d’un geste.

– Du calme, fiston. Crav recevra son dû. Que disions-nous avant d’être interrompus ?

– Vous m’expliquiez la nature irréductiblement apolitique de votre cirque quand le dénommé Donald est entré pour vous annoncer que son équipe était de retour du bureau de vote. J’ignorais que les humains avaient le droit de participer aux élections municipales.

O’Hara se pinça les lèvres.

– Nous sommes ici depuis assez longtemps pour être déclarés résidents. Verrais-tu un inconvénient à ce qu’on nous octroie le droit de vote ?

– Ce n’est pas exactement ce que j’appellerais de l’apolitisme.

– Ecoute, petit, je ne peux tout de même pas empêcher mes artistes d’aller voter ! D’ailleurs les trois candidats locaux se sont succédé dans mon bureau. Compte tenu des sommes qu’ils offraient, ils n’avaient pas l’air de considérer nos voix comme quantité négligeable.

Divver se leva d’un bond.

– Ils ont proposé d’acheter vos votes ? Quelle horreur ! Quand je pense à tous les martyrs de la révolution...

– Ne t’énerve pas ! Pour l’amour du ciel, assieds-toi et parlons sérieusement. Si jamais je t’engage, tu auras plus d’une fois l’occasion de pousser des hauts cris, je t’assure.

Divver le considéra, bras croisés, vivante image de la bouillante indignation.

– Savez-vous qui a les moyens d'acheter ces élections ?

– Voyons. Chaque candidat offre cinq crédits à l'électeur qui lui promet son bulletin. Cela fait en tout quinze crédits qui tombent du ciel dans l'escarcelle du quidam. À sa place, je les ramasserais et profiterais de l'isoloir pour me prononcer selon ma conscience.

Divver ne tenait pas en place. Mains nouées derrière le dos, il fit les cent pas devant le bureau.

– Une insulte à la démocratie ! Je n'en reviens pas. Notre révolution n'a pas trois mois qu'elle est déjà gangrenée par la corruption. On extorque des pots-de-vin, on achète des bulletins de vote... (Il s'arrêta net.) Il faut absolument que j'avertisse le Bureau. Il faut que la vérité éclate ! Il faut...

– Non, dit le Pacha. (C'était un non tranquille et sans appel.) Nous avons l'habitude des maîtres chanteurs. Nous n'avons besoin de personne pour leur donner une leçon. Mon conseiller juridique sera beaucoup plus rapide et beaucoup plus efficace, crois-moi.

Divver se rassit ou plutôt s'affala sur le tabouret, la tête dans ses mains.

– Mais que peut-il, contre eux ? Rien ! Vous le savez aussi bien que moi.

– C'est ce que tu crois. Vois-tu, petit, les planètes se suivent et se ressemblent. Je me souviens de l'accueil que nous avons reçu à Masstone, l'an passé. Il faut te dire, notre ardoise est plutôt salée, et...

– Ardoise ?

O'Hara leva les yeux au ciel.

– Seigneur ! Mais d'où sors-tu ? Notre ardoise, nos frais généraux, en quelque sorte. En ajoutant les mensualités du *Baraboo*, notre vaisseau, le combustible englouti par les navettes, les cachets, le ravitaillement, les permis, les taxes, l'entretien, le remplacement des costumes et des décors, etc., etc., on arrive à une moyenne quotidienne de quarante-neuf mille crédits. Est-ce assez salé pour toi ?

– J'ai compris.

– Voilà pourquoi, sitôt en orbite autour de notre objectif, on met les bouchées doubles afin de pouvoir commencer la tournée le plus tôt possible. Deux représentations par jour, c'est le minimum pour renflouer nos caisses. Toujours est-il qu'à notre arrivée sur Masstone, les racketteurs de tout calibre nous sont tombés dessus comme la

grêle. Pas de dessous de table, pas de permis. (O'Hara se vautra sur le bureau, l'index farouche.) Attention ! Il nous est arrivé de donner un coup de pouce à un pauvre fonctionnaire sous-payé qui n'arrivait pas à joindre les deux bouts, mais les maîtres chanteurs, c'est une autre histoire. Le principe est simple, et je ne l'ai jamais enfreint. Jamais ! On ne cède pas.

Divver lut ce qu'il y avait dans les yeux d'O'Hara et décida que le Pacha ne badinait pas avec les principes. Il se sentit tout ragaillard.

– Comment vous y êtes-vous pris ? demanda-t-il avec une curiosité non feinte.

– Zigzag, le margoulin qui vient de me remettre sa démission, a rattrapé la navette publicitaire et notre campagne d'affiches a subi quelques modifications de dernière heure. (À ce souvenir, le Pacha se permit un ricanement tonitruant.) Depuis des semaines, nous avons investi tous les emplacements disponibles et les gogos en avaient l'eau à la bouche. Notre équipe a donc débarqué avec une cargaison d'affiches flambant neuves. Nos spécialistes des médias se sont répandus dans la presse écrite et sur les chaînes de radio. Bref, nous avons vraiment occupé le terrain. Et que disions-nous ? « En raison du refus de délivrance des permis nécessaires à l'exercice de notre métier, nous nous voyons dans l'obligation d'annuler toutes nos représentations. Pour toute réclamation, s'adresser aux autorités. »

» En l'espace d'une semaine, Masstone se trouva au bord de l'insurrection. Nos maîtres chanteurs nous supplièrent d'ouvrir la saison et d'accepter gracieusement tous les permis possibles et inimaginables. Mon petit gars, je te prie de croire que nous avons fait attendre notre réponse !

– Vous avez plié bagage ?

– Pas du tout ! Nous avons accepté les permis... moyennant le versement immédiat de deux cent mille crédits.

Divver ouvrait des yeux comme des soucoupes.

– Mais alors... mais alors...

– Nous leur avons rendu la monnaie de leur pièce, parfaitement !

Satisfait, le Pacha se rencogna dans son fauteuil pour guetter la réaction du jeune Pendiiën. Celui-ci sentait vaciller sa philosophie de l'existence. Sa foi révolutionnaire était en déroute. Il avait sérieusement besoin qu'on l'aide à y voir clair dans ce sordide méli-mélo. Il se sentait au creux de la vague.

– Je comprends à présent pourquoi vous redoutez le départ de votre Zigzag, balbutia-t-il.

– Oh, je pourrais te raconter des centaines d’anecdotes à son sujet. J’ai un autre margoulin en vue, un certain Billy Pratt, mais je ne sais s’il acceptera.

Un homme entra sur ces entrefaites. Un petit homme tiré à quatre épingles. Redingote rouge à col noir, culotte noire serrée dans des bottes noires briquées comme des carrosseries.

– Pacha, la seconde fournée est de retour après avoir accompli son devoir électoral. Alors, parlons peu mais parlons bien. Dans quel ordre défile-t-on demain ?

O’Hara brassa quelques papiers, en choisit un qu’il tendit à l’homme..

– Je te présente Sarasota Sam, notre maître de manège. Sam, voici Divin Sequin à Trous.

Divver le foudroya du regard.

– Enchanté. Mon *véritable* nom est Divver-Sehin Tho.

Sam lui pompa le bras en souriant.

– Divver... bon sang ! En voilà un qui ne fera pas de vieux os !

– Le petit va reprendre le carnet de route.

– Je ne suis pas encore décidé. Au fait, ajouta le Pendiiien après le départ de Sam, si j’accepte, quel sera mon salaire ?

– Quatre-vingts par semaine, logé, nourri. Une semaine équivaut à sept jours terrestres. Là-dessus, on te retient dix crédits que tu récupères à la fin de la saison si tu rempiles.

Plusieurs heures de réflexion et une bonne nuit de sommeil plus tard, la perspective de vagabonder aux quatre coins du Quadrant dans le sillage de cette armée d’olibrius ressemblait à un cauchemar d’ivrogne. Une vie de chien pour un salaire de misère, la moitié exactement de ce qu’il gagnait au Bureau. Divver s’imaginait déjà à l’âge du pauvre Zigzag, vieux galvaudeux usé jusqu’à la trame, contraint de finir sa misérable vie sur une planète inconnue quand les forces lui manqueraient pour « rempiler ». Par-dessus le marché, son anglais n’était pas à la hauteur des exigences exorbitantes du Pacha.

Divver ne se faisait aucune illusion sur sa carrière au Bureau de l’Indignation. Il ne serait jamais qu’un rond-de-cuir de dixième ordre et la splendeur de la révolution ternissait à vue d’œil, pourtant... Pourtant, ses vacances terminées, le jeune Pendiiien reprit sagement le chemin routinier. Par habitude, à peine assis il jeta un coup d’œil sur les manchettes des journaux. Quand il eut cessé de suffoquer et de se

rouler par terre de rire, sa décision était prise. Divver-Sehin Tho partirait lui aussi à la conquête des étoiles.

Comme il fallait s'y attendre, les résultats du scrutin municipal étaient à l'honneur. À la surprise générale, les trois candidats locaux avaient été battus par un outsider de dernière minute dont la photo s'étalait à la une de tous les journaux. Vêtu d'un sobre complet noir qui était déjà démodé il y a un demi-siècle, le vainqueur fixait sur les lecteurs ébahis l'éclat humide de ses grands yeux mélancoliques. En fin de compte, le cirque aurait ses permis, Westhoven son défilé et Zigzag s'était déniché un boulot de tout repos pour ses années de retraite. La mairie de Westhoven, ce n'était peut-être pas la troupe O'Hara, mais ainsi qu'il l'avait fait observer lui-même, il n'aurait pas le temps de s'ennuyer.

Au terme de sa troisième journée passée à fureter, les yeux écarquillés, dans les moindres recoins du cirque, Divver-Sehin Tho grimpa dans la roulotte des Cols Blancs quelques instants avant son chargement à bord de la navette. Cette nuit-là, ils quittaient Westhoven. Cette nuit-là, l'aventure commençait pour de bon. Il s'installa au bureau qui lui avait été attribué, face à celui d'Artiche, poussa un soupir exténué, sortit sa meilleure plume et se mit au travail.

CARNET DE ROUTE

1^{er} mai 2144

Ne doivent figurer dans le carnet que les unités de temps terriennes, le Pacha est intraitable sur ce point. Et comme nul n'a songé à me fournir un calendrier, je dois sans arrêt m'enquérir de la date. Pourquoi justement le système terrien ; alors que toutes les autres institutions du Quadrant ont adopté depuis longtemps l'Etalon Galactique ? ai-je demandé. Si nous lâchons le calendrier terrien, comment saurons-nous que la saison est terminée et qu'il est temps de prendre des vacances, me fut-il répondu. Et quand je lui proposai de tenir un calendrier conforme aux unités de divisions galactiques, le Pacha me cloua le bec en observant qu'il était tout de même plus poétique et romanesque de se faire appeler « Mois de Marie » – c'est ainsi que l'on baptise les bizuts en argot forain – plutôt que 12 point 04.

Non sans amertume, je constate la rapidité confondante avec laquelle j'adopte le jargon du chapiteau. Pour corde à nœuds, on dit « chatterton » ; l'entrée du terrain se nomme la « façade », ou la « Huitième Avenue » ; les artistes sont indifféremment des « polichinelles » ou des « culs bénis »... Peut-être ce dernier sobriquet renvoie-t-il à l'emplacement privilégié des sequins. Je n'ai pas encore osé poser la question.

En jeter le maximum, voilà l'objectif essentiel de ce galimatias. De la poudre aux yeux des clients, évidemment. Son autre fonction, moins évidente mais tout aussi capitale, me semble être de maintenir au sein de la troupe un certain niveau d'intégrité professionnelle. Les artistes doivent tenir les promesses qu'ils affichent. Pour les cochons de

payants (gilles, gobe-mouches, gogos, jobards, pigeons, j'en passe et des meilleurs), la baraque de Zelda devient « L'autre de M^{me} Zelda, incroyable diseuse de bonne aventure, chiromancienne et voyante qui sonde le passé et l'avenir en mobilisant les forces diaboliques qu'elle tient en son pouvoir ». Les forains l'appellent plus familièrement « Boule de Cristal ». Entre eux, l'« Empire du Panaché » n'est plus que le « bistrot », et après avoir assisté pour mon malheur à la fabrication du breuvage en question, j'ai juré de me faire hacher menu plutôt que d'en absorber une seule goutte. Les cochons de payants, eux, en ingurgitent des litres sans s'en porter plus mal. Les rondelles de citron qui ondulent à la surface de l'infamale potion s'appellent des « flotteurs ». Je le tiens de Weasel, le distillateur en titre. Le fanfaron se vante de pouvoir faire durer son simili-citron d'un bout à l'autre de la saison.

Jusqu'à présent, le cirque tient bon la rampe (il n'est pas en retard sur son itinéraire), nous avons subi un coup de torchon (un ouragan) et sommes allés deux fois au casse-pipe (à deux reprises, des membres du S. O. se sont colletés avec des clients). Le piano à vapeur (calliope, que tous les individus de langue anglaise prononcent CALY-O-PEE et les forains CAL-EE-OPE) est réparé et les terrifiantes rengaines du Dr Weems, Chopine pour les amis, soumettent à rude épreuve nos nerfs et nos tympanes. Le Pacha l'a dit et redit : tout doit être astiqué de fond en comble en vue de notre arrivée sur Vistunya après la tournée de Wallabee. Ecoutez-le plutôt :

– Cicéron, mon p'tit gars (Cicéron, c'est ainsi qu'ils m'appellent), ouvre grandes tes oreilles car je ne me répéterai pas. Un cirque doit faire l'unanimité. Quels que soient le sexe, la race, la religion, les idées politiques ou l'âge de nos clients, nous devons les séduire. Les habitants de Vistunya ont pris la saleté en grippe. À leurs yeux, la crasse sous toutes ses formes est synonyme de perversion et de dépravation. C'est comme ça. Nous pourrions tous nous foutre à poil et défiler sous leur nez, ils n'y verraient pas d'inconvénient si nous avions pris la peine de nous étriller avant. Ailleurs, ce peut être le contraire. Toutes ces subtilités ne doivent jamais être perdues de vue quand on établit son itinéraire.

– Est-ce vous qui l'établissez ?

– Non. Ça, c'est le boulot de Routard, notre organisateur de tournée, notre éclaireur, si tu préfères. Son véritable nom est Kack Savage. Il a toujours un an d'avance sur la troupe et reste en contact permanent avec nous par l'intermédiaire des agences. C'est donc lui qui nous met en garde contre les tabous locaux. Mets-toi bien ça dans la tête, Cicéron. Nous sommes des caméléons. Le client trouve tel truc trop engagé politiquement, trop cochon, trop raciste ou trop païen ?

Nous l'éliminons ou nous le remplaçons. C'est en restant fidèles à de tels principes que nous maintenons bien haut l'étendard de la tradition.

– Arrêtez-moi si je me trompe, Pacha, mais je me demande si mes compatriotes n'ont pas trouvé la manœuvre de Zigzag un peu trop politique. Qu'est-ce que vous en dites ?

O'Hara réfléchit un instant. Puis, de l'air d'un homme dont la rectitude morale souffre d'être soumise aux coups de boutoir de la fatalité :

– Que veux-tu, Cicéron... il faut savoir faire des concessions.

Les sobriquets ne sont pas toujours flatteurs, mais il ne viendrait à l'idée de personne de s'en offusquer. Distinction physique, fonction, incident de parcours, tout est bon pour fabriquer un diminutif qui vous restera collé à la peau jusqu'à la fin de vos jours. Je tire le mien du fait que tout Pendien (je ne fais pas exception) est couvert de bosses, excroissances et protubérances diverses. Donald Tarzak et Coin-Coin, l'attaché de presse, ont tous deux emprunté au même volatile, l'un la démarche, l'autre le timbre de la voix. Goofy Joe m'a posé un problème, jusqu'au jour où j'ai découvert que son niveau mental se situait nettement en dessous de celui du machiniste moyen. À présent que vous voilà prévenus, laissons-le raconter à la suite de quelle mésaventure Ansel F. Dirak est devenu Archimède devant l'éternité.

LA PAROLE EST À GOOFY JOE

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je pourrais pas l'ouvrir de cette façon si on était dans les parages du grand chapiteau. Ce jour-là, Donald a trouvé plus malin que lui et il n'aime pas qu'on le lui rappelle. À propos de Donald, il faut que je vous dise. Ce gars-là est polonais ; enfin, pas lui, mais ses grands-parents étaient polonais. C'est sûrement pour ça que les mâts de la grand-tente ont presque tous des noms polaks : Paddyowski par-ci, Wassakowski par-là. Quand les éléphants sont attelés aux palans et vas-y que je te hisse au sommet des mâts les anneaux de suspension, on l'entend gueuler comme un sourd : « Paddyowski, hue ! Wassakooski, ho !... » Et les six anneaux grimpent là-haut en traînant la vieille toile. Mais pour connaître tous ces noms à la gomme, il faut pas être né de la dernière pluie. C'était pas la faute d'Archimède. Il pouvait pas savoir.

On en était à notre troisième étape sur Occham et le travail ne

manquait pas. On se trouvait un peu à cours de bras, vu qu'un coup de torchon avait fendu deux mâts centraux du grand chapiteau et que l'équipe des haubans était plutôt mal en point après le boulot qu'elle avait fourni. Bref, Donald recrutait des nouveaux monteurs et Archimède s'était fait embaucher. Pourquoi ? Il suffit de le regarder pour comprendre. Grand, bien balancé, une bonne bouille bien honnête, le plus beau Mois de Marie que j'aie jamais vu.

Archimède (à l'époque, il s'appelait Ansel) se trouva faire équipe avec Punching Ball. Punching Ball était rond comme une bille, mais au début ça gazait quand même. Les mâts étaient debout, la toile étendue et transfilée. Punching attelle son éléphant à Cho-pan, le mât numéro trois. Tout le monde est en place. Donald commence à s'égosiller. « Paddyowski, hue ! », et l'éléphant numéro un fait grimper son anneau de cinq mètres. « Paddy, ho ! Wassakooski, hue ! Kosski, ho ! »

Tout à coup Punching balance une grande claque sur le dos d'Ansel et lui annonce qu'il va piquer un roupillon. Il recule en titubant, s'affale par terre et deux secondes après, il ronfle plus qu'un régiment de marmottes. Le Mois de Marie se retrouve seul avec son éléphant. « Cho-pan, hue ! » gueule le chef-monteur. Sans résultat. « Cho-pan, hue, Nom de Dieu ! » Que dalle. Donald glisse la tête sous le bord de la toile et qu'est-ce qu'il voit dans l'ombre ? L'éléphant attelé au numéro trois planté comme une statue. Il hurle un bon coup. « Qui est-ce qui m'a fichu un abruti pareil ! Tu vas te décider, oui ? » Ansel fait avancer son éléphant. L'anneau se hisse à cinq mètres. « Cho-pan, ho ! » Le machin continue et quand il atteint dix mètres, Donald se précipite sous la toile et fait arrêter l'éléphant, il avise Ansel. « Tu es sourd ? J'ai crié « Ho ! » Où est Punching ? » « Là. » Donald le rejoint en deux enjambées et lui colle sa semelle dans les tibias. « Passe à la caisse et déguerpis. Tu es viré ! » Sur ces mots, il file chercher Blue Pete et lui confie l'éléphant. « Et moi ? » demande Ansel. Donald le dévisage. « Ça va être au tour des quarts de mât et je les trouve un peu courts. Va trouver le chef-machiniste et demande-lui l'extenseur. »

Ansel part comme une flèche. Donald retourne à ses anneaux.

La suite, on l'imagine facilement. Le chef-machiniste expédie notre oiseau chez le chef-manutentionnaire qui l'envoie au chargement où un des malabars lui indique la roulotte du chef-accessoiriste. À ce moment-là, Ansel a dû se dire que s'il y avait une chose qui n'était pas extensible à perpétuité, c'était bien sa patience.

Toujours est-il que la moitié des quarts de mât étaient déjà dressés quand le gars se ramène au volant d'un tracteur tirant une plate-forme découverte. Sur la plate-forme on voit une gigantesque caisse avec une

inscription sur le côté : « Extenseur Euréka Junior ». Ansel saute à terre. À Donald, furieux, qui vient à sa rencontre, il annonce : « Voilà votre extenseur. Pas facile à dénicher, c'est moi qui vous le dis ! »

Sourcils froncés, Donald commence à tournicoter autour de la plate-forme. Soudain, on entend des mugissements à vous glacer le sang et la caisse se met à rouler et à tanguer comme si un démon s'y trouvait enfermé. Pour couronner le tout, il en jaillit une main énorme hérissée de poils, dont chaque doigt se termine par une griffe de la longueur d'une lame de couteau. La main s'ouvre et se referme six ou sept fois autour du vide puis, ne trouvant rien à étrangler, disparaît à l'intérieur. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » tonne le chef-monteur, blanc comme un linge. « Votre extenseur, mon vieux. Essayez-le. Je vous garantis qu'il vous étire vos mâts en deux temps, trois mouvements. ».

Donald croise les bras et considère ce blanc-bec de l'air de se demander s'il ne va pas essayer Euréka Junior sur lui. Tout à coup, il se calme. Il sourit carrément. « Beau travail, Archimède, mais tout compte fait, les quarts de mât sont à la bonne hauteur. Ramène Euréka où tu l'as pris. »

Archimède grimpe sur le tracteur, emportant son phénomène. Depuis, son surnom ne l'a pas plus quitté que l'aurait fait une cicatrice. Et si vous ne me croyez pas, demandez donc au chef-soigneur de vous montrer une photo du monstre qu'on a ramassé sur la planète Hessif. En fin de compte, on a dû l'abattre : il refusait de se laisser rogner les griffes. Mais tant qu'on l'a eu avec nous, pour tous il était devenu « Euréka Junior ». On a jamais su comment Archimède avait fait entrer son frère dans la caisse.

2 mai 2144

Ce soir, nous avons démonté les chapiteaux. Nous quittons Vortnagg, dernière étape de la tournée de Pendiiia. Nous avons rejoint le vaisseau sur son orbite et mis le cap sur la quatrième planète du Système Genav, la planète Wallabee. Sur l'ordre du Pacha, je me suis embarqué à bord de la dernière navette afin d'assister à tout le processus de démantèlement et de chargement. J'avoue ne pas en avoir vu la moitié. Quand on n'a que deux jambes, on ne peut pas être partout à la fois. J'avais cru pouvoir profiter du spectacle jusqu'à la dernière minute. Ce fut là mon erreur. À peine les spectateurs avaient-ils commencé à se lever qu'ils étaient canalisés vers la sortie par des ouvrières impatientes. Déjà, éléphants et machinistes s'engouffraient sur les pistes.

Emporté par la cohue, je me retrouvai dehors. Et là, abasourdi, confus, je cherchai en vain des yeux les autres chapiteaux. Ménagerie, cuisine, loges, petit chapiteau... tout avait disparu. Je réintégrai au galop la grande tente d'où l'on avait chassé les spectateurs enclins à musarder. Je la trouvai grouillante d'activités innombrables et dévastatrices. Monteurs, machinistes, accessoiristes, électriciens, décorateurs... ils étaient bien trois cents à s'être abattus sur la salle telles des sauterelles affamées. Aplatis comme châteaux de cartes par un mécanisme hydraulique, les gradins pliants étaient aussitôt empilés dans des fourgons. Les feux de la rampe s'éteignaient les uns après les autres et les éléphants commençaient l'abattage des quarts de mât qui composent une couronne intermédiaire entre le sommet du chapiteau et ses parois latérales. Il fit noir bien avant que tout fût terminé et je m'empressai de sortir de peur d'être piétiné.

Je restai à proximité de l'entrée principale. Quand le dernier fourgon et le dernier éléphant eurent vidé les lieux, le chef-monteur lança un ordre guttural.

– Un, deux, trois, larguez !

Je fus presque soulevé de terre par une rafale de vent chargé de toutes les senteurs accumulées pendant la représentation. Elle s'exhala de sous la toile croulante, chassant devant elle une demi-douzaine de malabars. L'immense surface ondoiyante ne s'était pas encore posée qu'une foule de gens sautaient dessus et se hâtaient d'en délayer les sections. En un clin d'œil elles furent pliées, roulées et chargées à bord d'autres fourgons. Les six mâts centraux furent descendus et des piquets par dizaines arrachés à l'aide de tracteurs et chargés à leur tour.

Une cité venait d'être rayée de la carte, pensai-je, tout étourdi, mon regard ahuri fixé sur les chiffons de papier doucement charriés par la brise qui balayait le terrain déserté. Je sursautai quand une main me toucha l'épaule. L'homme avait la peau noire et un visage presque aussi cabossé que le mien.

– C'est la première fois ? fit-il doucement.

– Je n'ai jamais rien vu de pareil...

Il me montra les fourgons.

– Dépêche-toi. Quand le dernier aura disparu dans son ventre, la navette va décoller.

– Et vous ?

Il fut secoué d'un rire silencieux.

– Oh, moi, je reste. Je suis Tic-Tac, l'Ange Gardien. C'est moi qui

nettoie après le départ de la troupe. Je veille à ce qu'on laisse le terrain dans l'état où on l'a pris.

– Mais comment rejoindrez-vous le vaisseau ?

– Je ne suis jamais monté à bord du *Baraboo*. Ne t'inquiète pas. J'arriverai avant vous à la prochaine étape pour tout préparer. Depuis neuf ans que je travaille pour M. John, je n'ai jamais vu le spectacle.

Il me donna une bourrade et je pris mes jambes à mon cou. J'atteignis la navette en même temps que Paddyowski, Wassakowski, Cho-pan, etc.

Je n'eus guère le temps d'admirer *la Cité de Baraboo*. La navette à peine arrimée, on me poussa dehors, à ma charge de trouver le bureau du Pacha dans ce labyrinthe. Je me laissai entraîner par le courant et la bonne porte se présenta sans que j'eusse besoin de la chercher. Elle était ouverte. J'entrai. On m'accueillit par un coup d'œil sourcilieux et l'on se replongea dans ses dossiers. Deux visiteurs m'avaient précédé et quand Donald nous eut rejoints en compagnie d'un individu que je n'avais jamais vu, la cabine se trouva pleine comme un œuf.

– Ferme la porte ! (C'était à Donald que s'adressait cet ordre.) Quand nous en aurons terminé, tu m'enverras le chef-machiniste et le chef-manutentionnaire.

Donald pressa un bouton. Le panneau coulissa sans bruit.

– Que se passe-t-il, monsieur John ? Vous semblez inquiet.

Le Pacha me chercha des yeux.

– Cicéron, je te présente Jack Routard, notre organisateur de tournée, et Archimède Dirak. Archimède commande le *Blitzkrieg*, notre avant-garde. Tu connais Donald, je crois. Le type qui est entré avec lui n'est autre que le capitaine Achab, pilote du *Baraboo*. (Il braqua le pouce dans ma direction.) Voici Cicéron, notre « mémoire »..

Je commençais à le connaître. Il avait sa tête des jours de catastrophe. Aussi ne fus-je guère étonné lorsque avançant le menton vers Routard, il ajouta sombrement :

– Affranchis-les.

Routard nous fit face.

– Deux points à l'ordre du jour. Primo, Wallabee est au bord de la guerre civile. Secundo, le cirque Abe a l'intention de nous suivre partout comme notre ombre dans l'espoir de rafler la moitié des spectateurs.

Donald laissa échapper un sifflement modulé.

– Fichtre ! Est-ce que la guerre risque d'éclater pendant notre séjour ?

– Ça, mon vieux, je ne lis pas dans le marc de café. La situation est explosive, c'est tout ce qu'on peut dire. Si ça se trouve, Arnheim & Boon n'est même pas au courant, sinon il aurait choisi une autre arène pour nous affronter.

Le Pacha lui adressa un sourire tranchant. Le sourire d'un homme qui mentalement ne sourit pas.

– Tu parles ! Je suis prêt à parier jusqu'à ma dernière chemise que ces salopards sont aussi bien renseignés que nous. Je me demande même s'ils ne l'ont pas su avant. Ils espèrent sans doute tourner la situation insurrectionnelle à leur avantage.

Un silence morose tomba entre nous. Les nuages s'amoncelaient à notre horizon et nous étions tous à court de suggestions.

– Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Routard, mal à l'aise. On saute l'étape pour gagner des cieux plus cléments ou on fonce dans le tas ?

O'Hara ne répondit pas aussitôt. Tête baissée, il semblait peser le pour et le contre. Quand il les ramena sur nous, la flamme de la bataille éclairait ses yeux.

– Il n'est pas question d'éviter Wallabee. L'itinéraire, les contrats, la campagne publicitaire, tout est prêt. Modifier notre programme, trouver un autre point de chute, cela nous ferait perdre un mois. Quel cadeau, pour Arnheim ! Il se retrouverait en tête sans même avoir eu à livrer bataille. Bon, la question est réglée. Donald, peux-tu céder deux douzaines de tes malabars à Archimède ? Il faut muscler notre avant-garde.

– Entendu. Nous allons être débordés, mais ce ne sera pas la première fois.

– Parfait. (Le Pacha se tourna vers moi.) Cicéron, tu vas partir avec la navette éclairieuse.

– Moi ?

– Oui, toi. C'est elle qui essuiera le gros de l'action et je veux une relation précise des événements. En ton absence, je couvrirai la boutique. (Il m'oublia. C'était au tour d'Achab, notre capitaine.) *La Cité de Baraboo* doit être protégée à tout prix. Arnheim est parfaitement capable de lancer une attaque directe.

Le visage d'Achab s'illumina d'un sourire réconfortant.

– Ne vous en faites pas, monsieur John. Je connais ce tacot mieux que personne.

– Possible, mais n’oublie pas qu’il sort de l’arsenal A&BCE. Ils le connaissent aussi bien que toi. Ce sera tout, messieurs.

Nous sortîmes en file indienne. Quand je fus dans le couloir, le dénommé Archimède, un athlète au visage de séducteur, me prit par le bras et voulut m’entraîner dans son sillage.

– Une seconde, je file chercher mon sac !

– Une seconde ? Trop tard, Cicéron. Désormais, il sera toujours trop tard. Oublie ton sac. Oublie tout, sauf qu’il faut rattraper ton retard !

C'est à l'avant-garde que revient la tâche écrasante de mener à leur terme les campagnes publicitaires. Entre les planètes, elle est cantonnée à bord d'un puissant porte-navettes dont les performances justifient amplement le nom de *Blitzkrieg*. Les navettes sont au nombre de quatre : *Cannon Ball*, *Thunder Bird*, *Battle Bolt* et *War Eagle*. Ainsi s'appelaient, m'a-t-on dit, les roulottes publicitaires de feu le cirque RB&BB. Le lecteur avisé pourrait déduire de ces noms belliqueux que la fonction publicitaire de l'avant-garde se double d'une fonction militaire, et dans ce cas il ne serait pas très éloigné de la vérité.

Avant que le *Baraboo* eût quitté son orbite, la dernière navette, *War Eagle*, s'était arrachée à la surface de Pendiia avec à son bord notre précieux ange gardien. À peine fut-elle rentrée au bercail que *le Blitz* s'élança sur Wallabee à la vitesse de l'éclair. La réunion à laquelle j'assistai ensuite se déroula dans un climat très particulier. En temps normal simple séance de travail où s'élabore une stratégie de communication adaptée à notre future clientèle, elle se transforma vite en véritable conseil de guerre.

Nous étions six dans le minuscule carré des officiers : Archimède Dirak, les commandants des quatre navettes, Bill l'Enclume, le chef du service d'ordre, et moi-même. Après avoir serré toutes les mains, Archimède s'installa en bout de table et nous prîmes place autour de lui.

– Autant que vous le sachiez tout de suite, commença-t-il, le cirque Abe a calqué son itinéraire sur le nôtre. Vous voyez d'ici ce que cela veut dire. Affiches recouvertes, colleurs agressés et, pour peu qu'ils aient une longueur d'avance, difficultés pour obtenir d'autres espaces publicitaires. Voilà où nous en sommes.

Oscar Zut à l'Autre, commandant du *Cannon Ball*, leva la main.

– La répartition des tâches sera-t-elle la même que sur Masstone ?

– En ce qui te concerne, rien n'est changé. Navré de te laisser à découvert, Oscar, mais les forces ennemies se concentreront sur les navettes transportant le matériel. Bill, je veux vingt malabars en renfort sur le *Thunder Bird*, vingt sur le *Battle Bolt* et soixante sur le *War Eagle*.

Le commandant du *Thunder Bird* fit entendre un claquement de

langue dubitatif.

– Archimède, ils doivent nous attendre de pied ferme. Dès que nous commencerons à coller nos affiches ou à recouvrir les leurs, ils vont nous tomber dessus. Vingt malabars, ce n'est pas assez. En comptant l'équipage, les colleurs et les types des banderoles, je ne disposerai que de quatre-vingts paires de poings. C'est peu.

Archimède acquiesça d'un signe de tête.

– Le *War Eagle* nous servira à la fois de croiseur d'attaque et de corps de réserve. (Il pointa l'index sur Gras Double, le commandant du *War Eagle*.) Tu es toujours responsable de l'ange gardien, mais, le plus clair de ton temps, ta le passeras à survoler la planète pour repérer les foyers de discorde. Si tu ne vois rien, à toi de leur chercher des noises. Le *Blitz* restera entre vous quatre. N'oubliez pas de vérifier l'état de vos radios. Vous devez pouvoir me recevoir cinq sur cinq vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le Pacha est formel : il faut leur damer le pion, partout et tout le temps. Qu'ils sachent une bonne fois pour toutes à qui ils ont affaire.

Plus tard, je m'enfermai aux Archives en compagnie d'Archimède afin de passer au peigne fin le maigre « dossier Wallabee ». Maigre, car ni le cirque O'Hara ni aucun cirque ne s'y était jamais arrêté. Les Nithads, l'espèce dominante, sont des bipèdes ovoïdes dont le dos est couvert d'une épaisse carapace articulée. Bras et jambes prennent naissance sous la carapace. Le Nithad a deux bras et chacune de ses mains est pourvue de deux doigts opposables.

Wallabee étant la planète habitée la plus proche de Pendiia, son histoire ne m'était pas totalement inconnue. Son nom apparaissait de temps à autre dans les pages interplanétaires de nos journaux. En vingt mille ans d'histoire wallabienne, on chercherait en vain une guerre, une révolution, ou même une émeute. À tel point que l'expression « il a un cœur de Nithad » s'applique désormais, aux pacifistes outranciers et que le « courage de Nithad » est plus ou moins devenu synonyme de couardise.

Le processus au terme duquel la classe dirigeante a établi son autorité est aussi vieux que le cosmos lui-même. Quand elle se crut menacée, elle voulut procéder par les sempiternelles mesures répressives à l'élimination de toute opposition : emprisonnements massifs, suspension des élections locales (où jusqu'alors ses seuls candidats avaient été autorisés à se présenter), mise au pas de tous les médias. Malheureusement pour elle, ce tour de vis a galvanisé les larges masses. Du jour au lendemain, ou presque, le Front de Libération de Wallabee devint une force avec laquelle il fallait

compter. Les manifestations de ras-le-bol s'étaient toujours limitées au boycott des réseaux commerciaux officiels, mais tout récemment la commission de stabilité politique interplanétaire pour le Neuvième Quadrant (CSPI9Q) avait été informée d'un envoi d'armes lourdes de l'empire nuumien aux forces rebelles. Il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, et c'était ce champ de bataille potentiel qu'avaient choisi John J. O'Hara et Karl Arnheim pour se livrer leur propre guerre.

7 mai 2144

Le Blitzkrieg s'est placé en orbite autour de Wallabee. Je suis affecté à la navette numéro deux, le *Thunder Bird*, commandé par Poil de Carotte Stampo. Le *Cannon Ball* a quatre jours d'avance sur nous, pour permettre au service de presse et aux responsables de la campagne d'affiches de préparer le terrain. Oscar Zut à l'Autre reste en contact permanent avec le *Blitz*. Bien que le cirque Abe ait déjà placardé un peu partout, les autorités n'ont fait aucune difficulté pour nous délivrer le permis d'afficher. Archimède est soucieux. Il décide de descendre avec le *Thunder Bird* à la première étape.

11 mai 2144

Nous sommes à Garat ha où nous donnerons notre première représentation. À notre arrivée ce matin, nous avons trouvé la ville entièrement pavoisée aux couleurs du cirque Abe. Poil de Carotte a expédié ses colleurs chargés de rouleaux d'affiches fraîchement imprimées avec ordre de recouvrir celles de l'ennemi. Archimède s'est baladé à travers les rues de Garatha. Il en est revenu tout songeur.

– Abe a vraiment mis le paquet, mais je n'ai pas vu une seule affiche nithad. Où les collent-ils, bon sang ? C'est à n'y rien comprendre.

Ça y est, le torchon brûle. Les colleurs de Viola Street ont demandé des renforts. Dix gorilles de Abe ont coincé trois des nôtres. Archimède et Poil de Carotte prélèvent vingt malabars sur la brigade de réserve et tout le monde fonce à bicyclette sur le lieu de l'accrochage. Lorsque nous arrivons, la moitié de nos affiches sont arrachées ou recouvertes. Poil de Carotte donne le signal de l'attaque. Les cure-dents de Donald, les fameux piquets de un mètre vingt, ont vite raison de l'ennemi : il bat en retraite et nous restons maîtres du terrain.

Tandis que nos colleurs encore valides se remettent au boulot, Archimède observe avec attention les indigènes qui se sont attroupés pour ne rien perdre du petit règlement de compte. Pour l'attention

qu'ils leur prêtent, les affiches, Abe ou O'Hara, pourraient aussi bien ne pas exister. En fait, l'échauffourée à peine terminée, tous les Nithads se dispersent, le dos voûté.

Archimède promène un dernier regard panoramique sur les immeubles, la rue, les Nithads en train de s'éloigner tête basse, saute sur son vélo et pédale comme un fou jusqu'à la navette. À mon retour à bord du *Thunder Bird*, je le découvre en grande conversation avec le lithographe. Tous deux sont penchés au-dessus d'une épreuve d'affiche. En m'approchant, je constate que le texte n'a pas changé, mais qu'il est composé à l'envers. Il se lit maintenant de bas en haut. Cela saute aux yeux, bien qu'il soit imprimé en nithad.

Deux heures plus tard, les nouvelles affiches sont prêtes. On rassemble les colleurs. Inutile de recouvrir les affiches dont l'ennemi a tapissé les murs des immeubles. Soyons magnanimes, décrète Archimède, abandonnons-leur toutes les surfaces verticales et contentons-nous des trottoirs ! Pardi, les Nithads marchent tout courbés en raison de leurs carapaces. Il leur arrive rarement de décoller les yeux du trottoir. Le génie d'Archimède me remplit d'admiration. Munis de ces consignes révolutionnaires, nos hommes s'égaillent par les rues. Le résultat dépasse nos espérances. J'ai vu un vieux Nithad atteindre une affiche et la lire avec une attention extraordinaire tout en la parcourant (au pied de la lettre), puis se précipiter vers la suivante sans jeter un seul coup d'œil sur la pub de notre concurrent collée sur le mur qu'il était en train de longer.

15 mai 2144

Le Pacha nous a fait parvenir la bonne nouvelle : alors que Abe a donné sa première représentation devant une salle clairsemée, il n'y aura pas un strapontin de libre pour notre soirée d'ouverture. Tout est loué. Cela ne pouvait pas durer, évidemment. Le lendemain, l'ennemi se battait pour obtenir sa part de macadam.

Il en est ainsi à toutes les étapes, petites ou grandes. L'escalade des affiches recouvertes ne semble pas devoir prendre fin. Dans les deux camps, on sait se servir d'un piquet de tente et les affrontements terminés, on relève parfois jusqu'à six blessés graves de part et d'autre.

19 mai 2144

La Commission du Quadrant (CSPI9Q) a demandé aux deux troupes de suspendre les hostilités. Ils craignent sans doute les ravages de la contagion sur la population locale. L'avertissement ne semble

pas avoir été suivi d'effet si j'en juge par l'épaisseur des couches d'affiches successives. En certains endroits stratégiques, elles en arrivent à gêner la circulation. À Stoaatludop, en revanche, le cirque Abe brille par son absence. Pour d'obscures raisons, ils ont décidé de griller l'étape.

24 mai 2144

J'ai été transféré à bord du *Battle Bolt*, la navette numéro trois, chargée de recouvrir les affiches que l'ennemi a collées sur celles du *Thunder Bird*. De toutes parts nous parviennent des rumeurs encourageantes. Contrastant avec le triomphe du Paternel (c'est ainsi que nous avons baptisé le cirque O'Hara), l'opération de diversion lancée par Abe se solde par un fiasco. Les Nithads fomentent peut-être une révolution, ça ne les empêche pas de faire la différence entre un cirque authentique et un gadget ambulant.

Quand le *Battle Bolt* atteignit Hymnicon, nous eûmes la surprise de trouver nos affiches intactes. Nous en conclûmes. que l'ennemi avait déclaré forfait ou sauté l'étape comme cela lui était déjà arrivé. Conclusion prématurée, hélas.

Ce soir-là, alors que la représentation suivait son cours, un message nous parvint selon lequel le S. O. de Abe allait s'attaquer directement aux chapiteaux. Nous étions sidérés. En effet, la tradition foraine interdit de se battre dans l'enceinte d'un cirque à moins que les agresseurs ne soient des clients. Deux troupes concurrentes n'ont pas le droit de régler leurs comptes sur le terrain où des visiteurs risquent de recevoir un mauvais coup. Nous n'avions pas le choix, cependant le *War Eagle* ramassa nos malabars et ceux du *Thunder Bird*. Le service d'ordre au complet fut amené sur les lieux.

Nous commençâmes par boucler le secteur. Déjà, la brigade irlandaise était aux prises avec les éclaireurs adverses. Chacun s'arma d'un piquet et nous marchâmes au-devant de l'ennemi. Désarmés, les spectateurs sortaient par petits groupes et regardaient le pugilat comme s'il était le prolongement du spectacle auquel ils venaient d'assister. Des porteurs de torches s'efforçaient d'atteindre le grand chapiteau et la ménagerie. La toile d'elle-même est ininflammable, mais ce n'est le cas ni des gradins du grand chapiteau, ni de la paille servant de litière aux animaux. Deux raisons suffisantes de piétiner les malheureux Nithads qui nous gênaient pour atteindre les extincteurs.

Un autre principe non écrit, corollaire du précédent, recommande un certain équilibre entre les forces en présence. Cela afin de limiter la casse, naturellement. À l'extrême rigueur, on peut envoyer ses ennemis à l'hôpital. À la morgue, jamais. La bataille de Garatha

s'inscrit dans les annales du cirque comme une funeste exception. Cette nuit-là, aucune règle ne fut respectée, mais la responsabilité en incombe à l'adversaire. On ne sabote pas impunément le chapiteau du voisin, surtout quand les spectateurs sont encore dedans.

Longtemps, les piquets cinglèrent la nuit de leurs moulinets ensanglantés. Le toit de l'écurie s'envola en fumée et tandis que les palefreniers faisaient traverser les flammes aux kirkhizes hennissants, nous nous élancions à l'assaut des créatures d'Arnheim avec une fureur accrue. Tout le monde – les artistes, les Cols Blancs, le Pacha lui-même – s'était jeté dans la mêlée. De temps à autre, un Nithad mordait la poussière. Epouvantés, ils finirent par se recroqueviller sous leurs carapaces comme autant de tortues. À la réflexion, on aurait plutôt dit des miches de pain.

Je venais juste d'en finir avec un poids lourd particulièrement coriace quand un cure-dent m'atteignit en plein front. Je dégringolai illico. Mon réveil fut aussi bref que douloureux. J'eus la vision fugitive du campement dévasté et des Nithads en train de se carapater dans tous les sens. On emportait le Pacha sur un brancard. Je venais juste de prendre la décision d'aller prêter main-forte aux porteurs quand je tournai de l'œil une seconde fois.

25 mai 2144

La tête toujours bandée, je m'apprête à rejoindre la navette. Je n'en ai pas le temps. La nouvelle fait l'effet d'une bombe : cette fois, on nous fiche à la porte ! Bête et discipliné, Abe a déjà mis les voiles, mais même dans ces conditions, notre présence reste indésirable. Le Quadrant nous accuse d'avoir donné un exemple déplorable à un peuple menacé de violence fratricide. En bref, on nous somme de déguerpir. Les chapiteaux sont démantelés, chargés et expédiés à bord du vaisseau-mère.

27 mai 2144

Complètement démoralisé, j'errais à travers les couloirs du *Baraboo*. Je vins à passer devant le bureau du Pacha et là, de bruyants éclats de rire me clouèrent sur place. Dans l'état où je me trouvais, une bonne partie de rigolade serait la bienvenue. Je frappai donc.

– Entrez ! Entrez !

Le panneau coulisssa pour me livrer passage et se referma dans l'habituel chuintement distingué. Archimède Dirak et le Pacha étaient

en train de s'essuyer les yeux.

– Qu'y a-t-il de si drôle ? demandai-je.

O'Hara me tendit une feuille sur laquelle était griffonné un message radio. J'en demeurai bouche bée. Les Nithads, oppresseurs et opprimés, classe dirigeante et Front de Libération, avaient décidé de reporter leur révolution *ad vitam aeternam* et de résoudre leurs différends par des voies pacifique. Après vingt mille ans de sérénité, le spectacle de nos affrontements sanglants avait eu sur ce peuple sensible un effet traumatisant. D'un commun accord, les deux belligérants potentiels s'étaient assis à la table des négociations. Le télégramme était signé CSPI9Q. Le cirque Abe et nous-mêmes y étions qualifiés d'« ambassadeurs de la raison et de la paix ».

– Mais alors, nous allons pouvoir terminer la tournée ! m'écriai-je, plein d'espoir.

– Pas du tout !

Hilare, le Pacha me tendit un second billet.

– Nous avons déjà posé la question au Grand Conseil Nithad, m'expliqua Archimède. Voici sa réponse :

« Votre conception de la raison et de la paix est plus que nous n'en pouvons supporter », était-il écrit.

QUATRIÈME PARTIE

L'HOMME AUX DOIGTS D'OR

Saison 2144

La secrétaire s'arrêta sur le seuil du bureau plongé dans l'ombre. À mesure que ses yeux s'accoutumaient, elle discernait une forme noire silhouettée contre le scintillement des lumières de la ville. Debout devant la grande baie, Karl Arnheim ne semblait pas l'avoir entendue entrer. Quelques secondes s'écoulèrent. Janice avança d'un pas.

– Monsieur Arnheim ?

Arnheim ne tourna même pas la tête.

– Oui, Janice ?

– Monsieur Arnheim, je vais rentrer chez moi. Dois-je appeler votre voiture ?

– Non.

La jeune femme se trémoussa dans l'obscurité. Elle sentit la gêne lui grimper le long du cou comme une main brûlante. Elle étreignit la poignée.

– J'ai pris rendez-vous avec votre médecin. Votre contrôle annuel aura lieu demain à 10 heures.

– Annulez-le.

– Monsieur Arnheim, c'est la troisième fois en...

– Annulez-le !

Arnheim pivota sur lui-même. Dans la tache indistincte de son visage, les yeux farouches luisaient d'un éclat insolite. Janice ne les voyait pas, mais elle sentait sur elle leur charge de haine.

– Avez-vous effectué le transfert de fonds sur Ahngar ainsi que je vous l'avais demandé ?

– C'est fait, monsieur. Hum. Tout est prêt pour la réunion du conseil de demain. Le vote sera serré. Un grand nombre d'actionnaires partagent l'avis de Milton Stone en ce qui concerne...

– En ce qui concerne quoi ?

Le silence tomba entre eux comme un couperet. Janice sursauta quand le poing s'écrasa de toutes ses forces sur le bureau.

– Stone ! Ce comptable de quatre sous ! Que sait-il faire, à part tailler ses crayons ? Je continuerai à diriger cette boîte comme je l'ai

toujours fait. Seul ! J'ai décidé d'abattre John J. O'Hara, dussé-je pour cela pomper toute l'énergie de Arnheim & Boon. Et personne, personne ne m'en empêchera !

Janice battit des cils. Ses mains s'unirent telles des amies désespérées devant ; une catastrophe. Elle désirait ardemment refermer la porte et déguerpir.

– Monsieur, je...

– Janice, à la fin de la saison, O'Hara sera sur la paille. Il a déjà pas mal de plomb dans l'aile. Il est obligé de saisir la perche que nous lui tendons. Il n'a pas le choix.

– Oui, monsieur.

Arnheim pivota de nouveau. Comme pour lui-même, il murmura :

– Dans quelques mois, les trois syllabes de son nom ne vaudront pas la salive que je dépense pour les prononcer.

Janice compta jusqu'à dix.

– Bonsoir, monsieur.

Ne recevant aucune réponse, elle sortit et referma doucement la porte derrière elle. À l'homme en gris qui se trouvait dans l'antichambre, elle adressa un signe de tête négatif.

– C'est sans espoir, monsieur Stone.

Milton Stone esquissa un sourire si mince qu'il ne modifia même pas l'expression de ses yeux.

– C'est la guerre, alors. Le conseil ne peut pas l'empêcher de s'investir à fond dans sa vendetta personnelle, mais nous pouvons au moins lui couper les vivres. »

Il inclina la tête de deux centimètres, tourna les talons et sortit.

Janice considéra la porte du bureau. Devait-elle ou non laisser de la lumière dans l'antichambre ? Le patron ne cessait de tempêter au sujet du gaspillage sous toutes ses formes. Si elle éteignait, cependant, comment gagnerait-il l'ascenseur sans se cogner aux meubles ? Janice haussa les épaules. Depuis trois jours et trois nuits, Karl Arnheim n'avait pas quitté son bureau. Elle éteignit et sortit.

CARNET DE ROUTE

6 juin 2144

Après avoir été chassés de Wallabee en raison de notre petit différend avec le cirque Abe, nous nous retrouvions bel et bien le bec dans l'eau. Non seulement ce chamboulement imprévu de notre calendrier menaçait notre équilibre financier, mais le moral du Pacha s'en ressentait cruellement. Erkev IV, souverain d'Ahngar, avait avancé les quatre-vingts millions de crédits quand le vaisseau allait passer sous le nez d'O'Hara et celui-ci mettait un point d'honneur à rembourser chaque traite rubis sur l'ongle. Si la saison 2144 avait marché selon ses prévisions, la dette aurait pu être amortie sans trop de problèmes, mais voici qu'un tiers de la recette s'envolait et le Pacha redoutait de ne pouvoir faire face à l'échéance.

Le *Baraboo* stationnait en orbite autour d'Ahngar. La bataille rangée avec Abe avait entraîné de lourdes pertes en hommes et en matériel. Il fallait retaper les chapiteaux et recruter du monde. Profitant de ces loisirs forcés, O'Hara et Routard, l'organisateur de tournées, s'efforcèrent de mettre sur pied un itinéraire de fortune. Trois planètes seulement se trouvaient à distance acceptable de Vistunya et Grole th, les deux derniers points de chute prévus à notre programme. Aucune d'elles n'avait jamais reçu la visite du moindre cirque. Or il n'est pas facile d'étreindre une planète. Cela suppose une enquête préalable, une foule de prises de contact, etc. Au point où nous en étions, une seconde tournée inachevée nous eût été fatale. Après avoir étudié à la loupe les renseignements que Routard avait pu glaner sur les trois planètes en question, le Pacha décida de ne pas prendre de risque et de terminer sur Ahngar le premier tiers de la saison. Les grandes métropoles n'avaient pas eu le temps de nous oublier, mais il restait suffisamment d'agglomérations de moyenne importance pour compenser notre manque à gagner.

Affalés dans les fauteuils du carré des officiers, Routard et moi-même échangeions des propos mélancoliques sur les aléas de la profession quand Merlan Frit, l'animateur du petit chapiteau, passa la tête par l'entrebâillement de la porte pour nous annoncer que le Pacha désirait nous voir sur-le-champ.

À peine entrés dans le bureau, nous fûmes présentés à un

personnage fort sémillant, pantalon à rayures et frac marron, qui lança vers nous une main manucurée dont les bagues accrochaient la lumière. Un bouchon de carafe flamboyait sur sa cravate. En parlant, il tortillait fréquemment sa moustache raide ou d'un geste onctueux lissait sa chevelure d'un noir de jais, collée à son crâne par la brillantine.

Le Pacha nous désigna tour à tour. Sourires. Poignées de main.

– Les gars, voici Boston Beau Danser.

Pour une surprise, c'en était une. Nous étions bouche bée. Tous, nous connaissions de réputation le fameux Boston Beau, l'Homme aux Doigts d'Or, mais jamais nous n'aurions pensé qu'il ferait un jour équipe avec nous. Le Pacha tenait les arnaqueurs en piètre estime, personne ne l'ignorait. Nous marmonnâmes quelques vagues formules de bienvenue et nous nous laissâmes tomber sur les sièges disposés en croissant autour du bureau.

O'Hara se racla la gorge.

– Mes amis, notre entreprise traverse une mauvaise passe, vous le savez. J'irai droit au but. Boston Beau m'a fait une offre si avantageuse que je n'ai pu me résoudre à la décliner. En échange des privilèges d'usage, il nous garantit un bénéfice suffisant pour couvrir le reliquat de notre dette, plus un petit excédent. Cela veut dire...

– Des « blouseurs » ! s'exclama Merlan Frit, écarlate. Je ne comprends pas, monsieur John. Le cirque s'est toujours refusé à racler les fonds de poubelle. Et notre réputation ?

O'Hara haussa les épaules.

– As-tu une meilleure solution à me proposer, Frank ? Tu dois comprendre...

– Rien du tout ! Je rends mon tablier !

Là-dessus Merlan Frit sauta sur ses pieds et sortit en claquant la porte. O'Hara tambourinait sur l'angle de son bureau.

– Je suis désolé, Boston Beau. Laissons-lui le temps de s'habituer.

L'arnaqueur lui décocha un sourire éblouissant -comme sa poignée de main, il valait son pesant d'or.

– Dans ma situation, la susceptibilité est un luxe, monsieur O'Hara. (Il extirpa un carré de dentelle de sa manche, le huma et le remit en place.) Mettons les choses au point une bonne fois pour toutes. En échange des vingt-deux millions de crédits que je dépose gracieusement dans votre corbeille, mes hommes prennent en main la billetterie et les stands de jeux. Naturellement, nous conservons la

totalité de nos gains. Encore deux choses : je préfère établir mon propre itinéraire et pour éviter tout risque de frottement, mon équipe n'aura pas de contact avec le reste de la troupe.

– Ça, c'est pour la première planète. Au terme de la tournée, si nous sommes l'un et l'autre satisfaits de notre collaboration, je t'offre la possibilité de renouveler le contrat, Boston Beau. (Le Pacha avança le menton vers moi.) Tu oublies la question du carnet de route.

Boston Beau me dévisagea. Son sourire aurifère s'épanouit subitement.

– Tout l'honneur est pour moi.

– Dans ce cas, tout est parfait...

L'arnaqueur acquiesça d'un signe de tête. Son regard rusé glissa sur Routard.

– Où que nous allions, il y aura toujours la possibilité de s'en mettre plein les fouilles, dit-il. Mais tout de même, pour satisfaire ma curiosité, quelle sera notre destination ?

Routard regarda le Pacha.

– Routard, pour satisfaire la curiosité de Monsieur, donne-lui donc quelques chiffres sur Chytew.

Routard sortit une fiche de sa poche, soupira et débita d'un ton monocorde :

– La population est concentrée dans les centres industriels et commerciaux. Aucun cirque n'y a jamais effectué de tournée mais les distractions ne manquent pas et reçoivent toujours un bon accueil. Pour l'année 2143, le bénéfice brut de l'économie planétaire atteignait quatre-vingt-dix trillions de crédits. Les premiers résultats de la présente année laissent prévoir une augmentation de seize pour cent...

Boston Beau l'arrêta d'un geste péremptoire.

– Cela me suffit. Je ne veux pas en savoir davantage. (Il pivota vers O'Hara et lui serra la main.) Donnez-moi dix heures pour rassembler mon argent et mon équipe. Allons-y, Cicéron. À partir de maintenant, tu ne me quittes plus d'une semelle.

Du regard, j'interrogeai le Pacha. Il sourit.

– Ainsi va la vie, fiston. Depuis toujours, Boston Beau et ses semblables sont les vilains petits canards de la grande famille des forains. Des cousins germains honnis et encombrants, en quelque sorte. Je veux que tu l'accompagnes partout, en échange de quoi il a promis de te révéler ses infâmes secrets.

Boston Beau s'écarta de la porte. Il claqua des talons et tendit la

main.

– Après toi, Cicéron.

Je m'exécutai, la mort dans l'âme.

7 juin 2144

Ainsi, les circonstances contraignaient le cirque à se transformer en tripot et je le déplorais autant que les autres. Malgré ma réticence morale, cependant, je ne fus pas long à succomber au charme frelaté des arnaqueurs.

Une navette nous descendit, Boston Beau et moi, puis nous cahota d'une ville à l'autre et dans chacune d'elles, nous ramassions un associé ou deux.

– Vois-tu, Cicéron, même seul un arnaqueur sera toujours à l'abri du besoin, mais s'il veut vraiment décrocher la grosse galette, alors il doit s'intégrer à un cirque, me confia Boston Beau. Le cirque est l'habitat naturel du *pigeon* *prosperus*. Là, plus qu'ailleurs, l'homme de science a tout loisir de l'observer et de le plumer.

– L'« homme de science » ?

L'éclat artificiel de son sourire me sauta au visage.

– Nous ne sommes pas des joueurs, camarade. Les joueurs prennent des risques.

Il me désigna un des passagers de la navette, une masse molle coulée dans un complet brique d'où elle débordait aux poignets et à l'encolure. Ecroulé dans son fauteuil, son couvre-chef – une sorte de canotier plat – rabattu sur les yeux, l'homme semblait assoupi.

– Voici Jack Jack, un de nos plus éminents spécialistes. Le plus habile bonneteur...

– Le plus habile filou...

– Cicéron, tu me déçois. Je ne t'aurais pas cru l'esprit aussi borné. Jack Jack est non seulement un homme de science, mais un grand artiste. Un des plus grands de sa profession.

J'opinai en souriant. Je savais ce qu'était le bonneteau. Enfantin. Il s'agit pour l'officiant de mélanger trois cartes après les avoir retournées, le client, le pigeon autrement dit, devant deviner où se trouve l'une d'entre elles. Je souriais, car les Pendiiens ont les meilleurs yeux de tout le Quadrant et je me flattais de percer à jour la technique du prestidigitateur le plus adroit.

– J'aimerais beaucoup le voir à l'œuvre, murmurai-je. Présentez-

moi.

Nous prîmes place face à lui, moi sur le siège en vis-à-vis et Boston Beau près du hublot. L'arnaqueur se pencha et lui toucha la main.

– Jack Jack, je t'ai amené un admirateur.

L'obèse leva un bras. D'un coup de pouce, il fit basculer sur son front le galurin primesautier, révélant deux petits yeux à l'éclat terni. Ils étaient rivés sur les miens.

– Es-tu prêt à recevoir une leçon, mon garçon ?

Je soutins son regard sans sourciller.

– Vous êtes bonneteur, je crois ? Pouvez-vous me faire une démonstration ? Je suis certain de pouvoir vous prendre en défaut.

Rien ne bougea sur son gras visage de bouddha. Il plongea la main dans sa veste et en ramena un paquet de cartes scellé.

– Petit, apprête-toi à recevoir une leçon d'une valeur inestimable. Après ça, tu ne seras plus jamais le même car tu auras pénétré le secret de la science.

Boston Beau abaissa et bloqua la table escamotable.

– Une leçon gratuite, Jack Jack. L'accord passé avec O'Hara est formel sur ce point : interdiction de se plumer entre collègues.

Le bonneteur haussa les épaules. Ce simple frémissement semblait lui demander un effort considérable.

– Toute recherche scientifique doit être financée. Si ce garçon... comment s'appelle-t-il, déjà ?

– Cicéron, natif de Pendiia. Il tient le carnet de route et M. John l'a chargé de rédiger un texte à notre sujet.

Jack Jack rompit le sceau du paquet de cartes. Ses yeux ne me quittaient pas.

– Monsieur est donc Pendiien. On dit que les Pendiens ont des yeux de lynx, est-ce vrai ?

Mon sourire s'épanouit. Une imperceptible fêlure venait d'apparaître au fond des prunelles impassibles.

– C'est vrai, oui.

Il sortit les cartes de l'étui et les étala à l'endroit sur la table. Il préleva deux valets.

– Choisis une carte, petit.

Au terme d'une brève hésitation, je lui tendis l'as de cœur.

Jack Jack rassembla le reste du paquet et le glissa dans l'étui qu'il fit aussitôt disparaître au fond de sa poche. Tout en alignant les valets et l'as de cœur, rectos visibles, il s'adressait à Boston Beau.

– Je le dis et je le répète, la recherche scientifique a besoin de capitaux. J'ai des frais considérables. As-tu surveillé le prix des cartes, ces derniers temps ? Il n'a cessé de grimper. Ce jeune téméraire va recevoir une leçon dont il tirera un profit extrême. Cela mérite bien un petit investissement.

Boston Beau me jeta un coup d'œil en biais. C'était à moi de me débrouiller.

– Quelle mise avez-vous en tête ? demandai-je, vaguement inquiet.

– Mon Dieu, juste un petit quelque chose symbolique pour sauvegarder les apparences. Nous sommes entre collègues, n'est-ce pas ? Disons... un crédit ?

Je sortis mon portefeuille. Boston Beau me saisit vivement le bras.

– Un instant, Cicéron. Quand tu rapporteras ta mésaventure au Pacha, n'oublie pas de préciser que j'ai tenté de te décourager, entendu ?

– Entendu.

À l'instant où mon billet entra en contact avec la table, Jack Jack exhiba une liasse volumineuse. Il en extirpa un crédit, le lissa et le plaça sur le mien. Ensuite, il me regarda de ses petits yeux bordés de rose.

– Ecoute-moi bien, petit. Je vais retourner ces cartes, les mélanger et tu tâcheras de trouver l'as.

De trois pichenettes, il les coucha sur le ventre, puis les remit à l'alignement. Je repérai aussitôt un minuscule biseau à l'angle supérieur gauche de Tas de cœur. Quelque chose que seul un Pendiien pouvait remarquer. Jack Jack déplaça les cartes sans hâte excessive. J'eus tout loisir de suivre le biseau. Soudain, ses mains s'immobilisèrent.

– Alors, Œil de Lynx, où est l'as de cœur ?

Je retournai la carte de droite.

– Le voilà.

Ses sourcils firent un bond.

– Ça alors ! Quelle vue perçante, mon garçon, (il sortit l'énorme liasse.) Que dirais-tu d'un second essai ?

– Pourquoi pas ? (Je lui montrai les deux billets.) On double la

mise ?

Jack Jack ajouta ses deux crédits aux miens et remplaça les cartes dans l'ordre de départ, valet, as, valet. Hop, il les fit valser sur l'envers. Il se mit à les brasser à une telle vitesse qu'il me fut impossible de suivre l'as de cœur. Abruptement, les cartes se retrouvèrent en ligne.

– Alors ?

L'avouerai-je ? Ce ne fut pas sans ressentir une gêne confuse que je lui désignai la carte de gauche, celle dont l'angle supérieur gauche révélait un défaut presque invisible. Le bonneteur retourna la carte.

– L'as de cœur ! C'est incroyable. Ma parole, fiston, si tous mes clients étaient comme toi... Laisse-moi encore une chance, d'accord ? Pour la dernière fois.

Personne n'est à l'abri de la cupidité. Une vision s'imposa brusquement à mes yeux éblouis : des dizaines de billets exécutant une sarabande lascive. Voyons, combien pouvait en contenir cette énorme liasse ? La mienne, celle que je tirai de mon portefeuille, était infiniment plus mince. Elle comptait quarante-sept crédits exactement, tout ce qu'il restait de mon salaire hebdomadaire. Je la posai sur le côté, pas trop loin, comme s'il était évident que son séjour hors de ma poche devait être de courte durée. Jack Jack fit la moue.

– Cicéron, mon ami, tu sembles bien sûr de toi.

J'opinaï. À son tour, il sortit son argent, compta quarante-sept billets qui vinrent grossir ma pile. Il disposa les cartes selon son habitude, les retourna de trois chiquenaudes et leva les yeux. Jamais je n'oublierai ce sourire.

– Et maintenant, jeune Pendiien, la leçon promise.

Ses mains voletèrent à une rapidité foudroyante. Je ne tentai même pas de suivre ma carte. J'attendais. Quand il eut fini son exercice de haute voltige, je regardai les cartes. Mes yeux sautèrent de l'une à l'autre. Mon sang se glaça. Toutes les trois étaient biseautées.

– Euh...

Comment sauver la face ?

Ma main resta en suspens au-dessus de la carte de gauche. Puis d'un seul coup, je l'abattis sur celle du milieu. C'était un valet.

Sans perdre une seconde, Jack Jack rafla le paquet de crédits, et je ne sais pourquoi, ce fut moins ce geste qui me souleva le cœur que l'ignoble bruit de succion par lequel la petite bouche de Jack Jack souligna cette prise de possession. La stupeur me paralysait. Je sentais

monter à mon front le rouge de la colère et de la honte. Boston Beau replia la table. Il m'empoigna par le bras et tout en se levant me hissa sur mes pieds.

– Merci, Jack Jack. Je suis certain que notre ami a saisi toute la portée de cette démonstration.

– Mais pas du tout ! Je...

Je fis mine de vouloir me dégager, mais l'arnaqueur tenait bon. Il m'entraîna vers mon siège dans lequel il me fit choir. Il s'installa posément dans le sien et croisa les jambes.

– Une science, ainsi que je le disais. Es-tu convaincu, à présent ? (Il m'adressa son sourire en lame de faucille.) As-tu apprécié toute la subtilité du piège de la carte biseautée ?

Je le regardai de travers.

– Parce que vous aussi, vous l'aviez vue ?

– Non, mais je savais qu'il y avait un signe quelconque. Tu es Pendiien, Cicéron. Jack Jack en a profité pour jouer sur ton amour-propre. Persuadé d'avoir gagné deux fois de suite grâce à une ruse, un biseau invisible à l'œil du bonneteur, tu pouvais difficilement protester quand tu t'es trouvé confronté à trois cartes biseautées.

Je me renfrognai.

– Pourquoi à-t-il fait ce bruit d'aspirateur répugnant ?

– Oh ça ? T'es-tu jamais demandé d'où venait le terme de gobeur ? À la réflexion, compte tenu de là direction que prend l'argent, le gobeur n'est pas vraiment celui qu'on pense. Le gobeur, ce serait plutôt Jack Jack, et toi... (son sourire alla droit au fond de mon portefeuille vide)... tu serais plutôt le gobé de la fable !

Je me retournai. L'obèse avait repris son somme, ses mains grassouillettes croisées sur sa panse, le canotier sur l'œil.

12 juin 2144

Après plusieurs jours passés en leur déroutante compagnie, j'avais acquis la certitude que les arnaqueurs ne feraient qu'une bouchée des habitants de Chytew. Même le noble mot de « science » ne saurait à lui seul rendre compte dans leur diabolique complexité de toutes les méthodes utilisées par ces manipulateurs géniaux. Boston Beau Dancer avait commencé sa brillante carrière sur Terre quand il n'était encore qu'un tire-laine prometteur. Comme je refusais de croire que quelqu'un puisse à mon insu introduire ses mains dans mes poches, Boston Beau me tendit mon cher portefeuille, mon canif préféré et ma menue monnaie. Sans commentaire. Certain d'avoir accroché mon intérêt, il se lança dans une étude comparative de la rue et du cirque du point de vue du pickpocket.

– Prenons la rue. Là, le travail en équipe s'impose. Il faut être au moins deux. Suis-moi bien. Mon premier retient l'attention du pigeon tandis que mon second l'étrille et refile la camelote à mon troisième afin de se débarrasser au plus vite des preuves compromettantes. Quel gaspillage d'énergie, me diras-tu, mais quelle virtuosité ! À côté de ça, plumer la volaille dans un cirque, c'est de la production de masse, ni plus ni moins. Mes lascars se dispersent dans la foule et je grimpe sur une estrade. De ma position élevée, je me démène comme un fou, gueulant et gesticulant. Quand tous les regards convergent sur moi, j'explique qu'il y a des pickpockets partout et je demande aux gens de surveiller leur portefeuille. En vous remerciant, messieurs-dames de votre attention.

– Comment ? Vous les avertissez ?

– Dès qu'ils se sentent menacés dans ce qu'ils ont de plus cher, les pigeons n'ont qu'un réflexe, celui de plonger la main dans la poche qui contient le fric. Le pickpocket repère l'endroit et se met au travail. Quand ses poches à lui sont archi-pleines, il abandonne : c'est sa seule limite.

Indispensable rouage, les racoleurs œuvrent pour le bien commun. Ils déambulent à travers les rues de la ville, repèrent les galetteux et les attirent sur le terrain où les malheureux auront tout loisir de voir un ou deux clients gagner quelques parties de multicolor, 421, bonneteau, coquille de noix ou Dieu sait quoi. Persuadés que la

victoire est à leur portée, ils tenteront leur chance. Ces joyeux compères travaillaient en étroite collaboration avec Boston Beau. En vérité, je le répète, le noble mot de « science » ne saurait à lui seul dépeindre l'arsenal dont disposent les arnaqueurs pour séparer le gogo de son portefeuille.

À mesure que déclinait la confiance que m'inspiraient mes « yeux de lynx », grandissait mon estime pour mes nouveaux compagnons. On peut être corrompu jusqu'à la moelle, il faut tout de même avoir une sacrée dose de sang-froid pour soulager de leurs économies une demi-douzaine de mineurs qui pourraient tous vous aplatir d'un seul coup de poing. Et ce, à leur nez et à leur barbe. Si leurs leçons ne m'avaient mis prématurément sur la paille, mon estime se serait sans doute muée en adulation véritable.

Privé des moyens d'investir, j'en fus réduit à poser des questions et à remplir mon bloc-notes.

– Un détail, parmi beaucoup d'autres, me demeure obscur, Boston Beau. Comment pouvez-vous vous permettre de filer vingt millions de crédits à M. John en échange de votre participation à la tournée ? C'est bizarre, vous ne trouvez pas, de payer le patron qui vous embauche pour vendre ses billets d'entrée ?

Boston Beau eut un sourire rêveur. Ses lèvres remuèrent et je compris qu'il se livrait à un rapide calcul mental. Soudain, il fixa sur les miens le regard brillant de ses yeux vifs et mouvants comme des puces.

– Combien le cirque a-t-il ramassé, la saison dernière ? Vingt, vingt-cinq millions de crédits ?

– À peu près.

Il hocha la tête.

– Disons que tu es le client et moi le guichetier. Tu t'amènes pour acheter un ticket d'entrée à deux crédits et quart. Tu me tends un billet de dix ou vingt crédits. Même dix, c'est suffisant pour la démonstration. Je te rends quatre crédits trois quarts.

– Non. Vous me devez *sept* crédits trois quarts.

– Le problème n'est pas de savoir combien je te dois, mais combien je te rends, Cicéron.

– Mais comment...

Il se servait de son mince sourire comme d'une plume dont il m'aurait chatouillé le menton.

– S'il te reste un peu de ferraille au fond de tes poches, je vais te

présenter à Tim Zigoune. Il sera enchanté de te faire une démonstration.

Je pris mon visage le plus pincé.

– Merci. Sans façon.

– Tu fais des progrès, petit. (Il se frotta les mains et poursuivit d'un ton docte.) Tous ceux qui ont l'intention de se rendre au cirque auront mis de l'argent de côté sous forme de grosses coupures. Un client sur vingt se présentera au guichet avec l'appoint. Par conséquent, déduction faite des deux crédits et quart que je dois à M. John, ce sont trois crédits qui filent dans ma poche. Voilà pour un billet de dix crédits. Sur un billet de vingt, on compte un bénéfice moyen de huit crédits. Sur un billet de cinquante, il peut atteindre vingt-deux crédits.

– Et qu'advient-il si le client recompte sa monnaie et s'aperçoit qu'il a été grugé ?

– La queue impatiente l'aura poussé à l'écart, sinon les videurs qui travaillent avec le guichetier l'évacuent en douceur. Si le pigeon fait tout un plat, le guichetier réplique qu'il aurait pu s'en apercevoir tout de suite. Il est hors de question de rembourser un type qui se présente cinq minutes après en prétendant qu'on ne lui a pas rendu assez. Il se fait chahuter par la foule, perd contenance et neuf fois sur dix, laisse tomber. S'il s'acharne et menace de convoquer les flics, je l'entraîne derrière la roulotte et je le paie afin qu'il déguerpisse.

– Tout de même, ça n'explique pas la somme exorbitante dont vous faites cadeau au Pacha.

– La billetterie me rapportera autant qu'à lui, à cette différence qu'il s'agira pour moi d'un bénéfice net. Ajoute les jeux et la fauche. L'un dans l'autre, sur une planète telle qu'Ahngar, mon équipe raflera entre trente-cinq et quarante millions en moins d'un tiers de saison. Si la planète est plus prospère, comme l'est Chytew par exemple, nous pouvons espérer doubler cette somme. (Il ferma à demi les yeux et renversa la tête en arrière.) Considère, Cicéron, qu'ils n'ont encore jamais vu de cirque. À point. Ils sont à point...

14 juin 2144

La veille de notre mise en orbite autour de Chytew, j'entrai en coup de vent dans le bureau du Pacha.

– Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous ne pouvez pas lâcher Boston Beau et sa horde de... de loups sur ces innocents ! C'est de l'inconscience. Les cirques seront à jamais bannis de Chytew !

O'Hara se flatta le menton, l'air pensif.

– Où en es-tu, Cicéron ? Comment trouves-tu la compagnie de ces loups ? Enrichissante, n'est-ce pas ?

– Monsieur John, je vous en prie ! (Je brassai l'air avec véhémence.) Pourquoi avoir choisi la pire solution ? De toute façon, nous serions rentrés dans nos frais et le souverain ne vous aurait pas mis le couteau sous la gorge, vous le savez aussi bien que moi !

Il secoua la tête.

– Un autre échec, un incendie, une ou deux étapes manquées par suite des intempéries, il n'en fallait pas plus pour nous liquider. Je ne pouvais pas prendre le risque de perdre mon cirque, c'est aussi simple que cela. Il existe une autre raison... (il parut hésiter, mais son visage se ferma...) mais tout compte fait, je la garde pour moi. Que devais-je faire, Cicéron ? Mettre en péril l'existence du cirque pour quelques scrupules qui n'auraient même pas payé la paille des éléphants ?

– Pourquoi pas, monsieur John ? Pourquoi pas ?

Là-dessus je quittai la cabine aussi soudainement que j'y étais entré et gagnai le centre du vaisseau où se trouvaient les locaux affectés à la troupe, dans l'espoir qu'une conversation avec Donald me remettrait les idées en place. Je frappai à la porte de sa cabine, mais ce fut la Reine du Trapèze qui vint m'ouvrir.

– Cicéron !

– Où est Donald ?

– Il est descendu avec la dernière navette. Entre donc. Tu as l'air bouleversé.

J'entrai et m'installai à l'extrême bord du canapé qu'elle me désignait.

– C'est vrai, je suis bouleversé. Je comptai sur Donald pour me remonter le moral.

– Que se passe-t-il, Cicéron ? Quelqu'un t'a fait des misères ?

En face de moi, Mistenflûte oscillait doucement, suspendue au plafond par une chaîne dont elle tenait l'autre extrémité entre ses dents. La belle trapéziste la regardait avec un sourire de satisfaction quasi maternel.

– Elle travaille un numéro de Mâchoire d'Acier, me confia-t-elle comme si j'étais aveugle. Si ça marche, Pylônes a promis de l'engager pour la fin de la saison.

J'adressai une grimace de sympathie à la fillette et me tournai vers Diane.

– Si quelqu'un m'a fait quelque Chose, c'est M. John. Je me tracasse au sujet des arnaqueurs qu'il a embauchés.

– Pourquoi donc ? Ils t'ont joué un sale tour ?

Je la regardai avec stupeur.

– Ce n'est pas le moment de plaisanter, Diane. Ils vont tuer le cirque, voilà ce qui me bouleverse !

Mistenflûte se laissa tomber d'une pirouette. Diane croisa ses longues jambes fuselées et m'adressa un sourire qu'en toute autre circonstance j'aurais trouvé chaleureux.

– Tu te trompes, Cicéron. Jamais le Pacha n'aurait pris un tel risque. Le cirque est toute sa vie.

– Peut-être ne s'est-il pas rendu compte. En tout cas, si les arnaqueurs restent, nous sommes fichus. Notre réputation va tomber à zéro et aucune planète ne voudra plus entendre parler du cirque O'Hara !

Mistenflûte se planta devant moi, les poings sur les hanches.

– Le Pacha sait ce qu'il fait, Donald nous l'a dit cent fois. Et si c'est l'avis de Donald, c'est aussi le nôtre !

Je me levai d'un bond et rejoignit la porte. Avant de la claquer, je me retournai.

– La fidélité poussée à ce degré d'aveuglement a coûté pas mal de têtes à la monarchie pendienne.

– Ah oui ? Envisagerais-tu de décapiter Donald ?

C'était la seconde porte que je claquais en un quart d'heure. Le plus sage était de me résigner à la solitude et d'aller ronger mon frein sous mes couvertures. J'enfilai les couloirs à toute allure, pénétrai

dans le dortoir des célibataires et je me jetai sur ma couchette. Je fronçai si fort mes sourcils que mes arcades se touchaient presque.

Le cirque représentait tout pour le Pacha. Tout : ni plus ni moins, que sa raison de vivre. Par la seule force de sa volonté, il avait arraché son misérable chapiteau à la boue des banlieues de la Terre et lui avait ouvert la route prestigieuse du Quadrant. Pour préserver cet acquis, John J. O'Hara irait jusqu'au meurtre, j'en avais la certitude. Mais s'acoquiner avec les arnaqueurs, c'était porter un coup fatal à une réputation acquise et amplement justifiée. Les conséquences seraient immédiates et tragiques : baisse sensible de la clientèle, bagarres fréquentes, interdiction de séjour dans certaines localités voire sur certaines planètes. Sur Ahngar, déjà, il s'en était fallu de peu que les choses ne tournent à la catastrophe. Si Boston Beau et son équipe n'avaient pas entraîné le cirque dans l'opprobre, c'était uniquement parce que la troupe s'était prudemment cantonnée à bord du *Baraboo*. Malgré tout, le représentant du Palais avait tenu à rencontrer le Pacha afin de chercher avec lui une solution au problème du remboursement, mais une fois cette question réglée, il était resté celui des arnaqueurs. Complices par notre silence, nous étions déjà contaminés et bientôt la population de Chytew en saurait quelque chose.

Sur ces entrefaites, Merlan Frit, l'animateur du petit chapiteau, entra dans le dortoir. Sitôt qu'il m'aperçut il tourna la tête de droite et de gauche afin de s'assurer que nous étions bien seuls. Rassuré, il vint droit sur moi et s'assit sur la banquette encastrée qui faisait face à mon lit.

– Cicéron, mon vieux, tu en fais une tête !

Je le dévisageai avec attention. Ses gros yeux mi-clos ne reflétaient qu'une infinie sérénité. Son visage mince au menton fuyant résistait à l'examen le plus minutieux. Tant d'impassibilité était plus que je n'en pouvais supporter.

– Et toi ? m'écriai-je. Aurais-tu oublié ta sortie de l'autre jour ?

Merlan Frit opina doucement.

– Je sais à quoi tu penses. Si tu me vois aussi calme, Cicéron, c'est que j'ai pris la décision d'agir. Je hais les arnaqueurs. C'est plus fort que moi, je n'ai jamais pu supporter cette maudite engeance. Dès notre arrivée sur Chytew je réglerai leur compte une bonne fois pour toutes à Boston Beau et à ses complices.

Je me dressai sur mon séant.

– Que comptes-tu faire ?

Il glissa un regard circulaire. Personne. Dans un brusque élan de complicité, il se pencha et me saisit le bras.

– J’aurais besoin d’un coup de main. Tu marches ?

– Je ne sais pas encore. Est-ce que tu... ce n’est pas possible, Merlan Frit, tu ne peux pas appeler les flics !

– Chhchhut ! As-tu envie qu’on nous assomme à coups de piquets ?

– Tout de même, Merlan Frit, les flics !

– Je me suis creusé la tête sans rien trouver de mieux. Il faut frapper vite et fort. À ce prix seulement nous sauverons le cirque. Si, comme je l’espère, la police intervient dès la première étape, il n’y aura pas trop de casse.

Je baissai la tête avec accablement.

– Es-tu certain que ce soit la meilleure solution ? Si on découvre le pot aux roses, nous serons chassés avec perte et fracas.

L’étau se resserra autour de mon poignet.

– Tu fais partie de la famille, Cicéron. Agis selon ta conscience.

Je consultai ma conscience. En tout cas, je m’y efforçai. Y arrivai-je ? C’est une autre histoire. Toujours est-il que je fis basculer mes jambes et me dressai, comme mû par l’implacable ressort de l’obligation morale.

– Très bien. Que dois-je faire ?

– Dès que nous serons en orbite, le *War Eagle* viendra au rapport. Nous redescendrons avec lui et le quitterons à la première étape, en même temps que l’ange gardien. Une fois en ville, nous aviserons.

15 juin 2144

La malchance voulut que Boston Beau décidât lui aussi d'emprunter le *War Eagle* lorsqu'il redescendrait afin, déclara-t-il, de « soupeser *de visu* le capital local ». Personne, à l'exception des éclaireurs et de l'organisateur de la tournée, ne savait à quoi ressemblait la planète et Boston Beau voulait tâter le terrain. Soucieux de ne pas éveiller ses soupçons, Merlan Frit se montra d'une amabilité obséquieuse et je fis de même, mais l'effort nous coûta. La première étape retenue par Routard s'appelait Marthaan. Le terrain se trouvait un peu en dehors de la ville ; là, nous fîmes nos adieux à Tic Tac et *pedibus* nous prîmes tous les trois le chemin des gratte-ciel. L'espèce dominante, l'Ashtu, se présente sous la forme d'un œuf d'autruche géant pourvu de pattes courtaudes et de bras gracieux terminés par des mains à quatre doigts. À plusieurs reprises, tandis que nous déambulions le long des artères commerçantes de Marthaan, Boston Beau se plaça sur la trajectoire de l'une des créatures ovoïdes. Invariablement, l'Ashtu lui rentrait dedans, marmonnait quelque excuse inintelligible et poursuivait en se dandinant son bonhomme de chemin. Boston Beau rayonnait.

– Doux Jésus ! J'arrive à temps pour l'éclosion.

Après sa quatrième collision volontaire, je n'y tins plus.

– Mais enfin, pourquoi fais-tu ça ?

– As-tu remarqué leurs yeux, Cicéron ? Minuscules et presque latéraux. Ils ne voient pas ce qui est devant eux. Imagine le parti que Jack Jack pourra tirer de cette infirmité ! (Avec un gloussement d'euphorie, il nous adressa un signe et se laissa entraîner par la cohue.) Je suis curieux d'apprendre comment ils dépensent leur argent ! cria-t-il.

J'étais consterné.

– C'est effrayant, murmurai-je. Ils vont les dépouiller jusqu'à leur dernier sou !

Merlan Frit acquiesça sans changer d'expression et me désigna l'œuf au ceinturon blanc qui réglait la circulation piétonne au carrefour voisin. Je ressentis un choc. Ici, il fallait des flics pour prévenir les télescopages entre piétons !

– Demandons-lui de nous indiquer le chemin du commissariat le plus proche.

Quand nous fûmes en face de l'œuf au ceinturon, ce fut moi qui m'adressai à lui.

– S'il vous plaît, pourriez-vous nous indiquer le chemin de votre commissariat ?

Le flic pivota de façon à me situer dans le champ de vision de son œil droit. L'œil en question s'écarquilla. Son propriétaire recula d'un pas chancelant.

– Mig Ballooma !

Je fis une seconde tentative.

– S'il vous plaît, le commissariat ?

Remis de sa surprise, le flic se rapprocha et nous reluqua sous le nez, alternativement de l'œil droit, puis du gauche.

– Egger Bieg Sirkis !

– Je vous demande pardon ?

Le flic me montra du doigt.

– Sirkis, Sirkis, dether et ?

Je ne comprenais toujours pas. Merlan Frit me flanqua son coude dans les côtes.

– Il dit que nous venons du cirque. « Sirkis, Sirkis », tu piges ?

La bouche minuscule s'ouvrit jusqu'aux limites du possible. Le corps tout entier se balançait d'avant en arrière.

– Sirkis ! Sirkis !

Au carrefour, les piétons se carambolaient allègrement, mais notre agent de la circulation n'en avait cure. Il glissa deux doigts sous sa ceinture et nous montra un coupon rouge et blanc.

– C'est une réservation pour le grand chapiteau, annonçai-je après y avoir jeté un coup d'œil. (Je hochai la tête avec vigueur.) Oui, oui, nous venons du cirque. À présent, dites-nous où se trouve le commissariat.

Il remit le coupon en place et tendit le bras.

– Nethy bleu et « poleece stayshun » duma ?

Se méprenant sur son geste, les piétons qui venaient à contresens s'engouffrèrent dans la voie transversale. Ce fut un épouvantable gâchis.

– Gaavuunh ! hurla le flic.

Ses yeux effectuèrent un double panoramique horizontal et n'écoutant que son courage, il plongea dans la mêlée. Coups de gueule, bourrades, gesticulations... en l'espace de quelques minutes, il avait ramené l'ordre. Il nous montra une façade d'immeuble à deux pas du carrefour.

– Agwug, tuwhap thubba.

Je pointai l'index dans la direction indiquée.

– Commissariat ?

À nouveau, il eut l'imprudence de lever le bras. Ce devait être l'équivalent d'un haussement d'épaules, mais sur les piétons en attente, cela produisit l'effet d'un feu rouge, c'est-à-dire qu'ils se précipitèrent dans un désordre indescriptible contre le front perpendiculaire.

– Ah, gaavuuk ! Nee gaavuuk ! s'écria le flic.

Derechef, il retourna débrouiller l'horrible mélimélo. Merlan Frit me tira par la manche.

– Vite, filons avant qu'il ne revienne. J'ignore si cet immeuble est effectivement un commissariat, mais cela ne coûte rien d'essayer.

Sur la porte étaient peints en quantité incroyable des lignes, des points, des fioritures et gribouillis de toute sorte. Tout en bas, il était écrit « Ici, on parle anglais ».

– Que nous sommes bêtes ! marmonnai-je. Ce n'est pas un commissariat mais un bureau d'interprétariat. Entrons.

Nous entrâmes. La pièce d'accueil, petite et sans fenêtre, ne contenait qu'un seul œuf, ce dernier affalé dans un coin derrière un comptoir de un mètre de haut.

– Ma parole, on dirait qu'il roupille ! souffla Merlan Frit.

J'assenai un petit coup sur le comptoir.

– Monsieur ?

Pas de réaction. Je frappai plus fort.

– Parlez-vous anglais ?

L'œil visible s'ouvrit à demi. La créature sursauta, battit des paupières, puis sa bouche s'arrondit.

– Ooooooh ! Sirkis !

Elle se leva, extirpa de sous son ceinturon une réservation pour la représentation d'ouverture et l'agita joyeusement.

J'acquiesçai.

– En effet nous faisons partie de la troupe. (Plus bas, j'ajoutai :) Dis donc, Archimède et l'avant-garde ont l'air d'avoir bien travaillé. (Je regardai l'œuf.) Vous parlez anglais ?

Les petits yeux louchaient vers moi.

– Parler anglais, oui, oui !

– Comment vous appelez-vous ?

– Doccor-thut, enchanté, messieurs.

Doccor-thut s'inclina profondément. Imaginez un œuf monté sur pattes s'efforçant de faire une révérence et vous aurez une idée du résultat.

– Pouvez-vous nous accompagner au commissariat le plus proche ? demandai-je en souriant. Nous avons une déclaration à faire.

Doccor-thut tourna sur lui-même et plongea sous le comptoir. Il réapparut avec un livre qu'il tint devant son œil gauche. Il le feuilleta à toute vitesse.

– Commiss... Commiss... hmmmmmm. Commission ! Commission des affaires communautaires... (Il revint en arrière.) Commisération... Comices ! (Son œil se braqua sur nous.) Vous voulez vendre du bétail ?

Merlan Frit posa sur mon épaule une main apaisante.

– Laisse-moi essayer, veux-tu ?

De son index replié, il fit signe à l'interprète d'approcher. Doccor-thut pressa un bouton : un segment du comptoir coulisca pour lui livrer passage. Merlan Frit l'attendait avec son sourire des dimanches.

– Nous voulons voir le chef de la police, dit-il. Le patron.

Doccor-thut se replongea dans son dictionnaire.

– Patron... ah ! Se dit du saint ou de la sainte dont on a reçu le nom en baptême. (Il nous consulta d'un œil interrogatif.) Baptême ? Qu'est-ce que c'est ?

Merlan Frit avait viré au rouge. Il dut se faire violence pour ne pas arracher le bouquin des mains de l'œuf. Au lieu de ça, il s'en empara délicatement.

– Vous permettez ? Voilà, c'est ici. Patron. Personne qui commande à des employés.

Pris d'une soudaine inspiration, il entraîna l'œuf sur le seuil et lui montra le flic qui gesticulait au milieu du carrefour.

Doccor-thut hochà de tout son corps.

– Vous voulez la Direction du service de la circulation piétonne ? C'est facile. Pour un demi-crédit, je vous conduis.

Je retournai mes poches. Vides. Mon pantalon sortait de chez le teinturier.

– Merlan Frit, donne-lui ce qu'il demande. Je te devrai un quart de crédit.

Il lui tendit deux pièces. Doccor-thut les prit et les garda dans le creux de sa main. Il semblait perplexe. Il regarda Merlan Frit avec étonnement.

– Vous n'avez pas de compte ?

– De compte ? Quel compte ?

– Oui, oui ! La Banque d'Echange. Vous n'avez pas de compte à la Banque d'Echange ?

Comme nous secouions la tête, Doccor-thut scruta l'avenue depuis le seuil. Tout à coup, il sortit. Je le rattrapai aussitôt.

– Nous allons voir la Direction du service de la circulation piétonne ?

Il acquiesça, puis me montra une sorte de boîte scellée dans le mur un peu plus loin.

– Après. D'abord, bureau de change. Ça, bureau de change.

Une fois devant la boîte, il inséra les deux pièces dans une fente et débita d'un trait :

– Doccor-thut, temay, ooch, ooch, soog, temay, dis, ooch ; simile cho.

Rasséréiné, son œil pivota vers nous.

– Et maintenant, Direction circulation.

15 juin 2144

Après d'interminables palabres et de fréquents recours à *L'anglais, tel qu'on le parle*, il devint évident que les responsables de la circulation s'occupaient exclusivement de cela et ne faisaient même pas partie de la police. Le chef de service qui nous reçut nous adressa finalement au service local de redressement des torts. Là, on nous introduisit chez un œuf à l'air coriace sous son ceinturon bleu. Tuggeth-norz – c'était son nom – dénicha un interprète un peu plus compétent et nous fîmes de chaleureux adieux à Doccor-thut, non sans lui glisser un second crédit qui disparut aussitôt dans la fente du « bureau de change » de l'immeuble. Avant de refermer la porte, il nous adressa un dernier signe complice en agitant son coupon rouge et blanc.

– Sirkis, hein ? Nous revoir là-bas !

Dès que le chef du service de redressement des torts et son interprète eurent fait disparaître sous leurs ceinturons leurs propres réservations, nous en arrivâmes à l'objet de notre visite.

– Tuggeth-norz, déclarai-je d'une voix solennelle, il y a des arnaqueurs parmi la troupe.

Goobin-stu, l'interprète, se dandina d'un pied sur l'autre avant d'avouer son ignorance :

– Excusez-moi, quel est le sens du mot « arnaqueur » ?

Je levai les mains.

– Il y en a de toutes sortes – vide-goussets, pipeurs, bonneteurs, escamoteurs...

L'interprète ouvrait des yeux ronds. Je fis claquer ma langue de dépit.

– Enfin, vous avez bien entendu parler des pickpockets ?

Goobin-stu poussa un soupir. Un livre surgit comme par enchantement dans sa main. Je le reconnus aussitôt. C'était l'indispensable *anglais, tel qu'on le parle*. Il feuilleta les pages à toute vitesse, trouva le mot cherché et je compris à son expression de stupeur scandalisée qu'il n'approuvait pas plus que nous la décision du Pacha. Il étudia nos visages avec attention puis, me saisissant aux

épaules, me fit tourner sur moi-même pour les besoins de la démonstration tandis qu'il exposait la situation à son chef. Il ne cessait de lui montrer ma poche-revolver. À un moment donné, sans interrompre son baragouin, il y plongeait les doigts avec dextérité et en arracha mon portefeuille vide. D'autres explications suivirent, puis on me rendit mon bien. L'interprète s'était tu. Nous attendions le verdict de Tuggeth-norz. Ce dernier plissa les yeux et croisa les mains derrière son dos. Chacun pouvait voir qu'il furetait aux confins de son intellect. L'enjeu était de taille. Mon avenir, celui de Merlan Frit, celui du cirque. Soudain, les yeux s'ouvrirent tout grands. Tuggeth-norz se mit à postillonner à la figure de l'interprète. Quand il eut terminé, Goobin-stu traduisit d'un air penaud.

– Ce n'est pas un crime.

– Qu'est-ce qui n'est pas un crime ?

– Ce n'est pas un crime de fouiller dans la poche de ses voisins. Tuggeth-norz dit que la loi ne l'interdit pas.

– C'est impossible ! Vos lois sont si timorées que vous n'osez pas punir celui qui vole le bien d'autrui ?

Goobin-stu fit le fameux geste du bras que j'interprétais comme un haussement d'épaules.

– À quoi bon ? Nous n'avons pas de poches !

Abasourdis, Merlan Frit et moi jetâmes un regard circulaire. Tous les Ashtus présents étaient sanglés dans le même ceinturon azur, mais aucun n'avait de poches.

– Mais où donc mettez-vous votre argent ?

À ce mot Goobin-stu partit d'un hennissement guttural qui lui fit venir les larmes aux yeux. Il s'interrompit pour traduire ma question à la cantonade et déclencha l'hilarité générale. Quand la rigolade fut terminée, l'interprète s'expliqua d'une voix où persistait un grelot de fou rire rentré.

– Nous avons tous un compte à la Banque d'Echange. C'est là que se trouve notre argent. Sinon, nous serions obligés de l'avoir en permanence entre nos mains !

– Et les jeux truqués ? Il y en aura en quantité sur le terrain.

Regards décontenancés.

– Des jeux truqués ?

– Oui, des jeux de hasard où le hasard n'est jamais de votre côté. Des jeux malhonnêtes, vous comprenez ? Malhonnêtes !

C'était au tour de Goobin-stu de nous regarder comme si nous

tombions des nues. Notre incommensurable naïveté allait le plonger dans l'allégresse pendant des jours et des jours, j'en suis sûr.

– Malhonnêtes ? s'écria-t-il. Et alors ?

Il riait déjà.

Nous louvoyâmes jusqu'au terrain, la tête basse, le moral à zéro. Merlan Frit ne cessait de ronchonner à mi-voix.

– J'ai eu l'impression qu'ils ne connaissaient même pas le sens du mot « malhonnête », répéta-t-il pour la douzième fois. Tu te rends compte ?

– Et sais-tu ce que cela veut dire ? renchéris-je. Cela veut dire que la malhonnêteté ne tombe pas sous le coup de la loi !

Nous arrivions à l'entrée du terrain. D'un coup de pied, Merlan Frit fit gicler un caillou.

– Tout est permis, en quelque sorte. Boston Beau et sa clique vont se faire autant de fric que s'ils étaient l'Institut d'Emission lui-même.

Je suivis des yeux la trajectoire du caillou. Il alla buter contre la roulotte de la billetterie et, levant la tête, j'aperçus la binette mélancolique de Tim Zigoune embusqué derrière la grille du guichet. Personne ne faisait la queue, mais au delà de la roulotte le terrain grouillait de joyeux Ashtus canalisés dans leur enthousiasme presque aveugle par des agents de la circulation reconnaissantes à leurs ceinturons blancs. Les retardataires présentaient leur réservation sans s'arrêter en passant devant la roulotte et filaient grossir la foule. Après un signe de tête au pauvre Tim, nous suivîmes le mouvement. Les Ashtus écoutaient les aboyeurs, entraient ou sortaient des chapiteaux, s'arrêtaient devant les stands, bref, en apparence tout était normal. Et pourtant... et pourtant, quelque chose clochait. Personne n'achetait de tickets. Je suivis Merlan Frit jusqu'à la tente d'Ozamund devant laquelle s'égosillait Patati. Parvenu au terme de son boniment, d'un geste magistral, il projeta sa canne en direction de l'ouverture de la tente. Les Ashtus se bousculaient pour entrer.

– C'est à peine croyable, marmonna Patati. Ils ne comprennent pas un mot de ce que je raconte, et malgré ça, ils s'arrêtent pour m'écouter et m'obéissent ! Quel magnétisme ! Je vous ferai quand même remarquer que ce bon vieux Patata n'en accroche pas moitié autant pour Zel.

Je me retournai. La foule massée devant la tente de M^{me} Zelda était deux fois moins dense, en effet.

– Mais pourquoi ne vendez-vous pas de tickets ? demandai-je.

– Ça, mon petit, ce sont les consignes du Pacha. Il paraît que ces sauvages ne transportent jamais de liquide sur eux. Il paraît aussi qu'on peut leur faire confiance.

Depuis un instant, Merlan Frit semblait avoir l'esprit ailleurs. Il ne cessait de jeter les yeux de tous côtés.

– Mais où sont donc passés les arnaqueurs ? Je n'en vois pas un seul.

– Ils ont dû filer. Ils n'avaient pas un seul client. Bon, si ça ne vous ennuie pas, je retourne au boulot. Au fait, j'allais oublier. Le Pacha vous fait dire de passer le voir le plus tôt possible.

Quittant l'allée centrale, nous nous dirigeâmes vers la roulotte des Cols Blancs. De loin, nous aperçûmes O'Hara. Assis sur les marches, il contemplait la foule en se tenant les côtes de rire. À notre approche, il se redressa.

– Tiens ! Voilà nos francs-tireurs. Alors, avez-vous toujours l'intention de nous faire embarquer ?

Je ne sais ce que fit Merlan Frit. Pour ma part, je grimaçai un sourire ambigu et pour ne pas perdre contenance me campai bien droit et les bras croisés.

– Que se passe-t-il, monsieur John ? Pourquoi avoir interdit la vente des tickets ? Où sont les arnaqueurs ?

O'Hara leva les bras au ciel.

– Une à la fois, par pitié ! Content de te revoir parmi nous, Merlan Frit.

Le petit homme le regarda sans ciller.

– Nous attendons vos explications, monsieur John.

O'Hara se rengorgea. L'air matois, il nous dévisagea l'un après l'autre.

– Fort bien. Cicéron m'a demandé pourquoi nous ne vendions pas de tickets. C'est très simple : ces gens-là ne transportent jamais d'argent sur eux. Ils enregistrent le prix des tickets et quand ils passeront devant l'un de leurs terminaux bancaires, ils transféreront la somme due sur le compte du cirque.

– Et vous leur faites confiance ?

– Oui, Cicéron. Au début, quand Routard m'a exposé la situation, j'étais très réticent, mais c'est ainsi. Ils ignorent la malhonnêteté, la tricherie, le vol. D'autre part, les Ashtus ne sont pas du genre à claquer leur fric sur un coup de tête. Ce sont des créatures prudentes et réfléchies. Ceux que le cirque intéressait avaient déjà pris leur

décision avant notre arrivée et acheté des réservations. Le transfert ne vaut que pour les à-côtés.

– Admettons. Que deviennent les arnaqueurs ?

Son sourire s'étira jusqu'aux oreilles. Clairement, le meilleur était à venir.

– Pour se faire retaper par un arnaqueur, il faut l'être un peu soi-même, murmura-t-il. Mais que l'on puisse obtenir quelque chose sans rien donner en échange, voilà qui passe l'entendement d'une fripouille. Je me suis servi de cette atrophie, voilà tout.

– Je vois. Impossible d'arnaquer un honnête homme. Impossible d'arnaquer un Ashtu. C'était si simple...

Je n'en revenais pas d'être passé à côté d'une telle évidence. Le cirque allait ramasser la grosse galette et Boston Beau ne recevrait pas un crédit en échange de ses vingt millions. Je regardai toujours le Pacha.

– Nous allons être riches, n'est-ce pas ?

– J'en ai l'impression.

Merlan Frit avança les lèvres. Du coup ; sa ressemblance avec le poisson qui lui avait valu son surnom devint frappante.

– Et le fric de Boston Beau est toujours à nous, n'est-ce pas ?

Le Pacha haussa les épaules.

– J'ai tenu ma part du marché. Est-ce ma faute si le souverain d'Ahngar m'a proposé d'annuler le reliquat de la dette à condition que je débarrasse sa planète de tous les arnaqueurs ?

Son expression se modifia. Elle m'évoqua irrésistiblement celle qu'avait eue Jack Jack quand j'avais abattu mes quarante-sept crédits sur la table. Quelqu'un approchait. Je me retournai. C'était Boston Beau.

Il nous salua poliment, Merlan Frit et moi, puis se tourna vers le Pacha.

– Que se passera-t-il quand le cirque quittera Chytew ? Pourrions-nous profiter du *Baraboo* pour gagner Vistunya ?

– Avec plaisir, si au terme de la tournée vous désirez renouveler notre contrat.

L'arnaqueur inclina la tête de côté et considéra O'Hara d'un air incrédule.

– Vingt millions de crédits supplémentaires ?

– C’est cela même. Tel était notre accord, n’est-ce pas ?

Le Pacha ouvrit la porte du bureau. Sur le seuil, il se retourna. Il n’y avait pas trace de dérision dans le sourire qu’il adressa à Boston Beau.

– Bonne chance.

Merlan Frit ricana quelque chose et s’en fut. J’étais nouveau dans le métier. Je ne pus y résister. Suivant des yeux la haute silhouette de Boston Beau qui marchait pesamment vers la sortie, je le hélai.

– Hey, Boston !

Il se retourna, le regard noir. Alors je lui adressai le plus long, le plus sonore, le plus ignoble bruit de succion dont je fus capable. L’espace d’un instant, il demeura interdit. Puis un lent sourire naquit sur son visage. Il sabra l’air de sa main et son rire était bien le plus éclatant, le plus désinvolte, le plus insolent que j’avais jamais entendu.

En pénétrant dans la salle du conseil d’A&BCE, Karl Arnheim vit aussitôt que Milton Stone occupait le fauteuil du président de séance. *Son* fauteuil. L’apercevant, le comptable interrompit son aparté feutré avec ses voisins,

– Karl ! Soyez le bienvenu.

Ceux qui n’avaient pas encore remarqué son entrée cessèrent leur discret papotage. Le silence tomba. Stone se racla la gorge.

– Nous avons tenté de vous joindre, Karl, mais depuis trois semaines, vous avez refusé tous les appels. Ainsi que vous le constatez, A&BCE a changé de président. (Stone se renversa avec ostentation contre le dossier.) C’est moi qui occupe désormais cette fonction. À partir de maintenant, A&BCE redevient une prestigieuse entreprise à but lucratif et cesse d’être l’instrument personnel de la vengeance d’un mégalomane dangereux.

Arnheim avait encore la main sur la poignée. Il les regarda tous, l’un après l’autre, comme s’il désirait graver ces visages dans le recoin le plus noir de sa mémoire. Quand il eut fait le tour de la table, il tourna les talons et referma doucement la porte, doucement comme la porte d’une maison endeuillée. Milton Stone émit un ricanement pénible.

– Au travail, messieurs. Le premier point inscrit à l’ordre du jour concerne le cirque Arnheim & Boon. Nous devons au plus vite trouver un acquéreur. Alors seulement notre chère maison aura tourné cette funeste page.

CINQUIÈME PARTIE

DOUCE REVANCHE

Saison 2145

Sous la cagoule noire, Adjya Sum, ambassadeur de l'empire nuumiiien aux États Unis de la Terre, soupesa Karl Arnheim d'un regard scrutateur. Décidément, l'ex-président de *Arnheim & Boon Conglomerated Enterprises* lui plaisait. Impeccablement assis dans le fauteuil réservé aux visiteurs, Arnheim semblait porter son isolement comme un manteau. Les membres du conseil d'administration se détournaient chaque fois que son regard se posait sur eux, si grande en était la charge de haine et de mépris.

C'était cela, justement, l'enivrante jouissance qu'Arnheim tirait de son désir de vengeance, qui impressionnait si fort le Nuumiiien. La plupart de ses congénères affectaient de mépriser les hommes, mais Adjya Sum n'était pas de ceux-là. Ou plutôt il ne l'était plus depuis que Karl Arnheim s'était engagé si intensément dans sa *Goatha* contre John J. O'Hara. Fortifié par son éviction du fauteuil de président d'A&BCE, sa rancune avait pris une dimension quasi sacrée, qui forçait l'admiration du Nuumiiien.

Le secrétaire du conseil fit hum, longuement, adressa un rapide hochement de tête aux deux invités et, sans lever les yeux de ses notes, pivota vers l'extrémité de la longue table. Recroquevillé dans le fauteuil pelucheux, l'ex-comptable Milton Stone battit des cils.

– Vous avez la parole, Otto.

– Très bien. Karl Arnheim, propriétaire de vingt-sept pour cent des actions d'A&BCE, a déposé devant le conseil une motion conforme à la charte d'A&BCE selon laquelle...

– Sautez ce passage, je vous en prie, Otto. (Milton Stone adressa à la ronde un sourire indulgent.) Nous connaissons tous les statuts.

– Comme vous voudrez, monsieur Stone.

Le secrétaire rougit violemment. Il glissa un doigt sous son col et de nouveau fit hum, et ha, et hum pour la troisième fois. Sum observait tout avec la plus grande vigilance. Ainsi, même les hommes, ces monstres froids, étaient sensibles à la fureur qui émanait de Karl Arnheim. Le secrétaire s'humecta l'index et tourna deux feuillets.

– La motion... déposée par M. Arnheim... propose la dissolution de l'actuel conseil d'administration... et la convocation des actionnaires afin de procéder à une nouvelle élection...

– Je vois. Je comprends.

Le regard de Milton Stone prit tous les visages en enfilade et s'arrêta sur celui de Karl Arnheim.

– Karl, je m'en voudrais de paraître brutal, mais votre coup de force a valu à ce conseil des heures douloureuses. (Son buste bascula en avant. Il posa ses coudes sur la table et joignit le bout de ses doigts.) Vous êtes un maniaque, Karl ! Vous êtes prêt à sacrifier notre société à votre croisade insensée. Depuis deux ans, le cirque Arnheim & Boon a englouti des millions quand tous les autres cirques spatiaux réalisaient des profits considérables, y compris le Grand Cirque O'Hara, soit dit en passant. Nous avons dû vous destituer de votre fonction de président afin de protéger nos intérêts et je vous garantis que nous sommes prêts à prendre d'autres mesures. Otto, pouvez-vous brancher M. Boon sur le circuit intérieur ? Nous allons pouvoir passer au vote.

Sum ne quittait plus Arnheim des yeux. Il remarqua l'insensible changement d'expression, le soudain élan vers quelque joie intime.

– Ne vous donnez pas cette peine, Otto. (Arnheim poussa brusquement vers le secrétaire le mince dossier qu'il avait posé devant lui en s'asseyant.) Depuis ce matin, M. Boon ne fait plus partie des actionnaires d'A&BCE, dont je possède à présent cinquante-trois pour cent du capital.

Le silence tomba comme la foudre. Tandis que tous pâlissaient, le secrétaire parcourait le dossier d'un regard fébrile. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait et le lut, puis le relut deux ou trois fois avant de tourner vers Milton Stone un visage dramatique.

– C'est exact, monsieur Stone.

Karl Arnheim ne sourit pas. Simplement, le coin de sa bouche tressaillit, comme sous l'effet d'une reconnaissance comique.

– Otto ?

– Oui, monsieur Arnheim.

– Ce dernier petit travail sera pour vous l'occasion de faire vos adieux à notre société. Veuillez enregistrer les résultats du scrutin. Tous les membres du conseil sont virés. Voici la liste de leurs remplaçants : Président, Karl Arnheim ; vice-président, Adjya Sum ; trésorier, Deeiji Vi Muszzdu ; secrétaire, Cev Ta Linta...

Milton Stone bondit sur ses pieds. Son poing cogna contre la table.

– Vous êtes fou à lier, Arnheim, et plus encore si vous espérez vous en tirer ! Farcir le conseil de Nuumiiens ! Les autres actionnaires vous traîneront en justice ! Vous n'êtes pas responsable de vos actes !

Arnheim sortit un papier de sa poche. Il en fit une boulette qu'il projeta d'une pichenette contre la main du secrétaire.

– Voici la liste. (Il balaya du regard la consternation offusquée de toutes ces physionomies tournées vers lui.) Messieurs, à cette minute, vos parts du capital approchent les douze cents crédits pièce. Je suis disposé à vous les racheter à cette somme. Décidez-vous vite car cet accès de générosité sera de courte durée. Vous savez ce qu'elles deviendraient si des rumeurs de scandale se glissent jusqu'aux médias ou, pire, jusqu'aux tribunaux. (Pour la première fois, il grimaça un sourire féroce.) Alors, messieurs, que choisissez-vous ? Le moindre mal ou une ruine retentissante au nom des grands principes ? (Son rictus se figea.) Est-il besoin d'ajouter que ma prise de contrôle d'A&BCE me donne le pouvoir de faire voler en éclats cette société en moins de temps qu'il ne vous faudrait pour traverser la rue et appeler votre avocat ?

Adjya Sum plissa les yeux de plaisir en voyant tous ces éminents personnages signer leurs parts d'une plume tremblante. Quel beau sentiment qu'une haine bien constructive !

4 mai 2145

Objectif Mystienya, cinquante-deuxième planète de l'empire nuumien, aux termes d'un accord spécial garantissant un bénéfice minimum pour la saison. Les renseignements transmis par nos éclaireurs sont excellents...

Tom Warner fit halte au bord de la carrière, les mollets douloureux. La montée avait été rude. Reprenant son souffle un instant, il contempla le ciel d'un rouge sombre sans y trouver le moindre apaisement. Au fond du trou, à peine visible à travers le brouillard de poussière de roche toxique, un petit groupe d'êtres humains raclaient les parois crayeuses, emplissaient leurs paniers de fragments de roche, les balançaient sur l'épaule et grimpaient ainsi qu'il venait de le faire jusqu'aux réservoirs disposés là-haut.

– Homme !

La voix caverneuse du haut-parleur pétrifia tout le monde. Puis, l'un après l'autre, les travailleurs comprirent que l'appel ne leur était pas destiné. L'un après l'autre, ils reprirent leur besogne. Tom Warner regarda la tour.

– Quelle tâche est la tienne, Homme ?

– Maître, je dois me présenter devant le chef de village.

Pendant un instant de silence en suspens, l'Angoisse, ainsi que l'avaient baptisé les Nuumiens, la tour se tut. Puis :

– Poursuis ton chemin, Homme.

Il inclina la tête et se détourna. Le village était tapi derrière la colline. Tom Warner continua l'escalade, conscient jusqu'à l'obsession de l'œil braqué sur lui, et sachant que la sentinelle ne le lâcherait pas tant qu'il resterait dans son champ visuel. Au cas où il serait assez fou pour se départir de son apathie. Au cas où il ferait le geste. Une fois, une seule, Jason avait osé. Il avait projeté son bras vers la tour, main levée, doigts écartés. Personne, parmi les humains, ne connaissait la signification du geste, mais la réaction de la sentinelle avait été foudroyante. Jamais, de mémoire d'homme, une seule d'entre elles ne s'était vraiment mise en colère. Ce jour-là, pourtant...

Tom Warner plaqua sur sa cuisse sa main aux doigts écartés. Il arrivait au sommet de l'éminence. Un second monolithe apparut,

prenant la relève du précédent. Les sentinelles se passaient Tom Warner comme un témoin dans une course de relais. Au delà de la tour, le village, impeccable alignement de baraques de tôle et de plastique.

– Homme, quelle tâche est la tienne ?

Tom se figea dans une embardée. Ses mains se recroquevillèrent. Elles se transformèrent en deux poings nouveaux, inutiles au bout de ses bras ballants. Il aspira l'air à pleins poumons, deux fois de suite, et seulement contempla la tour.

– Maître, j'ai reçu l'ordre de me présenter devant le chef de village.

Silence. L'Angoisse, toujours. Soudain :

– Dans quel but ?

– Maître, je l'ignore.

– Poursuis ton chemin.

Tom mit un pied devant l'autre, mais ses genoux frissonnaient. Il ferma les yeux et tira sur les articulations de ses doigts. Respirer, surtout. Respirer à fond. *La haine, chez eux, n'est pas une émotion. C'est un credo, une religion, une philosophie.* Cette certitude lui apportait un vague réconfort. Pourquoi, quand cela ne changeait rien au résultat ? Parce qu'elle était stable. Une haine stable. Les muscles de ses épaules se relâchèrent. Sans un regard en arrière, il continua.

À l'approche du village, l'épaisse couche de poussière qui recouvrait le sol se dissolvait un peu. Tom donna quelques claques sur ses talons dans un effort dérisoire pour faire s'envoler la saleté.

À l'instant où il arrivait dans l'axe de la rue principale flanquée de sa double rangée de baraques insipides, comme il s'y attendait, la tour dressée à l'autre extrémité l'interpella.

– Warner, pourquoi rentres-tu si tôt de la carrière ?

Tom haussa les épaules.

– Maître, le chef de village m'attend.

La sentinelle affectée à la surveillance de la petite agglomération manifestait une certaine familiarité encourageante. Tom passa la langue sur ses lèvres craquelées et tenta sa chance.

– Maître, savez-vous pourquoi je suis convoqué ?

C'était d'une folle audace. On avait vu des hommes recevoir d'épouvantables décharges pour s'être montrés trop curieux.

– Je l'ignore, Warner. Nous attendons l'arrivée d'une nouvelle fournée de prisonniers. Peut-être veut-il t'en parler.

Tom exhala.

– Merci, Maître.

Il attendit l'ordre.

– Poursuis ton chemin, Warner.

Tom obéit en secouant la tête. À la longue, même les gardiens de zoo se prennent d'affection pour leurs pensionnaires. Il prit à droite, s'arrêta devant une porte identique à toutes les autres.

Le vestibule était plongé dans l'ombre. Tom ouvrit la porte de droite. Un homme assis à une simple table de bois leva de ses dossiers un long visage musclé.

– Entre, Tom.

Tom s'affaissa sur la couchette, face au bureau.

– Pourquoi voulais-tu me voir, Francis ? Que se passe-t-il ?

Francis DeNare, le chef de village, repoussa une mèche grisé qui lui tombait sur l'œil.

– Ils en amènent d'autres, Tom. D'autres prisonniers. C'est à nous de les loger et de les nourrir.

– Mais nous n'avons déjà pas assez de lits ! Et la nourriture...

– Je sais. Il faudra nous débrouiller.

– Impossible. Impossible ! Les rations n'ont pas augmenté d'un gramme depuis l'arrivée des dernières recrues. Les vieux ne résisteront pas à de nouvelles privations.

– Les rations resteront les mêmes.

L'espace d'un instant, le regard fixe et perdu, Francis sembla se réfugier en lui-même, puis ses yeux accrochèrent ceux de son visiteur. Il sourit vaguement.

– S'ils nous donnaient suffisamment à manger et mettaient à notre disposition du matériel moderne, la production augmenterait de mille pour cent, murmura Tom.

L'étrange sourire persistait aux lèvres du chef de village.

– Tom, toutes ces caillasses que nous récupérons à la sueur de notre front, qu'en font-ils, à ton avis ?

– Je ne sais pas. J'ai toujours pensé qu'elles devaient entrer dans la fabrication d'un ciment quelconque.

Il y eut un long silence.

– Lorsqu'ils sont pleins, les membres d'un village voisin,

prisonniers comme nous, viennent chercher nos réservoirs et en déversent le contenu dans une autre carrière, dit Francis. Je le tiens des types qui travaillent au potager. Ils l'ont appris de la bouche des fugitifs de la nuit dernière.

Tom s'adossa au mur.

– Ils nous haïssent à ce point...

– Ils ne pardonneront jamais aux Terriens d'avoir bloqué l'expansion de leur empire. Jamais. Leur haine ne s'épuisera jamais.

– C'est absurde ! Les Terriens n'ont rien bloqué du tout. La décision a été votée par l'Assemblée du Quadrant...

– Dont la majorité se compose d'humains, comme toi et moi.

Tom sourit à son tour.

– Il n'en fallait pas davantage aux Nuumiiens pour nous vouer une haine implacable. Mais pourquoi le Quadrant s'est-il arrêté en si bon chemin ? Puisqu'il avait décidé de rabattre sa superbe, que n'a-t-il obligé l'Empire à restituer Mystienya ?

Francis piqua du nez dans ses papiers. Certaines vérités ne peuvent être énoncées les yeux dans les yeux.

– Nous avons servi de monnaie d'échange, dit-il. L'Assemblée s'est vu offrir trois planètes inhabitées à condition que Mystienya demeure dans l'Empire. L'Assemblée a succombé, voilà tout.

– Mais pourquoi Mystienya ? Pourquoi ?

Francis lui jeta un regard empreint de surprise. Tout était si simple. Depuis le temps que durait leur supplice, Francis et d'autres, beaucoup d'autres avec lui, avaient toujours refusé de comprendre. De cette obstination naissait sans doute une sorte d'espoir.

– Parce qu'il y a des humains sur Mystienya, énonça-t-il avec douceur. Nous sommes l'exutoire par lequel s'épanche leur fureur. Nous avons une fonction thérapeutique. Nous sommes l'instrument de leur défolement. Nous servons leur *Goatha*. (Il tendit un papier à Tom.) Tiens, voici l'ordre de cantonnement. Fais au mieux.

– Et d'où viennent-ils, ceux-là ?

– Ce sont des forains ambulants, je crois. Sur cette liste ne figurent encore que les noms des éclaireurs. Le gros de la troupe ne sera pas là avant plusieurs jours. D'après le Nuumien qui m'a informé de leur arrivée, un ami de l'Empire exerce contre eux sa *Goatha*. Qu'ont-ils fait pour mériter pareil châtement, je me le demande...

– Et nous donc ? (Tom Warner se mordit la lèvre. Il était temps de changer de sujet.) As-tu des nouvelles de Linda et du petit ?

– Non, Tom, je suis désolé. Depuis vingt jours, nous n'avons rien reçu du camp des otages. (Le vieil homme posa la main sur celle de son compagnon.) Inutile de te torturer. Ils vont bien. Tant que nous serons des esclaves dociles, les Nuumiiens épargneront nos femmes et nos enfants. Ils tiendront au moins cette promesse.

Le visage de Tom s'assombrit. Son menton se mit à trembler.

– Trois ans, Francis. Trois ans que nous subissons ce joug effroyable. Combien de temps faut-il à un Nuumiiien pour assouvir sa haine ?

Francis ne répondit pas. À quoi bon mentir ? Tom connaissait la réponse aussi bien que lui. L'horrible, l'insoutenable réponse.

Cev To Linta, chargé de l'accueil du Grand Cirque O'Hara, émergea de la navette numéro un. Monteurs et machinistes s'affairaient déjà sur le terrain. Le dénommé O'Hara, le patron, s'avança à sa rencontre, le salua sans chaleur excessive et regarda les hommes décharger, le front barré d'un pli soucieux.

– Quelque chose vous tracasse, monsieur O'Hara ?

Le Pacha lissa sa moustache, l'air incertain.

– Ma foi, ça se pourrait. Tic-Tac, notre Ange Gardien, devrait être là. C'est la première fois en neuf ans qu'il est en retard.

Le Nuumiiien opina.

– Bien sûr... je comprends votre inquiétude mais son absence peut-elle retarder votre installation ?

– Ne vous faites pas de souci. Il a laissé des instructions. Tout de même... pourquoi n'est-il pas là ? Notre radio essaie en vain de joindre l'avant-garde. Aucune réponse depuis hier. Pourtant le *Blitzkrieg* ne nous a rien signalé d'anormal.

– Les interférences, monsieur O'Hara. Cette planète est la bête noire des radios. Mais j'y pense ! Mes supérieurs doivent attendre mon rapport avec impatience. Si vous voulez bien m'excuser.

O'Hara le congédia d'un sourire poli.

– Faites, je vous en prie. J'espère que les interférences voudront bien vous laisser un peu de répit. Mais hâtez-vous. Le repas sera servi dans une vingtaine de minutes.

Cev To Linta s'inclina et s'éloigna en direction du long bâtiment sans étages qui s'étirait en bordure du terrain. La *Goatha* de Karl Arnheim semblait en bonne voie d'accomplissement. On prétendait volontiers que les humains étaient incapables de comprendre ou d'apprécier la *Goatha*. Eh bien, cet homme-là apportait la preuve du contraire. Arnheim n'avait reçu aucune initiation à l'art, certains diraient la science, d'autres la religion, de la vengeance, pourtant la *Goatha* dont il poursuivait O'Hara semblait d'une irréprochable orthodoxie. Le Nuumiiien ne souhaitait pas en savoir davantage. Une *Goatha* se savoure suivant le rythme imposé par son auteur. Pourtant une question turlupinait Cev To Linta : Arnheim pourrait-il concentrer

sa *Goatha* sur O'Hara tout en l'exerçant sur un sujet aussi hybride qu'un cirque ? Il devait s'agir d'une *Goatha* d'un genre très particulier. Le Nuumiien espérait de tout cœur que les dispositions innées de Karl Arnheim pour la vengeance s'épanouiraient dans l'épreuve. Il était certain de pouvoir leur faire confiance.

Sum décolla la mince plaque de son front et la posa sur la fourche du téléphone. Il se tourna vers son hôte terrien.

– Linta me confirme l'arrivée à Shazral des premiers éléments de la *Cité de Baraboo*. O'Hara est déjà là.

Arnheim se fendit d'un léger sourire.

– Bravo. Et l'avant-garde est en route pour le camp de travail.

– Ainsi que vous en aviez exprimé le désir.

Arnheim dévisagea le Nuumiien. Cela ne lui faisait plus aucun effet.

– Monsieur l'Ambassadeur, je ne sais comment vous remercier. Sans votre aide...

Sum agita quatre doigts magnanimes.

– Pensez-vous ! Tout le plaisir est pour moi. Non seulement vous nous avez apporté la prospérité, en dépit des sommes colossales que nous avons investies dans tous ces cirques, mais vous nous avez accordé l'insigne privilège de participer à votre *Goatha*.

Arnheim espéra que son visage ne trahissait rien de son soudain agacement. *Goatha*, ils n'avaient que ce mot à la bouche. Pour ce qu'il en avait compris, exercer, accomplir ou mener à bien sa *Goatha*, c'était se venger avec élégance. La vengeance, moins pour son efficacité que pour l'enivrante jouissance qu'elle procure. Pourquoi pas. Quoi qu'il en soit, plus il s'acharnait contre O'Hara, plus ces êtres semblaient contents et tout allait pour le mieux.

– À présent, monsieur l'Ambassadeur, nous devons remplir son chapiteau d'une foule enthousiaste. Est-ce trop demander ?

Sum se frotta les mains avec onction.

– Du tout. C'est comme si c'était fait. Savez-vous, Arnheim, que je ne suis pas loin de vous admirer ?

Il ne pouvait détacher son regard de l'homme, tout surpris de se sentir aussi proche d'une créature fruste et sans instruction, un être humain miraculeusement touché par le génie. Cette *Goatha* promettait d'être un véritable chef-d'œuvre. Un miracle, en effet. Arnheim avait le don, tout simplement.

– Ensuite... commença l'homme.

– Non ! N'ajoutez rien ! Vous gâcheriez tout en me révélant le dénouement !

Arnheim réprima un sourire. Caprice de Nuumiien !

Francis DeNare se tenait au pied de la tour de guet pour accueillir les nouveaux venus. Leurs vêtements d'étoffe grossière arboraient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et leurs visages une expression de stupeur inquiète aisément compréhensible. L'attention du chef de village fut attirée par un grand gaillard qui avançait parmi les premiers. L'homme lui rendit son regard, puis contempla la tour et, sans vergogne, les yeux plissés, scruta la coupole de la sentinelle. Un trublion, songea Francis. Chaque groupe secrète le sien, c'est ainsi. Il se confectionna un sourire de circonstance.

– Instrument et objet de la *Goatha* nuumiienne, ce village fut érigé en mesure de représailles contre l'Assemblée du Quadrant coupable d'avoir décrété à la majorité la limitation de l'Empire. Condamnés aux travaux forcés, nous extrayons des fragments de calcaire dans une carrière à ciel ouvert. Le fruit de notre travail reste inutilisé, mais c'est sans importance. Vous devez être les instruments d'une autre *Goatha*.

Tom Warner émergea de l'une des baraques et le rejoignit.

– Tout est prêt, Francis. Nous avons fait le maximum, mais...

Francis acquiesça d'un hochement de tête, les yeux fixés sur le nuage de poussière qui s'élevait du côté de la carrière.

– Il est trop tard pour nous joindre à l'équipe de l'après-midi. Tom Warner va vous montrer les cellules et le réfectoire. (Son regard s'attarda sur l'athlète du premier rang.) Notre résistance a déjà atteint son point limite, alors je vous en prie... gardez votre sang-froid. (Il pivota face à la tour.) Maître ?

– Qu'y a-t-il, DeNare ?

– J'ai terminé. Désirez-vous ajouter quelque chose ?

Silence. LE silence.

– Humains, sachez que pour avancer, il faut supporter. Insolence, improductivité, provocations seront sévèrement punies. DeNare ?

– Maître ?

– Je veux parler au grand. Que les autres se dispersent.

Il y eut un brusque piétinement, étouffé par la poussière. Des voix basses, craintives, hâtaient le mouvement. La rue se vida. Les portes

claquèrent.

L'homme plongeait les mains dans ses poches. Il toisa la tour.

– J'écoute.

– Tort nom, Homme ?

L'homme se racla la gorge et fit gicler sa salive.

– Dirak. Archimède Dirak. Chef-éclaireur du Grand Cirque O'Hara.

Silence.

– Dirak, je connais la *Goatha* qui pèse sur les colons. De quelle nature est la vôtre ?

Archimède haussa les épaules.

– Pige pas.

– Comment ? Que signifient ces deux mots, « pige pas » ?

– Que signifie le mot *Goathal* ? Comment voulez-vous que je sache si nous sommes victimes d'une quelconque *Goatha*.

– Votre ignorance est très étrange. Qui avez-vous offensé ? Dis-le-moi et je comprendrai peut-être votre *Goatha*.

– Qui j'ai offensé ? Mais personne, à ce que je sache ! (Archimède grimaça un sourire sardonique.) Mais si je grimpais jusqu'à votre bulle de verre et que je la fasse dégringoler de son perchoir, est-ce que cela vous of...

La tour darda sur lui un rayon bleu. L'espace de quelques secondes, nimbé de bleu, il demeura pétrifié dans la posture d'un homme torturé, la tête violemment rejetée en arrière, les doigts crispés. Le halo disparut d'un coup. Archimède s'écroula.

– Homme, tu ne dois pas proférer de menaces. Warner. (La voix s'amplifia démesurément.) WARNER !

Accouru du réfectoire, Tom Warner s'arrêta près du corps en se gardant d'y toucher, même de la pointe du soulier. Il regarda la tour.

– Maître ?

– Warner, tu sais qu'il me répugne d'avoir recours aux déchaînes, mais celui-ci m'a menacé. Explique-lui les règles, ainsi qu'à ses compagnons. Ne m'obligez pas à recommencer !

Warner s'inclina.

– Je tâcherai, maître. Je tâcherai de lui faire comprendre.

Il s'accroupit au-dessus de Dirak. Celui-ci entrouvrit des yeux flous. Les muscles de ses jambes étaient parcourus de tressaillements

convulsifs. Warner le palpa.

– Tu peux te vanter d’avoir de la veine. Pussycat déteste les rayons. Toute autre sentinelle t’aurait réduit à l’état de couenne grillée.

Dirak fit craquer ses jointures et serra ses énormes poings.

– Bas les pattes ! Bas les pattes, espèce de faux jeton ! (Il bafouillait avec véhémence.) Tu crois que je vais accepter...

Warner lui assena deux gifles retentissantes.

– Et comment tu accepteras ! Comme moi, comme nous tous ! Si tu tiens à la vie, évidemment.

Dirak cessa de frissonner. Warner ressentit un choc quand les yeux pâles le cinglèrent comme une mèche de fouet. Il n’y avait aucune lumière dans ces prunelles, aucun sentiment, seulement une froide, une implacable résolution. Il aida l’homme à se relever. Dirak chancela un peu. Il lorgna la coupole qui coiffait la tour.

– Susceptible, hein ?

Un long, un très long silence. Pour Tom Warner, dix secondes d’angoisse à l’état pur. Puis la Voix.

– Warner, si tu n’avais pas tenu cet homme, je l’aurais puni pour de bon. Est-ce clair ?

– Tout à fait, Maître.

Warner prit Dirak par le bras et le guida vers les baraques. L’athlète pesait contre lui de tout son poids.

– Dans quel cauchemar sommes-nous tombés ? murmura-t-il.

Tom Warner émit un bref ricanement, semblable à un cri inachevé ou à un sanglot.

– Voilà trois ans que je me pose cette question.

La nuit tombait vite sur Mystienya. La voûte rouge du ciel virait sans transition au gris ; de courtes rafales se levaient et cinglaient le grand chapiteau. O’Hara écoutait. Le dernier numéro bouclé, la fanfare attaquait le final. Donald Tarzak semblait aux aguets, lui aussi. O’Hara apercevait sa silhouette massive, tendue comme s’il s’attendait à tout instant à voir l’immense toile s’envoler sous l’effet d’une bourrasque soudaine. Il sursauta distinctement quand explosa le tonnerre des applaudissements. O’Hara se détourna et regagna sa roulotte d’un pas pesant. Toujours pas de nouvelles de l’avant-garde. Il était sur le point de gravir la volée de marches. Billy Pratt et Cicéron surgirent devant lui.

– Alors ? demanda-t-il aussitôt.

Pratt secoua la tête.

– Il n'y a pas une seule banderole ni une seule affiche dans toute cette sacrée ville. Nous avons fait un saut jusqu'à l'étape suivante. C'est kif-kif !

L'étrange visage de Cicéron ruisselait littéralement d'anxiété. Le Pendiien n'avait jamais été un boute-en-train, mais son regard avait adopté une expression encore plus funèbre qu'à l'ordinaire.

– C'est à n'y rien comprendre, monsieur John. Aucune publicité, nulle part, et nous faisons salle comble... Au fait, l'Escadron Volant est-il parti ?

O'Hara ressentit une désagréable crispation de l'estomac. Il jeta un regard involontaire sur l'emplacement naguère occupé par la ménagerie, la cuisine et les roulottes de l'intendance.

– Il y a une demi-heure environ. Pourquoi ?

– Parce que nous n'avons croisé personne sur le chemin du retour. Savez-vous quelle route ils ont prise ?

– De route digne de ce nom, praticable pour les roulottes, il n'y en a qu'une entre cette étape et la suivante. C'est par là que vous êtes revenus ?

Billy Pratt et Cicéron se consultèrent du regard. Le margoulin opina sombrement.

– Monsieur John, nous n'avons vu ni fourgons, ni roulottes, ni navettes. Ils se sont volatilisés. (Il fit claquer ses doigts.) Comme ça !

O'Hara le dévisagea en silence, puis ses yeux glissèrent sur le grand chapiteau. Pratt avait une réputation d'habileté, mais à une heure aussi difficile, comment ne pas regretter ce bon vieux Zigzag ? D'étranges ombres se mouvaient autour de la tente. Elles marquèrent un temps d'arrêt, puis se dirigèrent vers l'entrée principale.

– Donald ! cria-t-il.

Le chef-monteur accourut et se figea au garde-à-vous.

– Monsieur John ?

– Combien de temps faut-il pour rassembler la Brigade Irlandaise ?

– Elle est prête, monsieur John. Un ordre et elle fonce.

– Prête ?

– Comme toujours, les soirs de première sur une planète inconnue. Je me méfie des inconnus. Des nouvelles du *Blitzkrieg*, monsieur

John ?

– Aucune. (Il gravit les marches.) Par contre, l'Escadron Volant a disparu. (Il ouvrit la porte et donna de la lumière.)

Tandis que les trois autres s'engouffraient à sa suite, il marcha droit sur la console radio, enfonça plusieurs touches et se pencha sur le micro.

– Ici, O'Hara. Je voudrais parler au chef-machiniste. Ecorcheur, bon sang, vas-tu te décider à répondre ?

Il répéta la question sous une forme plus brutale. En vain. Soudain il se dressa de toute sa hauteur et pivota, le visage tendu, crispé comme il semblait que dût être le visage d'un gardien de phare un soir de tempête.

– S'il leur est arrivé quelque chose... Billy, file me chercher ce Nummien. Il en sait plus long qu'il ne dit, j'en jurerais ! Je me charge de lui arracher la vérité.

La fanfare mourut abruptement. Un bruit de cavalcade se fit entendre, juste devant la roulotte. Billy Pratt bondit sur la porte, l'ouvrit à la volée... et recula aussitôt, suivi par le museau plat d'un fulgurant nummien. Derrière le fulgurant venait Linta, un sourire de jubilation aux lèvres. Il regarda le Pacha.

– *Goatha*, dit-il simplement.

En dix secondes, tout était terminé. Du coin de l'œil, Linta vit Billy Pratt prendre son élan pour lui sauter dessus. Il n'y eut pas de détonation. Juste un éclair. Billy fut soulevé de terre, puis tout son corps s'arqua comme s'il venait de percuter un mur invisible. Il culbuta à la renverse, se disloqua et dégringola en tas sur le plancher de la roulotte.

Havu Da Miraac se retourna sur sa plaque d'engourdissement, espérant retomber dans une bienheureuse léthargie jusqu'à l'heure du réveil obligatoire. En fin de compte, il s'allongea sur le dos. Il ouvrit les yeux et laissa échapper un soupir résigné. Ces derniers temps, tout lui était souci, doute, angoisse. Sa tête roula de côté. Il considéra la pendule que supportait la console placée sous le hublot de façade. Encore huit balayages avant le réveil. Havu se dressa sur ses coudes. Coup d'œil circulaire et routinier sur les quatre hublots. Le village était resté identique à lui-même depuis l'arrivée du dernier contingent de prisonniers, vingt périodes auparavant. La sentinelle en éprouvait une secrète déception. Si, pourtant, quelque chose avait changé : l'horizon. En vis-à-vis de la tour, l'immense structure de toile bouchait l'extrémité de la rue. À son sommet, les drapeaux multicolores pendaient, cafardeux, sur leurs mâts.

Havu s'étira. Il fit basculer ses jambes hors de la plaque. À peine fut-il debout qu'elle chavira docilement contre le mur. D'une pichenette, il rompit le champ d'obscurité ceignant la coupole. L'étrange lumière de Mystienya pénétra à flots dans la cellule. Havu descendit alors sur un espace en retrait et laissa le rayon assainissant le délivrer du péché de la saleté. Décapé, pur comme un sou neuf, il préleva sa ration quotidienne sur la banque de ravitaillement et s'assit pour prendre son premier repas de la journée. Barres vitaminées et lait homogénéisé furent vite engloutis. Après avoir balancé les emballages en pâture au recycleur, il enfila un uniforme propre et s'installa devant la console. La mélancolie s'insinuait déjà, un peu plus tôt chaque matin. Cette mélancolie qu'il n'osait pas encore appeler de l'ennui, ou du dégoût. Nouveau coup d'œil sur la pendule : encore un balayage et demi. L'écran du champ de détection nocturne révélait l'errance discrète et cahotique d'un représentant d'une faune presque inexistante. La minuscule bestiole vagabondait entre les chardons à la recherche d'une hypothétique nourriture. Havu annula le champ de détection nocturne et le champ répulsif qui protégeait la tour pendant son sommeil. Pourquoi les hommes avaient-ils voulu coloniser cette planète perdue ? Pour « faire fleurir le désert ». Etranges humains. Il fit pivoter son fauteuil et contempla la formidable tente.

Son érection avait fait sensation. Enfin, un événement. Pour la centième fois, il caressa la tentation de quitter la tour pour se mêler

aux hommes. Pour la centième fois, il l'écarta, souriant de sa propre extravagance. À cet instant précis retentit la stridence étouffée de la pendule. Il l'arrêta d'un geste sans en détacher son regard, songeant « combien de périodes a-t-elle ponctuées ainsi depuis mon arrivée dans ce village. Et combien à venir ? » Il ramena son regard sur les baraques. Dans un instant, prenant bravement la routine en enfilade, il allait brancher le micro et se mettre à vociférer : « Debout ! Debout ! » Et ses cris amplifiés arracheraient les hommes à leur pauvre sommeil. Sous son œil vigilant, ils se rendraient au réfectoire pour y ingurgiter un petit déjeuner indigne d'un animal. Puis ils se mettraient en rangs devant la tour pour l'appel du matin. Puis, en rangs toujours, ils chemineraient vers la carrière où des heures durant ils gratteraient la pierre pour en prélever quelques miettes pleines de sueur et de sang. Sous son œil vigilant. Ou celui du voisin. Ainsi l'exigeait la *Goatha*.

Havé se renfrogna. Les sentinelles n'étaient pas censées ruminer ce genre de fantasmes. À la longue, il y avait de quoi perdre la raison si l'on se mettait à ressasser des mots tels que routine, ennui et... et quoi ? Injustice ? Il se tassa sur son siège et rumina de plus belle. À l'origine, la *Goatha* concernait les colons. L'ordre était venu de la chambre impériale. Et les hommes, inconscientes créatures, qui s'étaient crus libres de faire fleurir tous les déserts de Mystienya et d'œuvrer à l'édification d'une civilisation ! Les hommes étaient incultes. Ils ignoraient la *Goatha*. Pourtant... pourtant, est-ce que la capture et l'asservissement d'une poignée de colons constituaient une authentique *Goatha* ? Surtout si les hommes condamnés à subir les foudres vengeresses de l'Empire n'étaient pas ceux qui avaient décidé de sa limitation ? Décidément, par quelque bout qu'on la prît, une telle *Goatha* était indigne de la famille royale.

Il se pencha, pris d'une soudaine excitation. Il brancha le micro extérieur et pressa le bouton commandant l'illumination de toutes les baraques.

– Debout ! hurla-t-il. Debout ! Silence. Bonne journée ! Bonne journée à tous !

Billy Pratt jeta le fragment de pierre dans le panier et se cambra, les mains pressées contre ses reins douloureux. Le soleil était comme une furieuse ampoule dans le ciel rouge et ses rayons transformaient en fournaise l'horrible carrière où volait la poussière. Si dense qu'on n'y voyait pas à vingt mètres devant soi. À côté de lui, Archimède Dirak lança son pic contre la paroi. Un peu de caillasse se détacha et roula aux pieds de Billy. Autour, les hommes s'affairaient, les uns remplissant les paniers, les autres grignotant la falaise.

– Pourquoi ? hurla-t-il, et le fracas étouffa son cri. Pourquoi, murmura-t-il.

Le contenu des réservoirs, si douloureusement remplis, serait déversé dans une autre carrière. Pourquoi ?

– Homme !

Tonnante et lointaine comme celle de Zeus, la voix les figea tous jusqu'au dernier. Oui, même les forains, même Archimède Dirak. Pratt se retourna lentement.

– Oui, toi ! Celui qui ose se tenir debout. Courbe l'échine, Homme. Tu as des montagnes à déplacer.

Billy courba l'échine, ne sachant plus à ce stade de misère s'il valait mieux rire ou pleurer. « Des montagnes à déplacer ! » Seigneur, où la poésie allait-elle se nicher ! Il tendit la main vers un autre caillou. Avant même de l'atteindre, il sentit une soudaine présence.

Anonyme sous la couche de poussière, l'autre se pencha lui aussi, souleva un bloc et le fit éclater en le cognant au sol. Sans se détourner de sa tâche, il parla, d'une voix grise et sinistre, parfaitement monocorde.

– Non, ne me regarde pas. Occupe-toi de remplir ton panier. Si tu réponds, fais-le à mi-voix. Je m'appelle Tom Warner. Tu es Billy Pratt, n'est-ce pas ? Pratt, c'était ton premier et dernier avertissement. À la prochaine incartade, tu es bon pour les décharges.

La veille, un des machinistes avait reçu un bon coup de jus. C'était atroce. Spectaculaire. Le margoulin mit coup sur coup trois pierres dans son panier. Tout, mais pas les décharges. Tout ?

– Warner ?

– Quoi encore ?

– Où veulent-ils en venir avec leur *Goatha* ?

– La *Goatha* est plus ou moins synonyme de vengeance. Si tu veux en savoir plus, adresse-toi à Francis DeNare.

– DeNare, le type qui dirige le camp ?

– Il t'expliquera mieux que moi. Je t'ai prévenu au sujet des décharges ; à présent, à toi de me filer un tuyau. Ici, c'est donnant, donnant. Dirak et l'autre... celui que vous appelez Donald... ils manigancent quelque chose, n'est-ce pas ?

– Pourquoi pas ? On ne peut tout de même pas passer notre vie dans cet enfer.

Warner secoua la tête.

– Qu'est-ce que vous croyez ? Que vous seriez les premiers à essayer ? Toutes nos tentatives ont échoué. C'est inutile.

Billy réprima une affolante envie de se redresser.

– Inutile ? Il n'y a que trois tours et nous sommes quatre cents.

– Les tours sont invulnérables ! Je vous en prie, Pratt. Allez trouver les meneurs et dites-leur de tout annuler. Sinon, nous allons tous trinquer. Songez à nos femmes, à nos enfants...

– Comment pouvez-vous me demander une chose pareille ? Comment osez-vous ?

Tom Warner saisit son panier et s'éloigna en chancelant vers le sentier qui conduisait au réservoir, là-haut. Billy reporta son attention sur les fragments épars. Ce matin, il s'était passé quelque chose. Ce matin, la sentinelle du camp, Pussycat, comme ils l'appelaient, leur avait souhaité une bonne journée. Une bonne journée ! Comment fallait-il l'interpréter ? Personne ne le savait encore et Billy moins que quiconque. Trop de pièces manquaient à ce puzzle, mais quelque chose lui soufflait que ce bonjour insolite pouvait être lourd de conséquences.

Il n'était pas en mesure d'influencer ses compagnons. Surtout en ce moment où sa cote était tombée au plus bas. Personne ne lui avait jeté d'accusation à la figure mais en leur for intérieur, tous le tenaient pour responsable du drame. « Ah, si Zigzag avait été parmi nous, pensaient-ils, aussi fort que s'ils le disaient à haute voix, nous n'en serions pas là. Lui, au moins, il aurait su nous tirer d'affaire », et ainsi de suite. Billy était leur nouveau Zigzag, pourtant pas un ne lui avait encore accordé ce titre.

Il cracha dans ses mains et rassemblant ses dernières forces, souleva le panier. Depuis son arrivée à bord du *Baraboo*, le fantôme de Arthur Wellington Burnside n'avait cessé de le harceler. Zigzag aurait fait ceci, Zigzag aurait fait cela. Zigzag est irremplaçable. Nous n'en trouverons jamais un qui lui arrive à la cheville. Pas plus tard qu'hier, à leur retour au village, Billy Pratt avait craqué. Il était allé trouver le Pacha et lui avait débarrassé ce qu'il avait sur le cœur.

M. John s'était montré intraitable. « Es-tu oui ou non le margoulin de la troupe ? Oui ? Alors fais ton boulot. Sors-nous de ce guêpier. À toi de jouer, Billy. »

– Cessez le travail et formez les rangs pour l'appel !

On eût dit qu'un immense soupir de soulagement s'élevait de la carrière. Billy laissa choir son panier. En relevant les yeux, il intercepta le regard d'Archimède Dirak, braqué sur lui comme une

arme. Les épaules basses, le conseiller juridique de la troupe O'Hara se mit en rang en frissonnant de gêne intérieure. Ce n'était encore que de la méfiance, mais s'il ne répondait pas au plus vite à leur attente implicite, que lirait-il demain dans les yeux de ses compagnons ?

Ce soir-là, tout en expédiant son quatrième repas, Havu Da Miraac regarda les hommes sortir du réfectoire et s'égailler en traînant la jambe. Certains s'attardaient pour un bref conciliabule, mais la plupart se dirigeaient aussitôt vers les baraques pour s'affaler sur de minces couchettes ; et pour beaucoup, malgré l'épuisement, le sommeil serait long à venir. L'horizon s'obscurcissait déjà. Une brume noire peu à peu envahissait le ciel, avalant les contours du village. Havu brancha le champ de détection. Quant au champ répulsif, il serait temps d'y penser lorsque les hommes auraient déserté la rue. Un coup d'œil machinal sur l'écran de contrôle lointain lui confirma la présence des rares bestioles qui sortaient de leurs terriers à la tombée de la nuit pour rôder aux environs du village. Il s'attarda sur l'autre écran où de grands spots rouges révélaient les va-et-vient des prisonniers. L'un d'eux s'arrêta au milieu. Havu fronça les sourcils, son regard sauta sur le hublot de façade. L'homme était là, tout couvert de poussière, le visage dressé vers lui comme s'il le voyait. Le Nuumien consulta la grille d'appel, en réduisit le champ jusqu'à isoler le seul individu debout au pied de la tour et parcourut la légende. Il brancha le micro extérieur.

– Tu es Billy Pratt. Tu fais partie de la *Goatha* du cirque O'Hara.

Billy Pratt tressaillit. Il jeta autour de lui un coup d'œil anxieux puis releva la tête. Pour quelqu'un qui rêvait de se faire oublier, c'était raté.

– Je ne faisais que regarder... bredouilla-t-il. Je ne sais même pas pourquoi je me suis arrêté devant cette tour. C'était... je ne sais pas. C'était plus fort que moi.

– Je ne te reproche rien.

Le silence se prolongea. Un silence suspendu. Moins de l'angoisse qu'une sorte d'alanguissement, plus effrayant de seconde en seconde. L'homme n'osait bouger. Il attendait. Autour de lui, le village attendait, Havu se mordit les lèvres. Pourquoi pas ? Quand on s'ennuie à ce point...

– Pratt, quelle est ta fonction au sein du cirque O'Hara ?

La réponse jaillit avec une spontanéité désarmante.

– Je suis margoulin. Mettons une espèce de conseiller. (Son rire

timide ricocha vers le faîte de la tour. L'homme écarta les mains.) On me paie justement pour éviter ce genre de difficulté !

Il secoua la tête et marmonna quelque chose que la sentinelle ne comprit pas. Tout à coup, il haussa la voix.

– Maître, me permettez-vous de poser une question ?

– Je t'écoute.

– Vous arrive-t-il de sortir de la tour ?

– J'ai été affecté à la surveillance de ce village pour une durée d'un an. Jusqu'à expiration de mon contrat, je ne dois pas bouger d'ici.

– Et vous ne vous ennuyez jamais ?

Havu étreignit la manette de commande du rayon électrique. Une impulsion répressive et vengeresse qui prouvait combien la question avait touché un point sensible. La manette resta en place. La question, d'ailleurs, n'était pas insolente. Profondément humaine, tout au plus. Aux yeux de cet homme, un an de claustration devait paraître insupportable. Punit-on la candeur ou la curiosité ? Havu soupira.

– Pourquoi m'ennuierais-je ? Le choix des sentinelles est fonction de leur disposition à la solitude.

L'homme semblait réfléchir. Il fixait sur la tour un regard étrange où se lisaient non pas une, mais plusieurs émotions parmi lesquelles Havu crut discerner une certaine compassion.

– Sans doute, mais vous arrive-t-il de vous ennuyer ?

– Oui, dit Havu. Je m'ennuie. Je ne manque pas de distractions dans ma capsule, sans compter le spectacle de la *Goatha*. Qu'importe. Je m'ennuie quelquefois.

– Puis-je vous demander autre chose ?

– Je t'écoute.

– On a bien tenté de me l'expliquer, mais je ne suis pas certain d'avoir compris. Qu'est-ce qu'une *Goatha* ?

Havu sourit d'aise. La *Goatha*, son sujet favori. Sur le point de se lancer dans un long développement, il se ravisa. Billy Pratt lui faisait l'effet d'une créature intelligente et avide d'apprendre. Il convoqua à la rescousse de son envie de parler la terrifiante perspective de la longue solitude à venir et prit sa décision.

– La *Goatha* est un problème infiniment complexe qui requiert de longues explications. Demain, après l'appel du soir, reste en bas de la tour et attends. Nous aurons toute la soirée pour discuter de la *Goatha*.

Pas un qui ne fût pétrifié en entendant ces mots. Il se fit un silence

absolu, comme si la sentinelle avait déchargé son rayon de mort tous azimuts. Pratt déglutit.

– Okay. Eh bien... à demain. Puis-je aller dormir ?

– Va.

Havu le suivit des yeux. Les autres se mirent en mouvement, chacun regagnant son lit. Deux hommes de haute taille entrèrent à la suite de Billy Pratt dans la baraque qui lui avait été affectée. La rue se vidait à une allure record, ce soir. Havu activa le champ répulsif, puis gagna la penderie. Il considéra son uniforme de sortie, celui qui était pourvu d'un minichamp répulsif dont l'antenne était incorporée à la trame du tissu. Pratt n'était-il pas *aussi* un prisonnier ? Six mois, au moins, qu'il n'avait pas endossé cet uniforme. Un sérieux nettoyage s'imposait. Sans crainte, mais avec une exaltation subtile, il comprit qu'il se faisait presque une fête de la soirée du lendemain.

Billy Pratt se tenait encore dans le vestibule, indécis, mal remis de sa stupeur, quand une main s'abattit sur son épaule. Sa tête pivota. Une rudesse implacable se lisait dans les yeux d'Archimède Dirak. Billy se demanda ce qui se lisait dans les siens. Il regarda Donald, espérant trouver chez le chef-monteur un semblant de compassion.

– Je suis crevé. J'allais me coucher.

De sa main libre, Archimède ouvrit la porte opposée à celle de Francis DeNare. Il poussa Billy Pratt dans la pièce et Donald referma derrière eux. Tom Warner s'était dressé sur sa couchette. Archimède pilota Billy vers une chaise et s'installa sur celle d'à côté. Donald s'assit à l'extrémité de la couchette. Du pouce, Archimède désigna son voisin.

– Devine qui l'a invité à dîner pour demain soir ? Pussycat, mon vieux !

Les sourcils de Warner firent un bond prodigieux. Les yeux ronds, il dévisagea le margoulin.

– Comment... comment as-tu fait ? Qu'a-t-il dit ? Comment...

– La question n'est pas là, coupa Archimède. Depuis le début, tu t'es déclaré opposé à notre révolte sous prétexte que c'était perdu d'avance. Mais si quelqu'un s'introduit dans la tour, ça change tout, non ?

Tom regardait toujours Billy.

– Te sens-tu capable de tuer un Nuumiiien ?

Billy déplaça son regard de l'un à l'autre, avant de le ramener sur

Tom. Inutile de se poser la question. Il se *savait* incapable de tuer qui que ce soit. Il fit mine de se lever.

– Jamais ! Jamais, vous entendez ? Trouvez quelqu'un d'autre.

La grosse pogne d'Archimède le cloua sur sa chaise.

– Assieds-toi et boucle-la, Billy. Que tu le veuilles ou non, tu es notre seul espoir.

Le ton d'Archimède démentait l'optimisme de la formule. Un « espoir » auquel il tordrait le cou sans sourciller s'il ne se montrait pas à la hauteur.

Transi d'effroi, Billy vit Tom Warner glisser la main dans l'espace compris entre la tête de la couchette et la paroi de plastique. Il tâtonna le long du mur. Une plaque céda sous ses doigts, libérant un orifice duquel il ramena un pistolet en bois. Il le tendit à Archimède.

– Qu'est-ce que c'est que cet engin ?

– Si Billy pénètre dans la tour, vous pouvez être sûrs que Pussycat portera sa tenue blindée. Nous avons découvert l'existence de ces boucliers secrets il y a deux ans... à l'occasion de notre rébellion.

– Raconte.

– Nous savions comment se déroulait la relève. C'est très simple et très bref. Après un simulacre de rituel, la sentinelle qui part salue celle qui arrive et grimpe dans le véhicule laissé par cette dernière. C'est à ce moment-là que nous avons tenté de leur sauter dessus. La surprise, ça a été les champs répulsifs dont ils s'entourent. Ensuite sont venues les décharges. (Il pinça les lèvres.) Demain, ce sera différent. À l'intérieur de la capsule, Pussycat est obligé de régler son champ magnétique sur la plus faible intensité possible. Sinon, il ferait exploser les parois...

Archimède tournait et retournait le pistolet entre ses doigts épais.

– Bon sang ! Est-ce qu'il marche ?

– Il est à ressort et chargé avec un gros boulon affûté. (Tom glissa les yeux sur Billy.) Pour parler ou manger, Pussycat devra annuler son champ facial. À ce moment-là, tire à bout portant.

– Billy ne fit pas un geste quand le capitaine du *Blitzkrieg* lui posa l'arme sur les genoux. C'était un petit pistolet. Sous le canon, un levier servait à libérer le ressort de la platine. Du fil de fer était entortillé autour de la partie de la monture qui maintenait le ressort. Billy ne pouvait en détacher les yeux.

– Une fois dans la tour, pourrons-nous utiliser son arsenal pour neutraliser les deux autres sentinelles ? demanda Donald.

Tom opina paisiblement.

– Les décharges sont d’une très grande portée et quand Billy se trouvera à l’intérieur, nous serons tous de retour au village. Il ne sera même pas nécessaire d’ajuster nos tirs. Au fait, à quelle heure t’attend-il ?

Billy avait un goût de métal dans la bouche. Sa gorge était complètement nouée. La peur. Il en reconnaissait les symptômes.

– Demain, après l’appel du soir, souffla-t-il comme si sa propre voix l’effrayait.

– Dans ce cas, garde le pistolet. Coince-le sous ta chemise. N’oublie pas, surtout. Tu lui colles le canon dans la figure et tu presses la détente.

Billy gardait les yeux baissés. Sa main rampa vers la crosse.

– Archimède, est-ce qu’on ne pourrait pas...

Deux mains brutales l’empoignèrent aux épaules.

– C’est le moins que tu puisses faire pour tes camarades, non ? (Du menton, Archimède désigna Warner.) Sans parler de ceux-ci.

En un éclair, Billy fit disparaître l’arme sous sa chemise. Il se leva pour de bon. Personne ne le retint.

– Je m’en vais. Je vais tâcher de dormir.

Il sortit aussi vite qu’il put, mais pas assez vite pour ne pas entendre la voix sourde de Donald Tarzak.

– Nous comptons sur toi, Billy. Ne nous déçois pas.

Sum émergea du sas de la navette et pénétra à bord de *la Cité de Baraboo*. Karl Arnheim s'avança pour l'accueillir.

– Alors, monsieur l'Ambassadeur, vous venez inspecter votre nouveau croiseur ?

La réponse du Nuumiiien lui fit l'effet d'une douche froide.

– Pas exactement. Si je suis ici, c'est parce que j'ai à vous entretenir de choses trop sérieuses pour être confiées aux ondes radios.

Arnheim le précéda vers le carré des officiers. Sum refusa le rafraîchissement offert, attendit patiemment que son hôte eût rempli sa propre coupe et se fût assis en face de lui. Son buste emmitouflé bascula en avant.

– Ce n'est peut-être qu'une fausse alerte, monsieur Arnheim, comme cela peut avoir des conséquences dramatiques. Votre *Goatha* a retenu l'attention de la famille impériale.

Arnheim se composa un visage impassible. Il prit le temps d'aspirer une gorgée de liqueur. Son regard scrutateur plongea sous la cagoule du Nuumiiien.

– Continuez, monsieur l'Ambassadeur.

– Monsieur Arnheim, en acculant le cirque O'Hara à cette tragique impasse, vous avez poussé l'art de la *Goatha* à un niveau de raffinement stupéfiant de la part d'un homme, mais des rumeurs commencent à circuler au Palais selon lesquelles vous seriez moins animé par l'esprit de vengeance que par un vulgaire appât du gain.

Arnheim posa délicatement sa coupe et s'adossa.

– Quel bénéfice retirerai-je de cette opération hormis la satisfaction morale d'avoir terrassé John J. O'Hara ? Vous êtes bien placé pour savoir que ce duel m'a déjà coûté une fortune et je ne réclame même pas le vaisseau. Aux termes de notre accord, je fais don de *la Cité de Baraboo* à l'Empire en remerciement de l'aide que vous m'avez apportée.

– Je sais tout cela. Je m'en suis servi pour clouer le bec aux sceptiques, mais comprenez bien une chose, monsieur Arnheim. La destruction pure et simple de votre ennemi, sans imagination et sans

panache, serait perçue comme un abus de confiance intolérable.

– Imagination ? Panache ? Qu’attendez-vous de moi, monsieur l’Ambassadeur ? Cela n’est pas un jeu !

– Vous n’avez fait aucun effort pour pénétrer le sens de la *Goatha*. Entre nous, monsieur Arnheim, c’est justement votre indifférence qui m’inquiète. Jusqu’à présent, vous vous en êtes sorti avec les honneurs. Charger un public enthousiaste de cueillir toute la troupe, cela mérite un coup de chapeau, mais, au risque de gâcher mon plaisir, je crois que vous devriez me révéler la suite. Ou votre *Goatha* se résout dans une apothéose sublime, ou nous sommes obligés de restituer tous ses biens à ce M. O’Hara. Nous serons ruinés.

Pour se donner une contenance ou parce qu’il éprouvait le réel besoin d’un petit remontant, Arnheim saisit brusquement la coupe et la vida jusqu’à-la dernière goutte.

– Autrement dit, si l’hallali ne se déroule pas suivant un certain protocole de qualité, O’Hara s’en sortira sans une égratignure et j’y laisserai ma chemise.

– Vous commencez à comprendre.

Arnheim croisa les bras. Son visage prit une expression de résignation polie.

– Allez-y, monsieur l’Ambassadeur. Faites-moi un cours sur la *Goatha*.

Avec une insistance horripilante, Havu Da Miraac étudiait l’homme dont le séparait toute la longueur de la table. Pour l’instant, Billy Pratt ne cherchait même pas à dissimuler sa nervosité. Pourtant le court trajet par champ ascensionnel lui avait plu et son enthousiasme puéril s’était mué en émerveillement véritable quand il s’était tenu tout habillé dans le purificateur afin de faire disparaître de sa personne jusqu’au dernier grain de poussière. Mais après le médiocre rituel des rations alimentaires, l’homme avait sombré dans de longs silences ponctués de regards furtifs sur le hublot de façade par où l’on voyait la rue du village, presque vide à cette heure car la plupart se trouvaient encore au réfectoire. Havu poussa un soupir. Sa petite expérience se soldait par un demi-échec. Pratt n’avait pratiquement pas ouvert la bouche. Il n’avait cessé de sursauter au moindre bruit et de farfouiller sous sa chemise. Bientôt, Havu le renverrait à sa cellule pour qu’il puisse dormir un peu avant de commencer une nouvelle journée de travail, aussi harassante et dérisoire que toutes les autres. À l’extrême rigueur, on pouvait peut-être trouver un sens à la *Goatha* qui s’acharnait contre les colons, mais

en dépit de ses questions et de sa bonne volonté, Havu ne voyait pas du tout de quelle *Goatha* le cirque pouvait être l'instrument. Son grand regret était de ne pas avoir assez d'imagination pour concevoir une *Goatha* à l'échelle de la Chambre impériale, capable d'obliger d'innocentes sentinelles à surveiller les misérables vestiges d'une vengeance absurde.

– Pratt, tu m'avais interrogé au sujet de la *Goatha*.

L'homme tressaillit et se hâta de sortir la main de sa chemise.

– En effet, bredouilla-t-il. (Il prit une profonde inspiration. Puis, d'une voix plus assurée :) Je ne comprends pas... les Nuumiiens ont le culte de la cruauté, c'est ça ? Vous vénerez la souffrance que vous infligez aux autres ?

Havu secoua la tête avec indulgence.

– Non, pas du tout. La souffrance n'est pas le but de la *Goatha*. Elle intervient comme un effet secondaire dans le déroulement de ce que vous appelleriez une vengeance bien construite.

– Où est la différence ?

Havu s'attendait à cette réaction. Il en fut presque content. Il avait sa réponse toute prête.

– La vengeance ne représente qu'un des aspects de la *Goatha*. Nous utilisons le même mot pour désigner la justice. Littéralement, *Goatha* signifie « rétablissement des valeurs ».

Pratt le regarda avec stupeur.

– Alors là, je suis perdu. Ce qui se passe ici (il montra le village) n'est certes pas un exemple de justice. Pas dans le sens où nous l'entendons, en tout cas. Au point où j'en suis, cette *Goatha* m'apparaît comme un exutoire à la frustration de votre Empire, et le plus extraordinaire, c'est que les victimes, les habitants de ce village, n'ont rien de commun avec les hommes qui sont responsables de l'arrêt de votre expansion. Je ne vois là qu'une vengeance bâclée où l'on chercherait en vain le moindre « rétablissement des valeurs ».

Havu haussa les épaules.

– Pour certains Nuumiiens, l'humanité est un tout en soi. Corollaire : en soumettant un seul homme à la *Goatha*, c'est l'humanité tout entière que l'on punit.

– C'est un raisonnement lamentable.

Havu se dressa. Ses doigts se refermèrent autour du fulgurant qu'il gardait sur ses genoux, à tout hasard. Il y avait des limites à la tolérance.

– Peux-tu justifier ces paroles offensantes ?

– Si vous aviez dit vrai, alors votre Empire n’aurait aucune raison de diriger ses foudres contre une colonie entière. Il lui suffirait de choisir une seule victime pour satisfaire sa *Goatha*.

Le Nuumiiien desserra son étreinte sur la crosse. Pratt venait d’exprimer à haute voix ce qu’il avait si souvent pensé ; la *Goatha* de la Chambre impériale n’était qu’un misérable expédient, un succédané indigne de ses initiateurs.

– Tu as raison. C’était un bien mauvais exemple, je le reconnais.

Pratt soupira imperceptiblement. Une lueur d’intérêt s’alluma dans son regard. Il hasarda un sourire. En l’espace de quelques instants, il avait oublié son angoisse.

– Je ne vous le fais pas dire. À présent, donnez-moi un exemple de *Goatha* réussie, si une telle chose existe.

– Très bien. (Havu s’accorda quelques secondes de réflexion, pas davantage.) J’ai gardé le souvenir d’une *Goatha* d’une perfection presque absolue relatée il y a bien longtemps dans les *Chroniques nuumiiennes*. Deux frères, Hakkir et Joldas, désiraient la même femme, Aiela. Or, Aiela manifestait une préférence marquée pour Hakkir. Voyant cela, Joldas entreprit de discréditer son frère aux yeux de la jeune femme. Il vola plusieurs têtes du troupeau de son père, les vendit et tenta de faire porter le chapeau à Hakkir. Quand le forfait fut découvert, le croyant coupable, le père renia Hakkir et le bannit de son domaine. Aiela réagit de même. Elle chassa Hakkir de ses pensées et se consola avec Joldas. (Il y eut un silence. Comme à la réflexion, Havu ajouta :) C’est ce qu’on appelle le *Benth*.

– Le *Benth* ?

– À l’origine de toute *Goatha*, il y a le *Benth*, le renversement des valeurs, le prétexte, autrement dit. Mets-toi à la place de Hakkir. Que ressentirais-tu à l’égard de ton frère ?

– De la haine. Je n’irais peut-être pas jusqu’à le tuer, mais j’en aurais envie.

– Ce serait une vengeance bien grossière, dépourvue de toute préoccupation artistique et de toute noblesse. Une simple exécution, et non une *Goatha*. Mais tu comprends ce qu’est le *Benth* ?

– C’est facile. Dans le cas de la *Goatha* dont la Chambre impériale poursuit ces malheureux, le *Benth* n’est autre que la décision prise par l’Assemblée du Quadrant, où l’humanité est majoritaire, de mettre un terme à la boulimie de planètes, source de la grandeur de l’Empire. Et tout naturellement, comme si la chose allait de soi, vos députés ont

jeté leur dévolu sur une colonie isolée, les seuls humains à se trouver dans l'orbe nuumienne, parfaitement étrangers à toute l'affaire. Un peu comme si Hakkir descendait dans la rue et passait sa fureur sur le premier passant venu, devenu pour l'occasion le substitut bien involontaire de Joldas. Je me trompe ?

Havu lui jeta un regard de travers.

– Laissons là la Chambre impériale et revenons-en aux deux frères.

Là-dessus, il garda le silence. La conversation prenait un tour imprévu et désagréable. S'il n'y prenait garde, Havu allait se retrouver en position d'accusé. Pratt avait raison. La vengeance de la Chambre impériale ne résistait pas à un examen attentif, mais critiquer une *Goatha* prescrite par le Palais ? Personne n'avait jamais eu cette audace.

– Poursuis, Havu. Je suis impatient de connaître la *Goatha* de Hakkir.

Le Nuumien ne réagit ni au tutoiement ni à l'usage de son prénom. Il était beaucoup plus anxieux de faire comprendre à l'homme la grandeur et la subtilité d'une authentique *Goatha*.

À partir de ce *Benth*, deux possibilités s'offraient à Hakkir. Le *Jah* ou le *Najah*. Par le *Jah*, on empêche l'ennemi de parvenir à ses fins.

– Tuer Aiela, par exemple. Ainsi, Hakkir privait à jamais son frère de l'objet convoité.

Havu acquiesça. L'homme comprenait vite.

Hakkir lui préféra le *Najah*. Avec le *Najah*, le coupable obtient ce qu'il s'était efforcé d'arracher indûment grâce au *Benth*, mais d'une telle façon que la réalisation de son vœu rétablit les valeurs... et voilà la *Goatha* consommée.

– La fille tombe dans les bras de Joldas qui cesse de l'aimer, murmura Billy Pratt, les yeux mi-clos.

– Exactement. (Havu prit une gorgée de lait. Pour la première fois depuis des mois, il se sentait le cœur léger.) Ensuite, imaginons dans quel état d'esprit devait se trouver Hakkir vis-à-vis de son père et de sa fiancée, ni l'un ni l'autre n'ayant ajouté foi à ses protestations d'innocence.

– De sorte que le père et la fille avaient aussi commis le *Benth*.

– Pour son père, dont le souci était de préserver l'honneur familial, et pour Aiela, obsédée par la nécessité d'un mariage avantageux, il choisit le *Jah*. Ces trois éléments sont partie intégrante de la même *Goatha*, bien sûr. Et c'est là que se révèle le génie de Hakkir, quand du

même coup, par un seul et unique stratagème, il réalise deux *Jah* et un *Najah*.

Billy était devenu pensif.

– Douce revanche, fit-il en souriant.

– Comment ?

– Quand la vengeance est à la hauteur de l'affront et qu'elle procure à celui qui l'exerce une agréable jouissance, nous l'appelons « douce revanche ». Au fond, votre *Goatha* est moins étrangère à nos traditions qu'il n'y paraît. Vite, comment Hakkir a-t-il réussi ce tour de force ?

– Il a disparu de la circulation. Il est parti refaire sa vie ailleurs, sous un faux nom, non sans avoir au préalable rédigé de faux aveux par lesquels il reconnaissait la faute dont on l'accusait tout en impliquant son frère. Ce document fut confié à des amis et selon la volonté de Hakkir rendu public après son départ.

Billy leva vivement la main.

– Attendez, laissez-moi deviner là suite. Joldas fut traduit en justice ?

– Oui, et toute sa fortune y passa.

– Très astucieux. Sa culpabilité est établie par un tribunal qui le condamne à payer une amende exorbitante. Le déshonneur rejaillit sur le père dont le nom est à jamais souillé, voilà pour le *Jah* paternel, et Joldas se retrouve sans un sou vaillant, voilà pour Aiela. (Billy se renversa contre son dossier et fut secoué d'un petit rire.) Pauvre Aiela ! Mariée à un indigent, elle perd beaucoup de son charme...

– Et son caractère devient irritable.

– Bref, la voilà transformée en mégère et du coup le *Najah* s'accomplit. La *Goatha* n'est pas dépourvue d'une certaine grandeur, après tout.

– Je n'ai pas terminé. Pour être tout à fait complète, la *Goatha* doit culminer avec le *Hazb*. Hakkir était consciencieux. Il s'est acquitté de sa tâche jusqu'au bout.

– Je sais. Le *Hazb*, c'est la cruauté suprême. C'est révéler à ses victimes l'identité de l'auteur de la *Goatha*.

– Bravo. Et cette révélation constitue pour eux une raison de souffrance supplémentaire.

Billy se crispa soudain. Toute animation déserta son visage. Gravement, comme s'il se parlait à lui-même, il déclara :

– Pour en revenir à ces colons dont l'Empire a fait des esclaves, je vois le *Benth* qui les accable, et le *Hazb* accroît certainement leur désespoir, mais où est le rapport entre le *Benth*, le renversement provoqué par l'Assemblée du Quadrant, et la *Goatha* exercée contre ces pauvres gens ?

Havu croisa les mains..

– Ainsi que je l'ai dit, c'est un piètre exemple.

Et personne n'y pouvait rien.

Billy regarda par le hublot le sinistre alignement des baraques. Là, trois cents colons, auxquels il fallait ajouter trois cents forains, n'attendaient que son signal pour se ruer contre la tour.

– Il faut que je rentre, dit-il. Ne pourrait-on se revoir ?

Pony Red Miira s'affaissa sur une botte de paille à côté des éléphants. On leur avait accordé la permission de continuer à nourrir et à nettoyer les animaux du moment que ce fût en dehors des heures de travail. Pony gardait les yeux baissés, vivante image de l'accablement poussé au suprême degré. Il s'efforçait de faire le vide dans son esprit assailli de pensées plus lugubres les unes que les autres qui tournaient toutes autour d'une seule implacable évidence : le cirque allait mourir. Les éléphants allaient mourir. Pony Red allait mourir. Un murmure de voix le fit sursauter. Billy Pratt et le Pacha venaient de pénétrer sous le chapiteau, suivis d'Archimède et de Warner, le colon. Pony se laissa glisser derrière la botte de paille et ferma les yeux. Quand on a manié le pic pendant des heures d'affilée et donné à bouffer à toute une ménagerie, on ne se sent pas d'humeur à faire la conversation. Pour Pony Red, le rideau était tombé.

– Pony ?

Pony ouvrit un œil, le braqua une seconde sur le Pacha et le referma aussitôt.

Un soulier vint lui fouetter les côtes, gentiment, sans trop insister, mais le rappel à l'ordre n'aurait pu être plus clair. Pony n'aimait pas cela. Il se redressa d'un coup de reins et les poings serrés toisa O'Hara.

– Dites, Pacha, c'est pas une façon de traiter le monde.

– Désolé, vieux. Tu ne voudrais pas que je te paye éternellement à ne rien foutre ? Tu as dix jours pour m'organiser un défilé.

– Un... quoi ?

Le Pacha avait déjà tourné les talons et s'éloignait entre les cages, flanqué du margoulin. Guiboles, le directeur artistique, surgit comme

un boulet, s'arrêta pour jeter les yeux alentour, aperçut O'Hara et courut vers lui. Pony prit la main que lui tendait Archimède.

– Je serais heureux que quelqu'un se décide à m'affranchir, grommela-t-il en se hissant sur ses pieds.

Archimède sourit.

– Tout ce que je sais, c'est que dans dix jours, on donne une représentation précédée d'un défilé. Pour les détails, adresse-toi à quelqu'un d'autre.

Pony balaya d'un regard courroucé la rangée de cages. Un défi, voilà ce que c'était. Monter un défilé au pied levé, dans des conditions aussi précaires, c'était se moquer du monde. Un défi ridicule. Du jamais vu. Du jamais fait. Il propulsa sa carcasse fatiguée jusqu'au soigneur le plus proche, occupé à ronfler un peu plus loin. Une ruade carabinée arracha le pauvre Bugs Bunny à un sommeil bien mérité.

– Debout ! Et décrasse-moi ces roulottes. Elles sont dans un état !

Bugs Bunny clignait des yeux en frottant son postérieur meurtri.

– Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi je nettoierais les roulottes ?

– On défile dans dix jours ! Lève-toi. Quand tu auras terminé avec les roulottes, tu astiqueras les cages. Je veux qu'elles scintillent, compris ?

Bugs Bunny ne posa aucune question, sachant qu'il n'obtiendrait aucune réponse. Il se redressa avec une grimace épouvantable.

– Chiffé Molle est là-bas en train de roupiller avec les canassons. Je le réveille ?

– Et comment ! Dis-lui de réparer et de fourbir les harnais. Et les chevaux, par la même occasion.

– On défile, alors ?

– Combien de fois faut-il te le répéter ? En avant, marche !

Bugs Bunny bondit sur ses bottes et se hâta d'aller en coller une des semelles éculées contre l'échine du palefrenier. Pony le suivit des yeux avec satisfaction.

– On sera prêt, assura-t-il, mais pourquoi se donner tout ce mal ?

Archimède lui adressa un redoutable clin d'œil.

– À Goatha, Goatha et demie !

Oz broyait du noir, cela sautait aux yeux. Certes, tout le monde avait son compte, mais rien qu'à le regarder, on devinait que

l'illusionniste était le plus atteint.

– Ne reste pas comme ça, murmura Frigoli sur un ton encourageant. Vide ton sac.

Oz leva sur lui les yeux d'un homme écrasé par le poids du destin.

– Frigoli, mon ami, je suis perdu. Je tourne et je retourne le dilemme dans ma pauvre tête sans trouver de solution. Je suis un cancre, un incapable. Bientôt je serai la risée de tous et je n'aurai plus qu'à mourir. Figure-toi que M. John m'a chargé d'une mission, de la plus haute importance et je suis indigne de sa confiance ! Il veut que je fasse le facteur, rien de moins ! Je suis censé faire circuler un tract parmi tous les prisonniers de ce camp et du camp voisin. Impossible ! lui ai-je dit. Je sais, a-t-il répondu. C'est pourquoi je m'adresse à un magicien ! Parfois, je me demande s'il a toute sa raison...

Frigoli se mordit la lèvre avec passion. Il réfléchissait à toute allure. Déjà, ses prunelles scintillaient. Il s'approcha de l'illusionniste et lui tapota l'épaule.

– Allons, ne te laisse pas abattre. N'es-tu pas le plus grand illusionniste de cette partie de l'univers ? Pour ma part, je revendique le titre d'Orfèvre de la Cavale. À nous deux, nous devrions être capables de distribuer le courrier !

L'espoir illumina le visage d'Oz.

– Ne me dis pas que tu as déjà une idée !

Frigoli haussa les épaules.

– Les Nuumiiens sont de vraies cloches quand il s'agit de boucler quelqu'un. Un de ces jours, il faudra que je te raconte mon expérience dans les quartiers de haute sécurité de Kuznetsov. Ça, c'était quelque chose. Le plus dur, évidemment, ça a été d'y entrer. Je me suis donné un mal de chien...

– Alors ? Que proposes-tu ?

L'autre soupira.

– Faire circuler du papier, ce n'est vraiment pas sorcier. Si encore on m'avait demandé... je ne sais pas moi, d'évacuer les éléphants incognito !

Linda s'arrêta de piocher. Le jardin potager surplombait le camp des otages le long duquel courait une route. Sur cette route avançait une colonne de prisonniers poussant devant eux les réservoirs remplis des miettes arrachées à la falaise. Une tour montée sur roue cheminait à leur côté. C'était les prisonniers du camp de la décharge. Ils emportaient pour les déverser les fragments récoltés à la sueur de leurs fronts par les prisonniers affectés à la carrière. Un instant, elle les suivit des yeux, puis se retourna pour contempler les maigres plans de légumes. L'arrivée des artistes féminins et de leurs enfants avait singulièrement aggravé une situation déjà précaire. C'était autant de bouches supplémentaires à nourrir alors que les bras, eux, restaient inactifs où peu s'en fallait. Ces femmes n'entendaient rien au jardinage, il fallait tout leur apprendre. Et cet énorme tas, cette « Barrique » qui ne demandait qu'à engloutir chaque jour une ration équivalente à celles de dix personnes normales pendant une semaine. Linda ne put réprimer un pâle sourire. Eh bien, songea-t-elle, nous allons lui faire fondre sa graisse !

Elle rangea dans sa besace la sarclette et l'échardonnet et s'engagea sur le sentier qui descendait vers le village. Arrivée en bas, elle s'arrêta pour laisser s'écouler le défilé des prisonniers, scrutant chaque visage dans l'espoir de reconnaître celui de Tom, tout en sachant que c'était impossible puisqu'il travaillait à la carrière, mais peut-être l'avait-on changé, comment savoir ? Il y avait si longtemps qu'elle n'avait eu de ses nouvelles. Glissant sur ses roues silencieuses, la redoutable silhouette de la tour géôlière accompagnait la procession grinçante. Linda baissa les yeux, découragée. Certains, au passage, lui adressaient un signe de tête auquel elle ne prenait même plus la peine de répondre. Elle était si lasse, si lasse... Soudain, une grosse enveloppe tomba au milieu de la route. Tout d'abord la jeune femme crut à une hallucination. Déjà, des pieds diligents l'avaient recouverte de poussière. Le cœur battant, elle attendit que tous fussent passés. Alors elle gagna le milieu de la route et comme par mégarde fit glisser la courroie de sa besace. Elle se baissa pour la ramasser et prestement saisit l'enveloppe qu'elle glissa sous sa chemise.

Une lettre de Tom ? Elle refoula son envie de courir. Ne rien changer à ses habitudes. Elle arriva au pied de la tour intermédiaire. La voix de Boomer explosa, tonitruante, au-dessus d'elle.

– Que se passe-t-il, Linda ? Un coup de cafard ?

Elle n'avait aucune certitude, mais il lui semblait que la sentinelle ne prenait pas plus de plaisir à les surveiller qu'elles-mêmes à subir son espionnage constant. Une impression, rien de plus.

– Oui, Maître. C'est à cause de la *Goatha*.

– Je comprends, Linda. Et dire que ce n'est même pas une belle *Goatha*. À quoi bon s'acharner sur des innocents alors que...

La tirade demeura en suspens. Boomer devait se mordre les lèvres d'avoir osé critiquer ouvertement l'œuvre de la famille impériale. Même les sentinelles vivaient dans la crainte, songea-t-elle tandis que le silence s'éternisait.

– Linda, pourquoi t'es-tu baissée, tout à l'heure ?

Son sang se glaça.

– Mon sac avait glissé, Maître.

Par quel miracle sa voix ne tremblait-elle pas ?

Silence.

– Poursuis ton chemin, Linda.

La lettre pesait sur elle. Elle fut patiente. Elle attendit que les dernières baraques la dissimulent à la vigilance de la sentinelle du village. Sa main plongea sous sa chemise. Elle frotta l'enveloppe contre sa manche et le cœur lui manqua. Un nom était écrit sur l'enveloppe, mais ce n'était pas le sien. Un drôle de nom. Elle le lut et le relut comme si elle n'arrivait pas à y croire. Ce n'était pas le sien. « Pylônes », était-il écrit. Au début, ce ne fut pas grand-chose : juste une brûlure autour des yeux, une difficulté à trouver son souffle. Puis la déception arriva, poignante, à la mesure de ce qu'elle avait espéré. La lettre n'était pas pour elle mais pour cette vieille chouette, cette fée Carabosse qui faisait marcher les ballerines de la troupe comme un vrai grenadier. Elle rangea la lettre, lissa sa chemise. Elle émergea dans le champ de vision de la tour. Raide comme la justice, elle alla sous l'appentis où elle déposa son sac au râtelier. La tentation la traversa de détruire la lettre. Si par malheur on la découvrait sur elle, elle était bonne pour une séance de décharges. Et lui, alors ? Fallait-il qu'il aimât cette femme pour lui faire parvenir une lettre qui pouvait lui coûter d'horribles souffrances ? Avec un soupir, Linda ressortit dans la pleine lumière. Elle se dirigea vers le dortoir où elle était presque certaine de trouver les filles de la troupe.

Elles étaient là, en effet, groupées autour de Pylônes, buvant comme du petit-lait les adages étouffants dont la vieille taupe possédait un répertoire inépuisable. Linda s'approcha et lui fourra

l'enveloppe sous le nez.

– Tenez. C'est pour vous.

Elle avait presque atteint son lit quand Pylônes la héla.

– Trésor ? Revenez, il y a quelque chose pour vous.

Quelque chose ? À nouveau, l'espoir insensé. Il y avait un bout de papier dans la main tendue. Linda s'en saisit de ses doigts tremblants.

Linda et Bobby bien-aimés. Je suis en bonne santé et je pense beaucoup à vous. Linda chérie, fais ton possible pour convaincre les colons d'apporter leur concours à Pylônes. Avec tout mon amour. Tom.

La distance jusqu'à son lit semblait s'allonger à mesure qu'elle avançait. Enfin la couchette fut contre ses jambes. Elle s'y laissa tomber. Elle plia soigneusement le papier et le glissa sous son oreiller. Là-bas, Pylônes branlait du chef en torturant sa verrue.

– Ça alors ! Dites, les filles, n'ai-je pas toujours affirmé que Billy Pratt avait une araignée dans le plafond ? (Elle brandit la lettre.) Cette fois, j'en ai la preuve ! (Elle acheva sa lecture et son vieux visage ridé se fit songeur.) Ma foi... on dirait bien que le Pacha travaille du chapeau lui aussi.

Ayant fait claquer sa langue deux ou trois fois, elle tendit à la jeune fille la plus proche une seconde feuille couverte d'une petite écriture serrée.

– Toi, tu vas me faire signer cette pétition. Et tâche de n'oublier personne. Linda Warner va te trouver quelqu'un pour t'aider à convaincre les colons qui voudraient se défilier. (Elle consulta Linda du regard.) D'accord ? C'est parfait. Vous autres, écoutez-moi bien. Tout ce que nous avons à faire, c'est de monter un spectacle sans animaux, sans costumes et sans hommes. Un jeu d'enfant ! (Elle se dressa pesamment et farfouilla dans sa chevelure.) Linda Warner, dès que tu auras trouvé une escorte convenable pour Tutti Frutti, tu me diras tout ce que tu sais au sujet de cette *Goatha*. Lentement et intelligiblement.

La scène se déroulait sur la planète qui avait donné son nom à l'empire nuumiiien. Zereb Ni Su, représentant de Sa Majesté à la Chambre, s'inclina devant l'aréopage des députés. Cette session extraordinaire avait été convoquée par la fraction la plus frondeuse de l'Assemblée, soit un tiers de ses membres. Les jeunes radicaux allaient donc tenter une fois de plus d'imposer au souverain un nouveau gouvernement. Tandis que les députés prenaient place sur les bancs disposés en rangées régulières au pied de son podium, Zereb Ni Su savourait la joie intime qu'il éprouvait à la perspective de se livrer à son sport favori : redorer le blason de la monarchie.

Sous le podium, face aux députés, se tenait le modérateur. Il se leva et d'une voix solennelle prononça l'allocution d'usage.

– Nous, Modérateur, déclarons ouverte cette session extraordinaire de la Chambre impériale. Hum. Nous acceptons la motion de suppression des formalités d'ouverture.

Il se retourna pour adresser un demi-sourire à Zereb, l'auteur de la proposition..

Le représentant acquiesça d'un bref hochement de tête. Au diable le rituel ! Ces jeunes moulins à paroles allaient lui faire perdre assez de temps comme ça.

Le modérateur mit la motion aux voix. Elle fut acceptée à l'unanimité. Un des députés de la dernière rangée sauta sur ses pieds.

– Je demande la parole !

Le modérateur inclina la tête.

– Parlez, Député Misu Czhe Banu.

Le modérateur se rassit.

Banu promena son regard sur les visages tournés de ses pairs et l'arrêta sur le modérateur.

– Votre Honneur... Camarades députés... à plusieurs reprises, déjà, j'ai tenté d'attirer l'attention de cette Assemblée sur la *Goatha* impériale dirigée contre les colons de Mystienya.

– Objection ! (Un second député s'était levé d'un bond.) La *Goatha* de notre souverain concerne l'Assemblée du Neuvième Quadrant, et

non les colons de Mystienya.

Banu gardait les yeux rivés sur le modérateur.

– Votre Honneur, nous trouvons cette interruption déplacée.

Le modérateur opina.

– Objection repoussée, Député Vaag. Vous parlerez à votre tour.

Vaag consulta Zereb du regard et fut récompensé par un sourire, réconfortant. Il se rassit.

– Poursuivez, Député Banu.

– Merci, Votre Honneur. Camarades, vous avez entendu maintes fois le représentant du Palais affirmer sans souci de cohérence que le *Benth* de l'Assemblée du Quadrant pouvait être sanctionné en soumettant au *Jah* les humains qui composent la colonie de Mystienya. Pour Zereb Ni Su, le *Benth* d'un seul homme est le *Benth* de tous les hommes. Inversement, si l'on inflige le *Jah* aux hommes que l'on a sous la main, quels qu'ils soient, on l'inflige du même coup à l'Assemblée du Quadrant. (Il braqua les yeux sur le représentant du Palais.) Tous, ici, nous sommes conscients de l'inconsistance flagrante de ce raisonnement.

Des cris de protestations jaillirent des bancs loyalistes. À l'autre extrémité de l'hémicycle, on applaudissait. D'un geste, Banu ramena le silence.

– Cela dit, cette *Goatha* – si toutefois nous pouvons lui conférer ce titre – ayant été présentée devant l'Assemblée sous le sceau impérial, nous avons jugé bon de fermer les yeux sur ses lacunes. (Banu se ménagea une pause et ramena lentement les yeux sur le modérateur.) Si nous acceptons l'existence d'un lien entre le *Benth* de l'Assemblée et le *Jah* de Mystienya, alors il faut bien admettre que le *Hazb* dont ils souffrent accable également l'Assemblée du Quadrant !

Les inconditionnels du souverain exprimèrent discrètement leur approbation. Discrètement, car ils avaient appris à se méfier des cadeaux empoisonnés des radicaux. Zereb sentit que le moment était venu pour lui de se manifester. Il se leva et salua le modérateur.

– Au nom de Sa Majesté, nous félicitons nos camarades dissidents de leur tardive conformité au bon sens majoritaire, bien qu'il nous paraisse superflu d'avoir convoqué une session extraordinaire pour faire connaître cette heureuse volte-face. Cela étant dit, le député Banu souhaite-t-il saisir l'Assemblée d'un autre problème ?

Banu le gratifia d'un aimable sourire.

– En effet, nous n'avons pas tout à fait terminé. Au risque de lasser

la patience de nos camarades, nous aimerions poursuivre sur le même sujet.

Sur un signe qu'il lui adressa, un page quitta l'hémicycle et revint, les bras chargés d'une énorme pile de papiers.

– Si nous considérons que le *Hazb* des colons donne toute sa mesure à la *Goatha* en plongeant l'Assemblée du Quadrant dans une affliction... tout abstraite, soit dit en passant, alors il faut convenir que l'échec du *Hazb* en question consacre l'échec de la *Goatha* engagée contre l'Assemblée, ramenant cette opération à sa véritable dimension, celle d'une agression inadmissible contre une communauté inoffensive et impuissante.

Pas de tollé. Les loyalistes retenaient leur souffle. Dans le silence en suspens, le page déposa le monticule de papiers sur le bureau de Banu. Zereb se leva.

– Le député Banu veut-il sérieusement nous faire croire que les colons de Mystienya, condamnés aux travaux forcés à perpétuité, coulent des jours heureux ?

Il s'assit au milieu des ricanements de ses amis.

Banu saisit la première feuille de la pile.

– Nous aimerions porter le contenu de ces documents à la connaissance de nos camarades. Ce sont des pétitions. Elles sont adressées à « la famille impériale et à la Chambre des députés ». Toutes commencent en ces termes : « Nous, soussignés, souhaitons exprimer notre sincère gratitude pour le traitement qui nous a été accordé. Un travail éreintant, une routine implacable et de continuelles humiliations nous ont finalement ouvert les yeux sur l'insignifiance et la superficialité de notre mode de vie antérieur. Cette expérience est pour nous une source d'enrichissement prodigieux et il n'est pas un seul d'entre nous qui ne ressente chaque matin un formidable élan de reconnaissance pour nos bienfaiteurs, la famille impériale et la Chambre des députés ». (Banu souleva le paquet.) Il y en a des dizaines. Une des sentinelles les a fait parvenir à l'ambassade de Mystlenya où des fonctionnaires zélés, conscients de la portée de ces documents, les ont aussitôt envoyés ici. Vous trouverez au bas de ces pages les signatures de tous les êtres humains, hommes, femmes et enfants vivant sur Mystienya. Les colons, ainsi que les employés de ce cirque, cible d'une autre *Goatha* abusivement tolérée par notre Assemblée. (Banu toisa le député qui représentait d'ordinaire les intérêts de Sum.) À première vue, camarade, on dirait que ce coup de théâtre expédie du même coup la *Goatha* de votre ami Karl Arnheim.

Zereb Ni Su hochait sombrement la tête. L'assemblée tout entière se

leva et demanda à être entendue.

– Garez-vous ! Voici les éléphants !

Havu Da Miraac plongea sur les manettes qui commandaient les foudres de la tour. Les lecteurs phoniques emplissaient la capsule des braillements hystériques poussés par deux énergumènes affublés de ce que le Nuumiiien supposait être leurs costumes de gloire, en fait grotesques défroques bigarrées. Ils précédaient une double haie de chevaux blancs comme neige, eux-mêmes suivis du cortège impressionnant des éléphants terriens. Autour d’eux se déchaînait la foulé bariolée des forains. Les uns culbutaient ou jonglaient, d’autres brandissaient d’énormes trompes dont ils écrasaient les poires en cadence. Venaient ensuite les roulottes et le reliquat de la troupe, les plus hallucinés, des hommes qui marchaient sur les mains ou crachaient du feu ou se drapaient dans les circonvolutions de monstrueux serpents. Le défilé s’avançait droit sur la tour.

– Humains ! Halte ! HALTE !

Un des braillards qui marchaient en tête leva la main et la colonne s’arrêta sous les ardentes acclamations des colons massés de part et d’autre.

– Silence ! Silence ou je vous grille tous d’un seul coup !

La foule se tut. Havu respira. Les manettes étaient moites sous ses paumes. Il les lâcha subitement et consulta la console de contrôle. Les voyants de toutes les tours environnantes clignotaient. L’affolement semblait avoir gagné le secteur dans son entier. De plus en plus inquiet, il regarda la rue et scruta sur son écran les visages souriants, sereinement levés vers lui. Rien qui ressemblât à une armée résolue marchant sur un bastion ennemi. Perplexe, il se brancha sur le commandement de secteur.

– Tour numéro un, village dix-sept. Demande instructions.

Le micro crachouilla, puis une voix faible, cassée, chevrotante, se fit entendre par-dessus les interférences.

– Où en êtes-vous, dix-sept ?

– À vrai dire, je n’en sais rien. Que se passe-t-il ?

– Pour l’instant, la situation reste confuse. Dans tous les villages, les prisonniers semblent la proie d’une liesse incompréhensible. Jusqu’à présent, nos positions n’ont été menacées nulle part.

Les lecteurs captaient un déferlement insolite. En bas, les hommes riaient à perdre haleine.

– Que dois-je faire ? gémit Havu.

– Décelez-vous dans leur comportement un signe d'agressivité quelconque ?

– Non. Non, pas encore.

– Si cela se produit, défendez-vous. Sinon, le commandement de secteur s'en remet à votre jugement et à votre esprit d'initiative. Bonne chance, dix-sept.

Havu coupa la communication. C'était bien la première fois qu'il s'entendait reconnaître le droit au jugement ou à l'esprit d'initiative. Troublé, il vit l'homme qui portait le nom de Billy Pratt se détacher de la multitude diaprée et s'approcher de la tour.

– Havu ?

– Nous t'écoutons, Billy Pratt. Que signifie cette mascarade ?

L'exaspérant sourire du margoulin ne vacilla pas d'un millimètre.

– Maître, vous avez eu connaissance de la pétition que nous avons fait parvenir à la Chambre des députés ?

– En effet. Mais une fois signée, cette pétition a quitté le village à mon insu. J'en suis fort mécontent.

L'écran lui révéla l'imperceptible changement d'expression, la crispation des mâchoires, l'afflux de la peur et surmontant tout cela, le courage.

– Notre intention n'était pas de vous contrarier, Maître. Nous voulions simplement exprimer à Leurs Majestés notre unanime gratitude.

– Je vois. Et ce défilé, à quoi sert-il ?

L'homme haussa les épaules. L'alerte passée, il avait retrouvé sa joviale assurance.

– Rien de plus simple, Maître. Nous manifestons notre joie. Avec nos modestes moyens, nous exprimons le bonheur indicible que nous procure une existence saine et exaltante. Suis-je assez clair ?

Havu regarda la foule. Il regarda les chevaux, les éléphants, les clowns, les visages. Il regarda Billy Pratt. Quand il eut fini de rire, il le regarda de nouveau, comme s'il le voyait pour la première fois.

– *Goatha !* Une double *Goatha !* Félicitations.

On lui avait dit d'agir de sa propre initiative. Pour une fois, sa conscience morale et sa conscience professionnelle seraient en harmonie. Il haussa le ton.

– Continuez ! Continuez le défilé ! Toutes mes excuses pour mon éclat de tout à l’heure.

Il se cala confortablement dans son siège. Et, en plus, il se trouvait aux premières loges !

John J. O'Hara et Tom Warner lancèrent leurs pics à l'unisson. À l'instant où les fers mordaient dans la paroi, la voix tonitruante les fit tous sursauter. Impossible de s'y habituer, il en serait toujours ainsi.

– O'Hara et Warner, présentez-vous devant la tour.

O'Hara se redressa et s'accorda quelques secondes pour recoller son sourire fatigué. Quand il l'estima assez convaincant, il se retourna. Un groupe de Nuumiiens attendait au pied de la tour. Il y avait un homme parmi eux. Même à cette distance, le Pacha l'aurait reconnu entre mille. Karl Arnheim. Il fit un détour pour passer à côté de Billy Pratt qui ramassait des pierres en chantant à tue-tête.

– Billy, souffla-t-il. Ils sont là.

Billy darda un bref coup d'œil sur le sommet de la falaise.

– Enfin ! Ils en ont mis du temps !

– Billy, si ton plan échoue...

Le margoulin se hâta de remplir son panier. Quand ce fut fait, il glissa l'anse sur son épaule et se redressa.

– Impossible, monsieur John. Ce sont les Nuumiiens eux-mêmes qui me l'ont soufflé !

Warner les avait rejoints. Il secoua la tête.

– Toute cette mise en scène... c'est ridicule.

Billy Pratt le foudroya du regard.

– Sois sceptique autant que tu veux, mais pour l'amour du ciel, souris. Souris !

Hilaires tous trois, ils gravirent le sentier à la queue leu leu. Tandis qu'O'Hara et Warner rejoignaient la délégation, Pratt allait vider son panier dans le réservoir. Il était sur le point de redescendre quand la sentinelle l'interpella.

– Homme, quel est ton nom ?

– Billy Pratt, Maître.

– Billy Pratt, toi aussi tu es convoqué devant la tour.

– Avec le plus grand plaisir, Maître.

Quand le trio au complet fit face à la délégation, un Nuumiiien s'avança vers eux.

– Je m'appelle Adr Ventzu Fung, député de la Chambre impériale. Billy Pratt, nous avons sollicité votre présence en plus de celle des chefs des deux communautés afin d'avoir l'avis de la base.

Billy souriait comme un idiot. Il se sentit rougir. Il s'inclina.

– C'est un grand honneur pour moi. Dites-moi seulement de quelle façon je puis aider mes bienfaiteurs.

N'y tenant plus, Karl Arnheim s'interposa.

– Trouvez quelqu'un d'autre, voyons ! Vous savez qui est ce type ? Leur conseiller juridique !

Adr Ventzu Fung l'observa un instant. Il était clair qu'il n'éprouvait pour lui aucune sympathie.

– Et alors ? demanda-t-il enfin. Est-il pour cela incapable de répondre à nos questions ? Billy Pratt, êtes-vous propriétaire d'une partie quelconque du cirque O'Hara ?

– Non. Je ne suis qu'un employé.

Fung prit Arnheim à témoin.

– Vous voyez bien, il n'est qu'un prisonnier de base, exactement semblable à tous les autres. Nous avons perdu assez de temps. Je souhaiterais en finir le plus tôt possible. (Il se tourna vers Warner.) Dois-je comprendre que les colons considèrent leur statut d'esclaves comme une faveur ?

Warner opina vigoureusement.

– Je pense bien, Maître ! Nous sommes comblés, au physique comme au moral. Cette vie spartiate nous a tous soulagés d'un grand poids. Plus de problèmes, plus de souci à se faire pour l'avenir, plus rien, au fond. Que demander de plus ?

– Et vous, O'Hara, êtes-vous de cet avis ?

Un sourire radieux plissait le visage du Pacha de rides innombrables.

– Plutôt dix fois qu'une, Maître ! Une vie étale, un contact quotidien avec la nature, c'est le rêve après des années d'aventures harassantes ! Comment pourrions-nous jamais vous exprimer notre gratitude ou payer notre dette ?

Le Nuumiiien plongeait les yeux au fond de la carrière noyée de poussière d'où s'élevaient, outre le fracas des pics et le crépitement des quintes de toux, de joyeux éclats de rire.

– Qu'en pensez-vous, monsieur Arnheim ?

Le tumulte de la rage et de l'indignation bouleversait sa physionomie osseuse. Il suffoquait littéralement.

– Vous voyez bien... vous voyez bien qu'ils vous mènent en bateau ! Non ? NON ? John, je vous en supplie. Dites-leur. C'est moi, John. L'homme qui a ruiné votre cirque et qui vous a jetés vous et votre troupe dans ce cul-de-basse-fosse. Moi ! Moi ! Karl Arnheim ! Je vous en prie. Expliquez-leur que c'est un nouveau jeu !

O'Hara rayonnait. D'un grand pas il franchit la distance qui le séparait de Arnheim et se mit à lui pomper le bras.

– Merci, Karl ! De tout cœur, merci. Si je m'étais douté que vous étiez à l'origine de notre félicité !

Arnheim arracha sa main et l'agita en direction de Billy Pratt.

– C'est intolérable ! Et vous, je vous connais ! Vous avez travaillé pour le cirque Abe. Dites la vérité à ces gens et vous n'aurez pas à le regretter.

Le margoulin lui désigna la carrière, puis, avec un sourire plein de modestie :

– Franchement, monsieur Arnheim, je ne vois pas ce que vous pourriez faire de plus.

Adr Ventzu Fung se tourna vers ses pairs.

– Camarades députés, vous voilà édifiés. Des neuf villages que nous avons visités, aucun n'a assimilé le *Hazb* impérial. Tout porte à croire que la *Goatha* de monsieur Arnheim se solde elle aussi par un échec. Il ne nous reste plus qu'à déterminer la nature et le montant des réparations qu'il convient de verser à ces innocentes victimes.

Avant même de les voir, Havu Da Miraac les entendit. Ils chantaient. Mélodie bien rythmée, paroles euphoriques. Il était question de la construction d'une voie de chemin de fer. Havu ignorait ce qu'était un chemin de fer. Pour avoir mérité une chanson, ce devait être quelque chose de merveilleux. Après une journée d'attente angoissée, il était fichtrement content de ne plus être seul. Il ouvrit l'écoutille, se plaça dans le champ ascensionnel et descendit au niveau de la rue. Peu après, les villageois étaient alignés en bon ordre devant lui. Pratt, Warner et O'Hara rompirent les rangs.

– Alors ? demanda-t-il, inquiet de cette discipline imperturbable.

– Alors ? (Billy effectua une petite cabriole.) C'est la victoire ! Tout est bloqué en attendant que la Chambre vote les réparations.

– Avez-vous une idée de leur nature ? Je serais curieux de savoir jusqu'où ira la générosité du Palais.

– Pour les colons, nous avons obtenu le départ des forces de répression nuumiiennes, le rétablissement de la souveraineté humaine et huit milliards de crédits, expliqua O'Hara. Pour nous, la restitution de notre matériel, y compris le vaisseau, le remplacement de ce qui s'est perdu ou détérioré pendant notre séjour ici et le minimum saisonnier garanti par les Nuumiens sur les instructions de Karl Arnheim.

Havu eut un sourire penaud.

– Les rôles sont inversés. Aujourd'hui, c'est moi qui ai une faveur à vous demander. Voilà... je voudrais rester sur Mystienya. Est-ce trop vous demander, Warner ?

– Restez aussi longtemps que vous voudrez, Havu. Vous nous serez très utile, compte tenu du voisinage un peu encombrant de votre Empire. Et vous, O'Hara ? Et le cirque ?

O'Hara se tapota le ventre avec satisfaction.

– Je suis un homme de parole. Nous avons un contrat avec Mystienya et je ne vois pas ce qui nous empêcherait de l'honorer. (Il adressa un clin d'œil à la sentinelle.) De toute façon, nous ne partirons pas avant d'avoir vu la couleur de l'argent nuumien !

L'œil mélancolique de Havu se fixa sur Billy Pratt.

– Tu n'envisagerais pas de rester, par hasard ? Nous pourrions devenir amis...

– Non monsieur ! Enfant de la balle je suis né, enfant de la balle je resterai ! Au fait, tu avais raison au sujet du *Hazb* ; c'est vraiment le sel de la *Goatha* ! Tout à l'heure, dès que les membres de la délégation ont eu le dos tourné, j'ai attiré l'attention de Karl Arnheim. J'avais un cadeau pour lui. Devine lequel ?

Il loucha comme un fou et tira la langue à se l'arracher. Havu était plié en deux.

– C'est très irrévérencieux, je parie ?

– Tu parles ! J'ai cru que le vieux allait tomber en syncope. Quel pied, mes aïeux !

O'Hara cessa de se trémousser et lui flanqua sur l'épaule une grande claque amicale.

– Il est grand temps de remettre la machine en route ! D'accord, Zigzag ?

– D'accord, monsieur John. D'accord !

SIXIEME PARTIE

DANS DE BEAUX DRAPS

Saison 2148

14 avril 2148

Nous avons mis le cap sur H'dgva, première étape de la tournée des planètes du Dixième Quadrant. Hier, nous avons laissé derrière nous la dernière planète habitée de notre Quadrant natal. Nous n'atteindrons pas H'dgva avant une vingtaine de jours et dans quelques heures, nous franchirons la frontière fatidique. Une première cosmique, si l'on peut dire. Comme il avait étrenné l'espace, le Grand Cirque O'Hara étrenne le Dixième Quadrant.

Affalé devant la console de contrôle, Jon Norden, le chef-mécanicien, surveillait d'un œil soucieux les indicateurs d'équivalence des accélérateurs Bellenger. Depuis le départ de Badner, les translateurs de masse avaient affecté un comportement capricieux. Il y avait de quoi être inquiet. Tant que les accélérateurs tiendraient, le *Baraboo* continuerait à dévorer l'espace à une vitesse égale à plusieurs fois celle de la lumière, alors qu'en théorie il ne dépassait pas les deux cents kilomètres/heure. Si les accélérateurs lâchaient, les propulseurs de secours prendraient la relève ; tout ce qu'on pourrait espérer alors, ce serait une vitesse de pointe de six mille kilomètres/seconde. À ce train-là, il faudrait des millénaires pour rentrer au bercail, mais si les accélérateurs se mettaient à débloquer pour de bon, il n'y aurait pas d'autre solution. Déphasés, ils pulvériseraient le *Baraboo*. Il n'en resterait qu'un souvenir, un nuage de particules subatomiques.

Parvenu au terme de sa quatrième révision électronique, Jon Norden fit la moue. Au centre de la longue salle rectangulaire, on avait disposé une petite table nappée de blanc devant laquelle Mike Ikona, dit Loto, le maître d'hôtel, s'affairait à disposer coupes et bouteilles de champagne en prévision du passage de la ligne. De l'autre côté, symétrique par rapport à la cabine de contrôle, se trouvait le poste de pilotage. Willy Coogan, alias Achab, quittait rarement son siège. Pour l'instant, le Pacha se trouvait à ses côtés, les yeux rivés sur le hublot, scrutant les ténèbres comme s'il guettait quelque matérialisation de la frontière.

Norden se passa la main sur le visage, indécis. Tous les indicateurs étaient dans le vert. Depuis trois heures, il n'y avait pas eu la moindre anicroche. Trop beau pour durer, songea le chef-mécanicien. Il enfonça la touche du communicateur qui le mettait en rapport avec la

machinerie arrière.

– Gueule d'Amour, tu m'entends ?

– Présent, La Flibuste. Qu'est-ce qui cloche ?

La Flibuste... Norden sourit. Incorrigibles ces gens du voyage. Votre véritable nom n'est jamais assez bon pour eux, et depuis quelque temps, voilà que les anciens de l'arsenal s'y mettaient aussi. Au fait, comment s'appelait Gueule d'Amour, avant le kidnapping du *Baraboo* ?

– Mauvaise nouvelle pour toi, mon vieux. Je veux qu'une équipe descende sur-le-champ aux accélérateurs. Ouvre les écoutilles d'accès et passez-moi tout ça au crible.

– Que disent les indicateurs ?

– Ils sont au beau fixe. Appelons ça une intuition. Prends le temps qu'il faut mais fais-moi signe dès que tu es remonté.

– J'en connais qui vont être déçus. On avait prévu une sacrée bamboula pour le passage.

– Si tu n'es pas content, va te faire voir ailleurs ! (Norden se décontracta d'un seul coup. Il égrena un rire chaleureux.) Désolé, Gueule d'Amour, je vous garde quelques bouteilles au frais.

Quand il eut coupé le contact, Norden songea avec émotion à tous ces monteuses, soudeuses, mécaniciens, techniciens divers qu'il avait entraînés à sa suite dans cette galère dorée. Malgré les tentatives frénétiques de Karl Arnheim, personne n'était allé sous les verrous, mais le A de A&BCE avait fait en sorte qu'ils fussent mis à l'index d'un bout à l'autre du Neuvième Quadrant. Certains avaient bien essayé de trouver du boulot ailleurs ; tous étaient revenus au *Baraboo*.

– Tu en fais une tête, La Flibuste !

Norden tourna vivement la tête.

– Je rêvais. Je ne vous ai même pas entendu approcher, monsieur John.

– Alors, ces accélérateurs ?

Le chef-mécanicien haussa les épaules.

– Disons que je dormirai mieux quand Gueule d'Amour les aura examinés à la loupe. (Sans transition, il changea de sujet.) Au fait, monsieur John, le bruit court que si nous franchissons la frontière, c'est à cause de Karl Arnheim. Il paraît qu'il nous fiche à la porte du Neuvième Quadrant. Vrai ou faux ?

O'Hara baissa les yeux trente secondes. Quand il les releva, son

regard limpide affronta celui de Norden.

– Vrai, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Depuis trois ans, il a fait main basse sur tout ce qui ressemblait à un cirque, de près ou de loin. D'ici un an ou deux, Arnheim aura le monopole du cirque spatial pour tout le Neuvième Quadrant.

– Faux ! Chaque fois qu'il a essayé de nous rouler, on a fini par avoir le dessus. Si on était resté au lieu de filer comme des malpropres, il aurait dû composer avec nous ! Et je ne suis pas le seul à le penser.

Le Pacha hocha la tête.

– Tu n'as pas tort, mais je ne dis pas que tu aies raison non plus. Si je suis resté dans le métier, ce n'est pas pour passer le plus clair de mon temps à déjouer les pièges d'un concurrent aux dents longues. Ma seule ambition est de divertir les gens. Le plus de gens possible. (Sa main balaya l'horizon imaginaire.) Des milliers de planètes attendent leur premier cirque et aucun d'entre nous ne vivra assez vieux pour les épuiser toutes.

Un *pop* retentissant fit tourner toutes les têtes. Mike Ikona brandissait la bouteille comme un trophée.

– Plus qu'une minute !

Pour une fois, Achab se leva sans se faire prier.

– Le pilote automatique me remplacera avantageusement pendant que je transformerai ces bouteilles en cadavres. Vive le *Baraboo* ! Vive le Cirque !

Après une claque amicale sur l'épaule de Norden, O'Hara s'approcha lui aussi de la table autour de laquelle commençaient à se rassembler tous ceux que le Pacha avait conviés à la petite fête : Kristina, la dompteuse, une Lionne digne de son surnom, M^{me} Zelda, Spirale, la contorsionniste, Merlan Frit, Pylônes, Mistenflûte et sa mère adoptive... Donald était en bas à trinquer avec ses malabars et Pony Red ne quittait jamais la ménagerie.

L'espace de quelques secondes, O'Hara garda les yeux fixés sur sa montre. Après un dernier regard d'ensemble sur la console, Norden mit les systèmes d'alarme sur l'automatique. Le Pacha leva la main.

– Et voilà ! À nous le Dixième Quadrant !

– À notre saison ! hurla Loto.

– À notre saison ! reprirent-ils en chœur.

Norden aspira une première gorgée, les yeux clos en attendant que s'opère la miraculeuse alchimie de ce divin breuvage, le seul à se

transformer en or en touchant votre palais. À l'instant précis où pour la seconde fois il portait la coupe à ses lèvres se déclencha la stridence assourdissante de tout ce que la console comptait de systèmes d'alarme. La coupe se fracassa sur le plancher.

Norden avait bondi. Sa première réaction fut de se mettre en rapport avec la cabine de pilotage où chacun avait rejoint son poste.

– Willy, ce sont les accélérateurs. Ils se déphasent ! (Ses doigts voletaient sur les touches.) Impossible d'enrayer le processus. (Il se brancha sur la machinerie arrière.) Gueule d'Amour, où es-tu ?

– Ici, Gaucher. Ils sont tous là-haut.

– Rappelle-les en vitesse ! Nous allons larguer les accélérateurs !

– Nous allons quoi ?

– Pour l'amour du ciel, dépêche-toi de les sortir de là ! Nous avons deux minutes. (À nouveau, le poste de pilotage.) Willy, je t'accorde cent vingt secondes de propulsion subluminaire. Ensuite, on dit adieu aux Bellengers. Mets le cap sur le système le plus proche en priant tous les saints du paradis pour qu'il comporte une planète habitée !

Le Pacha pénétra en trombe dans le sanctuaire d'Achab.

– Quel est le système le plus proche, Willy ?

Le commandant s'affairait sur son clavier.

– L'étoile la plus proche est à quatre années-lumière... mais nous n'avons aucune donnée à son sujet. Rien ! (Il regarda O'Hara.) Vous savez ce que cela veut dire ? Nous avons déjà quitté les grands axes commerciaux !

– Et le signal de détresse ?

– Je l'ai déjà essayé. Impossible d'émettre. On l'aurait saboté qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

Le visage du Pacha se vida de son sang.

– Pouvons-nous encore rejoindre une route commerciale ?

– Trop tard. Pour y parvenir, il nous faudrait dix-huit minutes de vitesse subluminaire. D'un autre côté, si nous atteignons ce système inconnu, nous réduisons à néant nos chances d'être secourus.

O'Hara avait déjà repris le dessus. Il se gratta la nuque puis fourra les mains dans ses poches avec une violence à les crever.

– Si sabotage il y a, nous ferions bien de quitter le vaisseau au plus vite. Achab, mets le cap sur cette étoile. À-t-elle un nom, au fait ?

– Pas de nom.

Tandis que le vaisseau virait lentement sur son aire, O'Hara courait à la cabine de contrôle.

– Notre seule chance se trouve à quatre années-lumière de distance. Quel est le verdict du chef-mécanicien ?

Norden se livra à une rapide évaluation électronique.

– Bon, si j'arrive à maintenir les accélérateurs pendant deux minutes et demie, l'objectif sera à portée de nos propulseurs. Voyons où en est l'arrière. (D'un coup de poing, il enfonça la touche *ad hoc*.) Gaucher, Gueule d'Amour et les autres sont-ils revenus ?

– Gueule d'Amour est encore à l'intérieur. Les autres attendent qu'il soit sorti pour refermer l'écoutille.

– Oubliez l'écoutille. Dis à Gueule d'Amour de rappliquer en vitesse. On va sceller le compartiment.

– Compris. Attends... ! Voilà le chef qui revient et, Bon Dieu de Bon Dieu, on dirait qu'il traîne un macchabée derrière lui !

– Mais tu viens de me dire que les autres étaient déjà sortis.

– C'est exact. Je ne connais pas ce type. Faut que j'aille donner un coup de main à Gueule d'Amour. Je te rappelle quand le compartiment est scellé.

Norden ne quittait pas des yeux les indicateurs de déphasage. De l'orange, ils viraient lentement au rouge. Il se brancha sur le poste de pilotage.

– Donne-moi la distance, Willy. Dans quelques secondes, je largue les accélérateurs.

– On y est presque, la Flibuste. Encore vingt-cinq milliards de kilomètres...

– Ça y est ! Nous sommes tous sortis et le compartiment est scellé !

Norden écrasa la main droite contre le panneau d'éjection. Le *Baraboo* frémit comme sous l'effet d'une formidable gifle. Une nouvelle rangée de voyants se mirent à clignoter sur la console du chef-mécanicien : le système de correction de trajectoire des propulseurs de secours tentait de redresser le bateau ivre.

– C'est le sabord de chargement supérieur. Le *Blitz* a dû être arraché...

Son index faucha plusieurs interrupteurs à la file.

Le grand écran disposé au-dessus de là console s'alluma et tout le monde put voir le porte-navettes disloqué qui s'éloignait en zigzaguant. L'accélérateur de tribord était invisible, mais celui de

bâbord, tournoyant comme une toupie, se rapprochait dangereusement du *Blitz*.

– Qu'est-ce que tu attends, Archimède ? Ranime tes réacteurs ! Réveille-moi cette carcasse, sinon...

L'écran devint blanc, puis s'éteignit.

O'Hara secoua l'épaule du chef-mécanicien.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi l'image a-t-elle disparu ? Où est le *Blitz* ?

Les voyants clignotèrent et moururent. Le sabord supérieur venait de se refermer.

– Ce sont les récepteurs des caméras arrière. Elles ont fondu sous l'effet de la chaleur produite par la déflagration.

– La déflagration ? Qu'est-il arrivé au *Blitz* ? Archimède... ce n'est pas possible !

Norden secoua la tête. L'émotion lui serrait la gorge.

– Archimède, Razor Red, Gras Double et tous les autres... fit-il dans un souffle. Ils n'ont même pas eu le temps de se demander ce qui les a heurtés. (Il pressa une touche.) Machinerie supérieure. Y a quelqu'un ?

– Présent, La Flibuste. C'est Ciboulot, mon vieux.

– Rien de cassé ?

– Quelques nez aplatis. On s'en remettra. Comment ça se fait que le *Blitzkrieg* se soit éteint sur mon tableau ?

Norden ferma les yeux et tint ses paupières serrées à en avoir mal.

– Il n'y a plus de *Blitzkrieg*, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il rouvrit les yeux et sans attendre la réaction de l'autre, passa au poste de pilotage.

– Willy, donne-moi la distance de l'objectif.

– Vingt-trois milliards. Pour le *Blitz*, est-ce que j'ai bien entendu ?

– Oui. (Vite, une nouvelle touche.) Gueule d'Amour ?

– Je suis là. J'étais branché sur le réseau. J'ai tout entendu.

Il y avait un je ne sais quoi dans la voix du mécanicien, une fragilité inhabituelle, un déchirement ténu qui donna au drame une soudaine et terrible consistance.

– Gueule d'Amour, qu'est-ce que c'est que cette histoire de passer clandestin ? Qui est cet énergumène ?

– Difficile à dire dans l'état où il est. Son visage est pour ainsi dire carbonisé. On l'a déniché dans le champ alternatif attenant au compartiment des accélérateurs. Gaucher est en train de le fouiller. Il trouvera peut-être une pièce d'identité. Attends ! Ne coupe pas... (Norden entendit un froissement de papier.) Je me souviens ! C'est un mécanicien que nous avons ramassé sur Palacine. il s'appelle Stake Killing (3). Drôle de nom.

– Epelle-moi ça.

– S-T-E-K-T-K-Y-L-L-I-N-G. Minute ! Il y a autre chose. (Un long sifflement modulé parvint aux oreilles de Norden et du Pacha.) Ça alors ! Vous ne devinerez jamais qui est ce type.

– Karl Arnheim, dit le chef-mécanicien. Exact ?

– Exact, mais...

Norden coupa la communication.

– Comment l'as-tu deviné ? murmura O'Hara.

Norden s'adossa à son siège.

– Stekt Kylling. En norvégien, ça veut dire poulet rôti. Qui se serait douté que le vieux grigou avait le sens de l'humour !

Il reprit contact avec la machinerie.

– Gueule d'Amour, il faut tout passer au peigne fin. Tout. Le moindre boulon, le moindre rivet. Dehors et dedans. N'oublie pas que le saboteur avait une imagination diabolique et qu'il était propriétaire de l'arsenal où fut construit le *Baraboo*.

Les yeux brillants, un poing pressé sur les lèvres, O'Hara regardait l'écran vide.

– Peut-être est-il mort avant d'avoir pu faire d'autres dégâts.

J'en doute, monsieur John. Il en savait assez pour abuser nos moniteurs et passer à travers nos systèmes de sécurité. Il savait qu'il risquait de griller vif en restant plus de dix secondes dans le va-et-vient. Il nous en voulait assez pour se sacrifier.

O'Hara opina doucement. Il se passa le pouce et l'index sur la figure, comme pour en effacer tous les stigmates de la douleur et de l'angoisse,

– C'est juste. Si tu as besoin de moi, je serai au mess où je vais faire rassembler la troupe pour lui annoncer la nouvelle.

Norden le regarda s'éloigner et d'un seul coup, John J. O'Hara ne fut plus qu'un vieillard. Le Pacha était resté à bord du *Blitz*.

CARNET DE ROUTE

15 avril 2148

Nous filons droit sur le Système 9-1134. Malgré la rupture inopinée des réservoirs d'énergie, nous maintenons une vitesse avant de six mille kilomètres/seconde, mais en admettant que 9-1134 possède quelque chose autour de quoi nous pourrions graviter, nous allons avoir besoin d'une énergie considérable pour les corrections de trajectoire et la mise en orbite. Le sabotage du régénérateur d'oxygène réduit notre capacité de quatre-vingts pour cent. Le recycleur d'eau ne fonctionne plus et toutes les communications extérieures sont coupées.

Robert Naseby, aimablement rebaptisé Croquemort par la communauté de ses patients reconnaissants, détourna les yeux de la civière et considéra le visage assombri du Pacha, absorbé dans la contemplation du cadavre de Karl Arnheim.

– Pourquoi a-t-il fait ça, Croquemort ? Que sommes-nous, comparés à la formidable puissance d'A&BCE ? Il aurait pu s'offrir les services des meilleurs saboteurs du Neuvième Quadrant. Alors pourquoi s'est-il sacrifié ?

– Pourquoi ? Parce que certains types se prennent pour Dieu le Père jusqu'au jour où par malice ou par mégarde, quelqu'un ébranle la foi qu'ils ont en eux-mêmes. Vous avez insinué dans son esprit le poison du doute. Depuis trois ans que nous avons échappé au bagne de Mystienya, il a eu le temps de ruminer ses défaites successives. Il y a autre chose. Karl Arnheim était malade. La radio a révélé une tumeur au cerveau. Il...

– Il était dingue ? C'est ce que tu essayes de me dire ?

– C'est une façon de voir les choses, marmonna le médecin, s'adressant aux étoiles. La tumeur était petite, mais je suis certain qu'elle n'était pas étrangère à l'incohérence de son comportement. Naturellement, il aurait suffi de trois jours de traitement intensif pour le remettre à neuf, mais encore lui fallait-il trouver ces trois jours...

– Et accepter de se mettre à la disposition d'autrui.

– Mauvais calcul de sa part. En fin de compte, il a été obligé de passer la main.

O'Hara tirailla sur le lobe de son oreille gauche, signe de désarroi pour tous ceux qui le connaissaient.

– Ne vous y fiez pas. L'air que nous respirons est déjà si épais qu'il pèse sur la langue comme de la poix et nous ignorons ce qui nous attend si nous atteignons 9-1134. Jusqu'à nouvel ordre, c'est toujours ce tas de chair racornie qui mène la danse.

Norden entra sur ces entrefaites. Le chef-mécanicien semblait la proie d'une agitation considérable qu'il s'efforçait de contenir, par égard peut-être pour la dépouille à demi carbonisée de l'ennemi.

– Ça y est, nous avons partiellement réglé le problème de la maniabilité. Reste celui de l'air. À ce propos, savez-vous ce qu'a fait Pony Red ? Il s'est bouclé dans la navette de la ménagerie avec tous les bestiaux. Il menace de rompre les amarres si nous essayons de forcer l'entrée. Loin de moi le désir de transformer sa ménagerie en abattoir, mais avez-vous une idée de la consommation en oxygène d'un seul de ses éléphants ?

Pendant un instant, O'Hara parut plongé dans un état de torpeur et d'indécision extraordinaire.

– Allons-y ! dit-il soudain.

La Flibuste le suivit le long des couloirs qui conduisaient au sabord de chargement de la ménagerie. Trois hommes montaient la garde devant l'écoutille.

– Où en est-il ? cria O'Hara dès qu'il les aperçut.

Goofy Joe secoua la tête.

– Rien à faire. Il ne cédera pas. (Le monteur se renfrogna.) À sa place, j'en ferais autant.

Norden le toisa, les poings sur les hanches.

– Ce n'est pas ça qu'on te demande. On te demande d'obéir. As-tu coupé l'arrivée d'oxygène ?

– C'est fait, grommela le malabar. Il puise sur la réserve de la navette. Avec les éléphants et tout ça, il ne tiendra pas plus de deux jours.

Fidèle à son surnom, Babouin avança sa remarquable lippe en une moue approbatrice.

– Plus que ça, si on compte les inhalateurs, vous savez, ces machins installés spécialement pour les animaux. Ça lui fait une bonne journée de rab.

O'Hara étreignit le bras du chef-mécanicien.

– En tenant compte des réserves des navettes et des inhalateurs, est-ce qu'on a une chance de s'en sortir ?

À contrecœur, Norden sortit un calculateur de sa poche et se livra à une série d'opérations. Silencieux, les yeux fixés sur la machine, les autres attendaient. Quand elle cessa de cliqueter, Norden regarda le Pacha.

– Voilà. En raclant tous les fonds de tiroir, et j'inclus là-dedans les réserves des scaphandres de sortie, en espérant que le générateur se cramponne à ses vingt pour cent de capacité opérationnelle et en supposant que nous ne respirions qu'une fois sur deux, nous y arriverons de justesse.

O'Hara le remercia d'une bourrade.

– Goofy, tu peux annoncer à Pony Red que ses protégés sont tirés d'affaire.

Norden branla du chef avec désespoir.

– J'aime les animaux autant que vous, mais en les épargnant, vous supprimez toute marge de sécurité.

Le Pacha souleva un peu la tête jusqu'à ce que son œil rencontrât le visage désemparé de Goofy Joe.

– Ne fais pas le cabochard, Goofy. Je t'ai donné un ordre. Exécution. (Il se tourna vers Norden.) T'est-il venu à l'esprit que si nous atteignons « de justesse » une des planètes de 9-1134, ce serait grâce à Karl Arnheim ? Il aurait pu tout faire sauter ou nous réduire à une mort lente et inéluctable. Il ne l'a pas voulu.

– Vous avez une explication ?

– L'objectif de Karl Arnheim, ce désir qui avait pris possession de lui au point de devenir sa raison de vivre et une raison suffisante de mourir, était la destruction du cirque. Quelle magnifique *Goatha* posthume si c'était nous qui lui avions porté le coup fatal ! Comprends-tu à présent pourquoi nous devons coûte que coûte sauver la ménagerie ? (Tournant les talons, il s'éloigna à grandes enjambées.) Quoi qu'il arrive, le cirque vivra !

CARNET DE ROUTE

27 avril 2148

L'air devient irrespirable et l'eau commence à manquer. La gravité artificielle est annulée partout sauf dans la ménagerie afin d'économiser l'oxygène.

Patati dérivait malaisément entre les couchettes du grand dortoir. Tel un nageur à bout de souffle sur le point d'atteindre le rivage, il se propulsait vers le lit de son collègue dont le faciès rubicond avait pris une teinte océanique de circonstance.

– Patata, mon pauvre ami, toujours patraque ? Les pilules de Croquemort n'ont eu aucun effet ?

Patata lui décocha un regard meurtrier.

– Cesse donc de planer au-dessus de moi comme un vautour ou je te lance à la tête mes tripes et mes boyaux. Les pilules ne peuvent rien pour moi. Mon mal de l'espace est d'origine purement métaphysique. La preuve, c'est que je ne peux ni fermer l'œil, ni faire le vide dans mon esprit. Quand je fais mine d'essayer l'un ou l'autre, la douleur empire. Réfléchir, méditer, croûtonner, je ne suis bon qu'à ça ! Le galérien des cellules grises, c'est moi.

Patati pointa le menton vers l'autre extrémité du dortoir.

– Ça tombe bien. J'ai justement besoin d'un cerveau. Il y a là-bas quelqu'un qui a besoin d'un coup de main. Allez, déboucle ta courroie et amène-toi.

Patata prit l'air effaré.

– Tu oses me demander de quitter mon lit dans l'état où je suis ? Ce type est bon pour la camisole ! Plutôt me faire couper la langue... Oh, Seigneur ! (L'image engendrée par cette comparaison imprudente le fit verdir un peu plus.) Au nom de notre amitié, pars et laisse-moi reposer en paix.

– Arrête ces simagrées, veux-tu ? Coin-Coin est au trente-sixième dessous depuis la disparition du *Blitz*. J'ai besoin de ta haute compétence pour m'aider à lui remonter le moral.

Patata poussa un soupir à fendre l'âme. De ses doigts gourds, il entreprit de déboucler la courroie qui le rivait à sa couchette.

– Que ne donnerais-je pas pour être en tôle à l'heure qu'il est. Une petite tôle bien peinarde sur le plancher des vaches. Vivre dans l'isolement, cramponné à de solides notions d'abstinence... Je ne demande rien d'autre. Je jure qu'il en sera toujours ainsi, si je sors vivant de l'aventure. Ce dont je doute fort. (Il imprima une légère poussée contre le matelas et prit son essor.) Allons voir ce malheureux.

Ils le trouvèrent pressé contre la cloison, recroquevillé entre un conduit et un placard, les yeux vides. Patati agrippa la poignée du placard et prit pied sur le plancher.

– Salut, Coin-Coin.

Patata déglutit. Il ressentait déjà les effets de ce bref parcours aérien. Il fit halte sur une couchette dont il se servit comme d'un tremplin pour s'enlever jusqu'au conduit autour duquel il s'enroula, emporté par son élan. Patati le récupéra au milieu de la seconde rotation. L'attaché de presse avait surveillé ces pitreries d'un œil atone. Il leur adressa un pauvre sourire.

– Inutile de vous donner tout ce mal. Il est trop tard. Je n'aurai plus jamais envie de rire...

Patata arrêta ses roulements d'yeux pathétiques et pour la première fois dévisagea Coin-Coin avec une attention aiguë.

– Tu as l'air au creux de la vague... oh, malheur, encore un mot à éviter ! Toujours est-il que lui et moi, on a décidé de t'aider à remonter le courant.

L'attaché de presse opina avec lassitude.

– Croyez que j'apprécie votre sollicitude, mais je suis trop loin, à présent. Archimède était mon ami. J'aurais dû me trouver sur le *Blitz* quand il a explosé. Je n'ai plus de goût à rien. Je suis vidé, rétamé, flagada. Vous vous fatigueriez pour rien. Quand le *Blitz* a sauté... je vous dis que je suis foutu.

Les deux aboyeurs échangèrent un regard entendu. Patati haussa les épaules et tendit sa main libre.

– À vrai dire, si nous sommes venus, c'est pour te demander de régler un petit différend entre nous. Voici. Je prétends que tu es l'auteur du coup de Brighton et Patata l'attribue à Buttons Fanglia.

Avec effort, Coin-Coin haussa jusqu'à Patata ses yeux de chien battu.

– Navré, mon vieux, mais le coup de Brighton, c'était moi.

L'aboyeur fronça les sourcils avec emphase.

– Tiens ! J'ai dû tout mélanger. Ça t'ennuierait de me rafraîchir la mémoire ?

Coin-Coin contempla le plafond.

– Ça ne date pas d'hier. J'étais coincé à Brighton avec le cirque Bull. Nous étions fauchés au point de ne pouvoir remplacer un fusible. Bullard, le patron, se demandait s'il n'allait pas être obligé de dissoudre la troupe. Nous avons déjà donné trois représentations et autant dire que nous avons été les seuls à en profiter. Notre calendrier prévoyait une halte de deux à trois semaines à Brighton, comme c'était la coutume à l'époque. Bref, les clients nous boudaient et nous étions dans de sales draps. Le patron me fait venir et m'annonce tout

de go que si nous ne trouvons pas un stratagème pour remplir les gradins, nous mettons la clé sous le paillason. Vous pensez si je me suis creusé les méninges. J'avais envoyé les laïus habituels à tous les journaux, mais à moins d'être vraiment en mal de copie, aucun directeur de canard ne passera jamais les papiers envoyés par l'attaché de presse d'un cirque quelconque. La pub payante, peut-être, mais les articles, je t'en fiche ! À cette époque, rappelez-vous, l'Irlande du Nord recommençait à flamber et les médias se moquaient pas mal de l'agonie d'une troupe foraine.

Patata hochà sombrement la tête.

– Je me souviens. Et alors ? Comment l'idée t'est-elle venue ?

Tout au fond du regard éteint naquit une petite lueur, évaporant l'insondable tristesse.

– Le truc, c'était d'obtenir de la pub à l'œil, justement. Je me suis acquiné avec O'Toole, « l'homme qui tirait plus vite que son ombre ». Nous l'utilisions en fait pour asperger les éléphants. Forcément. Vous voyez d'ici la tête des enrégés de l'Old Blight (4) tombant sur une pub qui vanterait les mérites d'un tireur d'élite nommé O'Toole !

» Il avait pas mal de parents et d'amis en Irlande. Il a pris quelques contacts. Le résultat n'a pas traîné. La police du comté fut mystérieusement avertie qu'un commando de l'IRA envisageait de faire une descente sur Brighton afin de régler son compte au cirque Bull, qualifié de traître à la cause irlandaise. Notre dernière tournée en Irlande remontait à plus de quatre ans, mais personne ne s'en soucia ou ne chercha à le savoir. Nous étions des ennemis de l'IRA, cela seul comptait. Le plus beau, ce fut l'ardent éditorial que l'un des principaux quotidiens de Brighton consacra à l'affaire. Le soir même, à l'occasion d'une conférence de presse, Bullard fustigeait les voyous qui auraient l'audace de s'en prendre à une poignée d'artistes au cœur pur.

» En un clin d'œil, n'écoutant que leur esprit de solidarité, les braves citoyens de Brighton formèrent la queue devant nos guichets et quelques interventions au Parlement nous valurent la protection de deux régiments qui finirent par s'installer sur nos strapontins. Les caisses se remplissaient. À vrai dire, ce fut une magnifique saison. Partout, cette histoire nous précédait et d'étape en étape s'enflait aux dimensions d'une épopée au gré de l'imagination enfiévrée des pisse-copies locaux, enchantés de l'occasion qui leur était offerte de verser dans le romantisme patriotique. L'année suivante, nous fîmes la République. Naturellement, notre ruse de guerre subit quelques modifications. Nous devînmes la cible des Orangistes et l'aventure prit un rythme épuisant à notre arrivée en Ulster où, selon les villes, il

convenait de s'être attiré les foudres de l'armée britannique ou celles de l'IRA. À notre retour sur la grande île, ce fut presque un soulagement de n'avoir sur les talons que les seuls combattants républicains. Le coup de Brighton nous servit pendant trois saisons juteuses au terme desquelles les journalistes commencèrent à flairer quelque chose.

– Le jargon familial n'était pas le même, n'est-ce pas ? s'enquit Patata, les yeux brillants d'intérêt.

– Il était beau, alors. Au lieu de chef-monteur, on disait le Grand Vergue, et savez-vous comment nous appelions les monteurs ? Des Tchèques.

– Des chèques ? s'étonna Patati. Comme le bout de papier contre lequel on te donne de l'argent à la banque ?

– Non. Tchèques comme Tchécoslovaquie, un petit pays d'Europe centrale dont une des villes avait le quasi-monopole de la formation des monteurs de cirque. D'où le sobriquet commun. Que voulez-vous savoir d'autre ?

Il parlait maintenant avec un certain détachement qui n'était pas encore de la gaieté, mais déjà le désir de continuer à parler. Or, Patati n'était jamais à court de baratin. Coin-Coin allait mieux. Il ne fallait surtout pas s'arrêter en si bon chemin.

– Tout à l'heure, dit-il, tu as employé une expression très ancienne dont le Pacha se sert à l'occasion, et de plus en plus fréquemment ces derniers temps. « Dans de sales draps ». Je sais ce que cela signifie, mais d'où vient cette histoire de draps ?

L'attaché de presse rumina un instant.

– J'aurais aussi bien pu dire « dans de beaux draps », déclara-t-il rêveusement. Le sens est le même, curieusement. L'expression a dû naître pendant la Grande Epidémie, quand les gens entortillaient les morts dans leurs draps avant de les confier aux chariots de ramassage. Quand le cadavre était celui d'un être cher, je suppose qu'il avait droit à un linceul brodé. Par conséquent, être dans de beaux draps ou dans de sales draps... que se passe-t-il, Patata ? Tu as l'air tout drôle...

L'aboyeur regarda son collègue comme s'il avait envie de mordre.

– Bravo, Patati. Tu as le chic pour soulever les problèmes les plus savoureux. Bon sang ! Qu'on me donne un sac... vite, un sac !

À l'autre extrémité du dortoir, ligoté à sa couchette, Weasel, le tenancier du « bistrot », se passait la langue sur ses lèvres craquelées en rêvant de l'eau pure et limpide d'un lac de montagne. On lui secoua

l'épaule. Il entrouvrit les paupières de quelques millimètres et le regretta aussitôt. Projetée au premier plan, une bouteille en plastique remplie d'un liquide rose lui dissimulait en partie la physionomie à peine plus réconfortante de Loto, le maître d'hôtel.

– Tiens. Cesse ce manège répugnant et avale ça.

Weasel roula farouchement la tête sur son oreiller.

– Ôte cette bouteille de ma vue, par pitié ! On dirait de la limonade. On dirait *ma* limonade !

– C'en est. Nous en avons trouvé des centaines de litres dans le congélateur.

Sous le choc, Weasel écarquilla les yeux.

– Quelle vision de cauchemar ! Ne compte pas sur moi pour en absorber une seule goutte. On me paie pour vendre ce truc, pas pour le consommer !

– Tu vas être obligé de surmonter ton dégoût. Il n'y aura bientôt plus rien d'autre à boire.

Weasel se demanda si le léger accent de satisfaction sadique qu'il décelait dans la voix du maître d'hôtel était le fruit de son imagination.

– Mais pourquoi l'avoir mis dans une bouteille de ketchup ? gémit-il.

– Tu préférerais lui courir après à travers tout le dortoir ? Ne fais pas l'idiot. Ces flacons proviennent des réserves secrètes de l'accessoiriste. Ils n'ont jamais servi.

Weasel prit la bouteille dans une main moite et approcha le goulot de ses lèvres, frissonnant d'horreur anticipée. Il pressa le flacon. Il déglutit. Ses sourcils grimpèrent. Il fit claquer sa langue.

– Ça alors ! Mais ce n'est pas dégueulasse du tout !

– Mais bien sûr. Jette-toi des fleurs pendant que tu y es ! (La face lunaire de Loto s'illumina d'un brusque sourire.) Pour les bouées, tu repasseras. On l'a bien cherché, mais ton simili-citron reste introuvable.

Weasel plongea la main sous son oreiller. Elle réapparut, crispée autour d'un énorme citron d'un jaune agressif et luisant.

– Il devait me faire la saison, mais puisque les circonstances l'exigent... arrosons !

Son scaphandre bouclé, La Flibuste se dirigea vers la navette

numéro dix. Arrivé en vue du sabord de charge, il se figea. Une douzaine de malabars étaient attroupés là, silencieux, avec des mines d'enterrement. Puis Jon Norden remarqua le voyant rouge au-dessus du sabord.

– Poil de Carotte, pourquoi la dix est-elle sous vide ? hurla-t-il en se propulsant en avant aussi vite que le lui permettait son accoutrement.

– Les gars sont dehors en train de larguer le grand chapiteau. (Le monteur lui jeta un regard outré.) C'est toi qui en as donné l'ordre, non ?

Norden les dévisagea avec stupeur.

– Bougre de têtes de mules ! Vous étiez censés m'attendre. Qui dirige les opérations ?

Goofy Joe le toisa avec commisération.

– Donald. Il a dit que si quelqu'un devait larguer la toile, ce serait lui et personne d'autre.

– Donald ! Mais il sait tout juste enfiler son scaphandre !

– Ah oui ? Dommage que tu n'aies pas été là, riposta Goofy, gouenard. Tu aurais pu essayer de le convaincre.

Norden soupira.

– Ecoutez, nous n'avons pas le choix. Il faut jeter un maximum de lest, vous comprenez ? Chapiteaux, mâts, piquets, fourgons, roulottes, tout doit disparaître. Tout, c'est-à-dire huit cents tonnes que les propulseurs n'auront plus à traîner dans les corrections de trajectoire.

Leur silence lui parut tout à coup trop pesant. Il cachait quelque chose. Il scruta un visage sinistre après l'autre, mais autant vouloir sonder un mur.

– Allez-y, dit-il. Videz votre sac. Que s'est-il passé ?

Babouin se gratta la nuque.

– C'est Donald, murmura-t-il comme à regret. Il avait une drôle de tête quand il est entré là-dedans.

Les autres opinèrent, bouches cousues. Le malabar hésita, puis dans un élan de sincérité :

– Il faut bien voir comment ça va se passer. L'écoutille grande ouverte et la toile qui fiche le camp dans toute cette nuit... il y a de quoi vous flanquer la chair de poule.

Il secoua la tête. Goofy Joe lui mit sa grosse main sur l'épaule.

– Ce qu’il veut dire, fit-il d’une voix étonnamment douce, c’est que Donald est capable de sauter pour la rattraper, afin qu’elle se sente moins seule, là où elle va.

Norden abattit son poing contre la paroi. Un instant, il demeura penché en avant, tête baissée, le poing vissé à la tête. Quand la boule de frustration et de colère se fut dissoute dans sa gorge, il murmura :

– Je ne peux pas rester ici toute la vie. Il y a d’autres navettes à décharger.

Il pivota sur lui-même et s’éloigna sans regarder personne.

Diane et Mistenflûte arrivaient en sens inverse. La fillette avait les yeux rouges. La Reine du Trapèze arborait un masque d’impassibilité aussi fragile qu’une couche de maquillage.

– Vous avez entendu, dit Norden.

– Oui.

Ses yeux cherchèrent nerveusement la tangente.

– Je suis désolé, bafouilla-t-il. J’espère que tout ira bien. J’espère qu’il reviendra.

Il voulut partir, mais Diane le retint d’une main légère sur son poignet.

– Tu n’y es pour rien. Donald aurait agi à son idée, de toute façon.

Il les suivit des yeux tandis qu’elles s’éloignaient vers le sabord. Il aurait donné n’importe quoi pour être plus vieux de quelques instants.

Il longea l’interminable couloir jusqu’au centre géographique du vaisseau, carrefour de galeries secondaires qui rayonnaient dans toutes les directions. Il en choisit une et gagna le pont supérieur. Cicéron, l’historiographe de la troupe, l’attendait devant le sabord de la navette numéro un.

– Enfin, je te trouve ! s’exclama le Pendien.

– Et alors ?

– Alors le Pacha te fait dire que le piano à vapeur reste à bord.

– Mais il doit bien peser dans les quatre tonnes !

Cicéron haussa les épaules.

– Je n’y suis pour rien. Si on m’avait demandé mon avis, il y a longtemps que cette casserole ne serait plus là..

Norden le regarda avec incrédulité.

– Balancer le piano ? À ta place, je ne le répéterais pas. Tu as bien assez de bosses comme ça.

Cicéron prit l'air penaud.

– Que veux-tu, j'aime la musique, la vraie, et j'ai les oreilles sensibles. En tout cas, il y en a un qui va être fichtrement content d'apprendre la nouvelle.

Norden s'engouffra par le sabord.

Au milieu d'un invraisemblable capharnaüm, le Dr Weems était assis à son piano. Ses doigts effleuraient silencieusement les touches.

– Je n'aurais jamais cru que le destin nous séparerait un jour, dit-il, les yeux sur le clavier.

– Ne pleure plus, Chopine. Tu gardes ton piano.

Chopine dressa la tête. Sa trogne fleurie rayonnait d'une joie qui n'osait encore se reconnaître.

– C'est vrai ? C'est bien vrai ?

– Voilà quatre tonnes que je vais devoir prélever ailleurs, grommela le chef-mécanicien.

Chopine inclina la tête de côté. Il fit hum et ha, puis croisa les mains sur sa bedaine.

Mon Dieu, il y aurait peut-être un moyen de l'alléger un peu. Ce serait de vider la chaudière.

– La chaudière ! (Norden claqua dans ses doigts.) Mais bien sûr ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Combien contient-elle ?

– Disons deux cents, trois cents litres. Pourquoi est-ce si important ?

– Pourquoi ? Pauvre innocent ! Tu mériterais d'être fessé en place publique. Nous manquons cruellement d'eau et pendant tout ce temps, tu planquais ce trésor !

– À vrai dire, l'eau n'a jamais été au centre de mes préoccupations, marmonna Chopine. D'ailleurs, depuis le temps qu'elle croupit dans la chaudière, elle ne doit plus être de première fraîcheur.

– Nous l'épurons !

Là-dessus, l'interphone grésilla. Norden bondit vers le sabord et plaqua la main sur l'interrupteur.

– La Flibuste. Numéro un.

– Ici, Goofy. Ça y est, ils reviennent. J'ai pensé qu'il valait mieux te prévenir.

Norden se propulsa dans le couloir et rama comme un fou tout le long du chemin. Comme il arrivait à destination, surgit du sabord un

énorme scaphandre surmonté par la hure sauvage de Donald Tarzak. Le chef-monteur tenait son casque sous le bras. À la vue de tout ce monde massé pour l'accueillir, il se figea et promena alentour un regard ahuri. Mistenflûte jaillit comme un boulet et se suspendit à l'une de ses jambes. Diane ondula timidement jusqu'à lui. Elle le dévisagea comme si elle n'était pas certaine qu'il fut de retour après tout, puis sans crier gare lui planta un baiser sur la bouche.

– Le comité de réception te félicite de ta décision, dit-elle.

La révélation s'opéra lentement. L'œil ahuri de Donald se fit sceptique, puis soupçonneux, puis courroucé, puis terrible.

– Tas d'idiots ! Vous avez vraiment cru que j'allais *sauter* ? Vous avez vraiment cru que le cirque n'était pour moi que quelques milliers de mètres carrés de toile usagée ?

Il se propulsa lourdement en avant, fendant le « comité de réception » qui s'éparpilla. Mistenflûte se cramponnait. Diane se maintenait dans le sillage. En arrivant devant leur cabine, il courait presque. Il entra et les enlaça toutes les deux.

– Elle m'a dit adieu, fit-il d'une voix frémissante. Elle rapetissait à vue d'œil et c'était comme un mouchoir qu'on agite. Elle m'a dit adieu, je le jure.

Artiche parcourut son bureau d'un regard écoeuré. Ils avaient tout balancé, les contenants et les contenus, ses classeurs bien cirés et ses dossiers bien ordonnés, tout, jusqu'au terminal d'ordinateur. Restait le coffre, solide comme un roc, une tonne et demie d'acier trempé, un rescapé de l'époque héroïque. L'espace allait l'engloutir. Après le cirque, c'était ce à quoi le trésorier tenait le plus au monde. De l'index, posément, il composa le code. Brrr, clic. La porte bascula. À l'intérieur, liasses et sacs flottaient paisiblement. Une énorme quantité de liasses et de sacs. Artiche les contempla, accroché au coffre pour ne pas s'envoler. Tout à coup, son bras se détendit... Il happa une liasse, en rompit la bande d'un coup de dents et d'un geste ample lança les billets en l'air où ils dérivèrent au petit bonheur, stagnant comme de la fumée. Quand il en eut fini avec les billets, il libéra les pièces, et quand le coffre fut vide, un étrange sourire aux lèvres, il regarda la merveilleuse pluie suspendue qui emplissait la roulotte et plongeait dedans la tête la première.

– Ahhhhhhhhhhhhhhhhh !

CARNET DE ROUTE

1^{er} mai 2148

Dans sept jours, nous aurons atteint le Système 9-1134. Nous pouvons déjà discerner quatre planètes dont trois gravitent trop près de l'astre pour être habitables. Barrique nous a quittés. L'équipe du petit chapiteau lui a rendu un dernier hommage avant de confier à l'espace sa monumentale dépouille. Depuis ce jour, Waldo Screener, la Momie, est demeuré introuvable. Après de vaines recherches, ses amis laissent entendre qu'il a dû rejoindre son épouse bien-aimée...

Jon Norden resserra le dernier écrou du système d'alimentation en combustible.

– Et voilà !

– Mmmmmm. Espérons que tout ça n'aura pas été inutile.

Le chef-mécanicien fit pivoter son siège pour faire face à Gueule d'Amour. D'une soudaine détente, il se leva et alla s'adosser à la cloison, à côté de son second.

– As-tu une idée de la manière dont nous allons maintenir ce mastodonte en orbite en attendant que les navettes se dispersent ?

Gueule d'Amour secoua la tête.

– Bah ! Il y a tant de façons de mourir. Autant celle-ci que la lente agonie d'un vieillard gâteux.

– Ecoute donc, tête de mule. Une fois sur orbite, quand tout le monde aura rejoint les navettes sauf l'équipage réduit, il n'y aura plus de problème d'eau et d'oxygène.

– Et alors ?

– Cela nous laissera le temps de réparer les communications hyperspatiales, peut-être même le signal de détresse.

– En effet, si tout se passe bien. Si ces sacrées propulseurs veulent bien se mettre d'accord avant la mise en orbite.

– Efforçons-nous de raisonner ainsi que l'aurait fait Arnheim. Ce système est le seul à cinquante années-lumière à la ronde et je te parie ma dernière chemise qu'il possède une planète habitable.

– Et pourquoi, s'il te plaît ?

– Parce que cette espèce de vieux tordu nous a mijoté une mort lente, une mort à petit feu sur une île déserte. Combien de temps faudrait-il à des naufragés acharnés à survivre pour oublier qu'ils sont des forains ?

– Si nous pouvons émettre à nouveau, la question ne se posera plus.

Norden ferma les yeux et renversa la tête contre le mur. Le gaz carbonique lui brûlait les poumons.

– Karl n'a pas pu ne pas y penser. Tant que nous garderons l'espoir d'être secourus, nous resterons des êtres humains.

Gueule d'Amour le dévisagea longuement.

– Tu crois que nous n'avons pas fini d'en baver avec lui ? Tout de même... nous avons tout vérifié, circuits, écrous, boulons, ressorts. Je ne vois pas ce que nous aurions pu oublier.

Norden prit une curieuse expression, comme si une révélation du dernier comique l'avait frappé de plein fouet.

– Je sais ! Le matériel avec lequel nous venons d'effectuer ces vérifications ! Karl s'est débrouillé pour bricoler mon moniteur de façon à me dissimuler le déphasage des accélérateurs jusqu'au dernier instant. Et s'il avait fait de même avec l'autre moniteur et les appareils de surveillance ?

– Admettons. Avec quoi allons-nous en vérifier le fonctionnement, petit malin ? Il était assez fortiche pour refermer les panneaux d'accès au poste de régulation des contrôles après les avoir sabotés.

Norden prit une inspiration héroïque. L'air lui râpa la gorge comme un alcool de contrebande.

– C'est tout simple, au fond : on descelle et on cherche l'aiguille dans la meule de foin !

Pony Red Miira émergea du compartiment réservé aux éléphants dans la navette numéro trois. La tête basse, il rejoignit Bugs Bunny et Chiffe Molle, affalés tous deux sur un matelas de paille.

– On nous laisse la pesanteur pour éviter de semer la panique parmi les bêtes, mais je me demande s'il ne vaudrait pas mieux l'annuler.

Bugs Bunny leva un regard maussade.

– Ils ne le supporteraient pas, Pony. Tu imagines le chahut ? Ils se tiennent tranquilles, c'est déjà ça.

– Où en est Lolita ? demanda Chiffe Molle.

– Couci-couça. Si elle s'allonge, elle va s'étouffer, c'est sûr.

– M. John est au courant ?

– M. John a bien assez de soucis comme ça. Es-tu allé voir les lions, Bugs Bunny ?

La mine du soigneur s'allongea.

– J'en reviens. Ils sont foutus, Pony. Asthmatiques jusqu'aux trous de nez. Je leur donne deux, trois jours. Chchut !

Kristina venait d'entrer. La dompteuse leur adressa un faible sourire.

– Ça me fait tout drôle de me sentir à nouveau les pieds par terre. Je ne serai pas longue, Pony. Je vais juste dire un petit bonjour à mes matous.

– Bien sûr, Kris. Reste aussi longtemps que tu voudras.

Dans un silence pénible, les trois hommes la regardèrent disparaître entre les cages. Chiffe Molle se frotta le nez, puis bascula sur le dos, ses yeux rêveurs fixés au plafond.

– Elle est à peine plus âgée qu'eux, vous savez. Ils ont grandi ensemble. Sa propre mère les faisait déjà sauter à travers des cerceaux alors qu'ils n'étaient pas plus gros que des boules de poils.

– Ouais, dit Bugs Bunny. Et je me souviens du jour où le petit copain de sa mère s'est fait arracher la gorge. Il venait juste d'arriver chez nous. Comment s'appelait-il, déjà ?

– Charlie. Charlie Je-ne-sais-quoi. (Chiffe Molle secoua la tête avec consternation.) Ses matous vont crever, pas de doute. Pauvre gosse ! Elle va en prendre un sacré coup.

Pony haussa les sourcils en soupirant.

– Heureusement que les chevaux et la plupart des éléphants sont encore d'attaque. Et les singes... quelle lamentable hécatombe !

Sept détonations claquèrent, aussi terrifiantes que des coups de tonnerre dans un ciel sans nuages. Un concert de hurlements déferla sur la ménagerie. La première seconde de stupeur passée, les hommes s'étaient mis à courir. Un huitième coup de feu éclata comme ils atteignaient les premières cages. Pony aperçut la jeune femme. Elle était tombée et s'appuyait d'un coude sur le plancher. Puis il vit les lions, morts tous les sept, et s'arrêta net. Kristina glissa de tout son long. Il se pencha au-dessus d'elle et délicatement la retourna. Elle tenait encore le Kaeber, le huit coups hérité de sa mère. Elle avait un trou à la tempe. Un trou net et propre d'où ruisselait un mince

filament rouge.

Fouineur considérait la boîte d'ampoules et n'arrivait pas à se décider. Il lui coûtait de s'en séparer, mais aucune excuse sérieuse ne se présentait.

– Je ne sais pas trop, Waco... On nous a recommandé de tout jeter pour alléger le vaisseau.

– Alléger le vaisseau en jetant des ampoules ? Tu te fiches de moi ? D'ailleurs je ne veux pas les ampoules, seulement la boîte.

– La boîte ? Que comptes-tu faire d'une boîte vide ?

La main de Waco jaillit comme un ressort. Il arracha la boîte de l'étreinte solide du chef des accessoires. Il l'ouvrit et laissa s'envoler les ampoules.

– Suis-moi et tu le sauras.

Intrigué, Fouineur suivit le charmeur de serpents dans le couloir où il s'arrêta devant une porte anonyme.

La cabine contenait quatre couchettes. Sur chacune d'elles, maintenus par des sangles, étaient enroulés cinq serpents de Ssendis. Ils semblaient dormir. Waco s'approcha et secoua l'un d'eux.

– Hassih, ça y est, j'ai trouvé une boîte.

Le reptile ouvrit les yeux. Il émit une sorte de sifflement essoufflé et ses paupières retombèrent. Waco plongea le bras dans les épaisses circonvolutions d'un autre serpent, en ramena un œuf qu'il déposa dans un des casiers de la boîte. Il récupéra ainsi une demi-douzaine d'œufs, d'une ravissante couleur lapis-lazuli et gros comme le poing. Fouineur le regardait avec effarement.

– Que se passe-t-il, Waco ? Est-ce qu'ils sont malades ?

– Ils sont morts. Tous. À cause de l'air.

– Mon Dieu... je suis désolé. Et les œufs, qu'en feras-tu ? Quand doivent-ils éclore ?

Le charmeur tenait la boîte serrée contre sa poitrine.

– Comprends-tu à présent ? Je ne pouvais pas les laisser se balader dans la nature, n'est-ce pas ? Tu m'as demandé combien de temps il leur faudrait pour éclore ? C'est bien simple. La période d'incubation est de deux cent soixante-dix années terrestres environ. Quoi qu'il advienne, je dois veiller à ce que les embryons arrivent à terme. J'en ai fait le serment.

– Waco, c'est ridicule. Tu seras mort depuis longtemps quand les

petits monstres perceront leurs coquilles. Qui s'occupera d'eux, alors ?

– Mes enfants. Et les enfants de mes enfants.

– Tu es marié ?

– Pas encore. Je réglerai ce problème à la première occasion.
(D'une main tremblante, il flatta les reptiles.) Hassih, Sstiss, Nissa, vous tous... Je ne vous oublierai jamais.

Fouineur s'éclipsa sur la pointe des pieds.

CARNET DE ROUTE

2 mai 2148

Plus que six jours. 9-1134 se rapproche à vue d'œil. Le générateur de gravité artificielle se rend de nouveau utile en pompant l'oxygène des réserves d'eau. Le résultat, c'est que nous respirons un peu mieux et buvons de la limonade.

Peru Abner ouvrit les yeux, vit ses camarades rassemblés autour de sa couchette, et l'espace d'un instant se crut déjà transporté au paradis, celui des clowns, bien sûr, le seul paradis où les anges ont ce genre de têtes.

– Qu'est-ce que c'est ? grogna-t-il. Une veillée funèbre ?

– Croquemort ne peut donc rien faire ? murmura Traîne-Galoche.

– Au point où j'en suis, il me faudrait une machine à remonter le temps, rien de moins. Croquemort est en rupture de stock, justement.

Ses paupières fripées s'affaissèrent. Deux parenthèses se formèrent aux coins de ses lèvres pâles.

– Je pense souvent à Ahssiël... Notre numéro, de Mutt & Jeff (5), c'était vraiment quelque chose, non ?

Traîne-Galoche se trémoussa silencieusement. Quand il riait, tout son corps semblait parcouru de décharges.

– Vous faisiez la paire, ça on peut le dire ! Je donnerais cher pour que le gosse soit là. Pas nécessairement dans cette mélasse, mais avec nous. Avec toi, surtout.

– C'est un prince, pauvre cloche ! Les princes se doivent à leur royaume. Mais quand son heure viendra, il fera un souverain du tonnerre. Vous le voyez, tenant audience dans son costume de paillasse ?

Traîne-Galoche tressaillit de plus belle. Soudain, il plongea pour éviter Godillot qui venait de loucher une poignée et fonçait sur lui tête baissée. Son crâne alla percuter la cloison. Il fit semblant d'être K. O. Drôle de performance, en apesanteur. Peru Abner éclata de rire. Un rire caverneux qui se détériora en quinte de toux.

– Mes agneaux, le vide vous va à merveille. Traîne-Galoche, si le

public pouvait voir ton numéro dans ces conditions, il s'en ferait éclater la rate.

Le Paillasse battit modestement des paupières.

– Je te remercie, Peru, mais je sais que tu n'as jamais aimé mon numéro. Vous autres aristocrates, vous méprisez les clodos. Depuis toujours.

Peru Abner secoua la tête avec véhémence.

– De la jalousie, mon cher. Rien que de la jalousie. Bien sûr, les clients apprécient nos clowneries sophistiquées, mais quand vous arrivez, alors là, ils se marrent vraiment. Et c'est ça qui nous reste en travers de la gorge, à nous, les aristos. Ton numéro est superbe, Traîne-Galoche. Vous tous, vous êtes des as. Je voudrais en profiter une dernière fois. Non, ne vous faites pas prier. Nous travaillons pour le plaisir de l'âme, ne l'oubliez jamais. Nous sommes des artistes. Allez-y. Allez-y, mes agneaux. Montrez-moi le meilleur de vous-mêmes. Montrez-moi votre âme.

Traîne-Galoche se concentra un instant. Puis, sans pesanteur et sans maquillage, il s'éleva à quelques mètres du sol où l'infortuné Paillasse, l'éternel vaincu recherchant sans espoir la considération, le bienheureux qui réchauffe dans son cœur usé une inextinguible flamme d'allégresse, se montra fidèle à sa légende en déployant ses trésors désopilants, ses humbles trésors, offrandes irrésistibles que des générations avaient peaufinées jusqu'au génie.

L'un après l'autre, ses compagnons l'imitèrent. En l'espace de quelques instants, la bousculade fut générale et la rigolade si sincère qu'ils en avaient les larmes aux yeux. Enfin Traîne-Galoche se ressaisit et se laissa descendre jusqu'à la couchette de Peru Abner.

– Bon Dieu, Peru, j'en viens à rêver d'une planète sans gravité, d'un chapiteau en apesanteur ! Peru, tu m'écoutes...

Il regarda le visage souriant, les yeux largement ouverts au regard serein. Serein pour l'éternité. Le dernier grand clown de l'histoire venait de mourir.

CARNET DE ROUTE

3 mai 2148

Dans cinq jours, nous croiserons l'orbite de la quatrième planète. Afin de stimuler les esprits et de remonter le moral de la troupe, un concours a été organisé sur le thème : qui baptisera la planète inconnue ? Le Pacha a proposé de l'appeler Momus en hommage à l'antique divinité terrienne du ridicule. Lolita est morte sous

tranquillisant. Le Pacha ne quitte plus sa chambre. Il ne cesse de décliner.

Ayant refermé son carnet, Cicéron le glissa dans sa poche et regarda autour de lui. Rivé à son siège, la tête rejetée en arrière, La Flibuste dormait. À l'autre bout de la salle, Achab s'était affaissé sur son pupitre. Depuis que le *Baraboo* était coupé du reste de l'univers, le fauteuil du radio était demeuré vide.

Le Pendiiien s'attarda sur l'immense écran de contrôle qui surplombait le tableau de Norden et peu à peu s'atténua la sensation de solitude angoissante. La planète sans nom y semblait une énorme prune d'un bleu laiteux. Formations nuageuses, calottes glacières, continents, océans... rien ne manquait, encore que l'eau ne représentât qu'un quinzième de la surface totale. C'était peu, mais il ne fallait pas trop en demander. La quatrième planète du Système 9-1134 était habitable et cela seul tenait du miracle.

Tout à coup, Cicéron ouvrit des yeux comme des soucoupes, les frotta, cligna derechef et tel un oiseau effarouché s'envola en battant frénétiquement l'air. Quelque chose venait de se matérialiser sur l'écran. L'instant d'avant, il y avait le globe brumeux et prometteur de leur île déserte et voilà qu'un objet non identifiable avait surgi devant le *Baraboo* et s'y maintenait avec obstination, une sorte d'épave déglinguée qui ressemblait plutôt à un amas de pièces rapportées par un fou.

Sans perdre de vue l'extravagant phénomène, il secoua l'épaule du chef-mécanicien.

– La Flibuste, réveille-toi. RÉVEILLE-TOI ! Achab ! brailla-t-il sans se retourner, regarde et dis-moi si tu vois ce que je vois !

Les deux hommes se frottèrent les yeux, tout comme il l'avait fait lui-même. Puis Achab pivota et brancha son propre écran.

– Non, murmura Norden, s'adressant à l'image. Non, non et non. C'est le *Blitz*.

Personne ne pipa. Le *Blitz* était de retour.

Une gerbe d'étincelles jaillissait de ce qu'il fallait bien appeler l'arrière de cette ruine sans queue ni tête. Norden se frappa les cuisses.

– Willy, tu as vu ? Tu as vu les réacteurs. Ils ont réussi à le mettre en marche !

Le commandant s'arracha au spectacle grandiose pour vociférer dans le micro du réseau.

– Roger-Roger ? Où que tu sois, tu as trente secondes pour

rejoindre ton poste.

– À quoi bon le déranger ? s'étonna Norden. La radio est morte, de toute façon.

– Je sais. Mais Roger-Roger est le seul qui sache déchiffrer le morse. Tu n'as pas remarqué ces flamboiements, juste devant la navette supérieure ?

Dans un silence théâtral, ils attendirent l'arrivée du chef-radio. Celui-ci s'arrêta sur le seuil, et quand il fut las de promener son regard d'un écran à l'autre, il se laissa dériver jusqu'à la cabine de pilotage.

– Qu'est-ce que je peux faire ?

– Regarde bien. Le *Blitz* nous raconte sa vie.

Roger-Roger plissa les yeux.

– C'est du morse, pas de doute. Ecoutez : *Baraboo*... répondez... réveillez-vous... ban... de de... ploucs... Willy, où faut-il appuyer pour allumer le sabord de chargement de la cale avant ?

On lui montra un bouton carré de couleur orange. Son index se mit à pianoter.

– Cinq sur Cinq, c'est bien toi ?

L'espace de quelques secondes, le *Blitz* se tut. Puis il recommença à émettre en une succession de rafales plus ou moins longues. Le radio traduisait à mesure.

– Roger-Roger... espèce... de... mar... motte...

– Dans... quel... état... êtes... vous ?

– En... mille... morceaux... Rien... d'irréparable... Nous étions... tous... dans... le... dortoir... quand... le... gouvernail... a... absorbé... le choc...

Nul ne remarqua le départ de Cicéron.

Tout était noir derrière la porte. Noir et silencieux. Le Pendiiien tendit l'oreille. Pas un souffle.

– Monsieur John ? Monsieur John ?

– Qui est là ? Qui est-ce ?

– Cicéron, monsieur John.

Cicéron progressa à tâtons vers le lit. Il chercha l'interrupteur de la lampe de lecture et donna de la lumière.

Le visage émacié bascula vers lui.

– Quoi de neuf, Mois de Marie ?

La voix était râpeuse et si faible qu'elle semblait s'épuiser à franchir le seuil des lèvres.

– Le *Blitz* est de retour, monsieur John. Ils sont tous en vie.

O'Hara s'étrangla. Il toussa longuement. Puis Cicéron l'entendit haleter. Il lui posa sur le bras une main hésitante.

– Il est tout cabossé, si vous saviez. Je ne l'avais même pas reconnu.

– Merci d'être venu, Cicéron. Merci de m'avoir averti. (Un râle, tout au plus. Un râle tenace.) Cicéron ?

– Oui, monsieur John ?

– Tu tiens toujours le carnet de route ?

– Bien sûr, monsieur John.

– Depuis combien de temps es-tu avec nous ?

– Ç'aurait dû être ma cinquième saison.

– Il n'y en aura jamais de sixième, Cicéron.

Le Pendiiien se demanda pourquoi il ne pouvait retirer sa main. Elle était soudée à la manche du mourant comme un gage de superstition puérile. Il avait peur de l'ôter. Dieu sait ce qui arriverait alors.

– Je ne comprends pas, dit-il. Pourquoi êtes-vous si pessimiste, monsieur John. Surtout maintenant...

– Si nous moisissons sur cette planète, la troupe va connaître la saison la plus noire de son existence. Pas de public, un travail acharné, une lutte de tous les instants pour survivre. Elle ne s'en remettra pas. Le cirque mourra, Cicéron ! (Le vieil homme roula des yeux affolés.) Cicéron ! Où es-tu ?

Le Pendiiien renifla et lui serra le bras à le briser.

– Je suis là, monsieur John. Je ne vous quitte pas.

La main noueuse chiffonna le drap.

– Le Grand Cirque O'Hara s'est embarqué pour l'enfer. Le plus formidable cirque de tous les temps ! Il mourra, Cicéron. Tout doucement, au fil des jours. Au fil...

– Monsieur John ?

Cicéron luttait contre l'immobilité pétrifiée qui lui grimpait le long des jambes. Il se pencha pour chuchoter.

– Monsieur John, pas encore ! Pas en...

La main se détendit et lui broya la nuque dans une étreinte de fer pour l'attirer tout contre les lèvres balbutiantes.

– Cicéron, tu es leur mémoire, à présent. Je compte sur toi pour qu'ils n'oublient jamais ce qu'ils sont. Je compte sur toi.

Les doigts se desserrèrent. Le bras retomba lentement, dans un flottement gracieux, comme à regret.

Pendant un long moment, le Pendiien ne fit rien d'autre que regarder le lit. Quand son corps se mit en mouvement, ce fut presque à son insu. Il se retrouva devant le bureau du Pacha et quelqu'un avait allumé la lampe. Alors il sortit le carnet, l'ouvrit et à l'aide du crayon qui y était attaché, il écrivit deux lignes.

3 mai 2148

Momus se rapproche. Le *Blitz* est revenu avec tous ses passagers. John J. O'Hara vient de mourir.

EPILOGUE

Ayant refermé l'énorme volume relié à la main, Horth Shimsiv, officier du conseil supérieur de l'Amirauté du Neuvième Quadrant, leva les yeux sur le jeune homme qui somnolait dans sa soutane à damiers noirs et blancs.

– Et ensuite ?

Le jeune homme sursauta, cligna des yeux et tendit une main nonchalante dont la paume se trouva comme par mégarde offerte à l'attention du visiteur. Avec un soupir, Horth Shimsiv y laissa tomber quelques pièces.

– Que voulez-vous savoir ?

– Comment s'est passé l'accident. Ce qui l'a provoqué et ainsi de suite. J'ai une mission à remplir, figurez-vous.

Le jeune homme s'approcha d'une bibliothèque de planches grossièrement assemblées, prit un volume identiquement relié et le posa sur la table, à portée de main de Shimsiv.

– Vous avez lu le *Livre du Baraboo*. Voici le premier *Livre de Momus*, celui qui relate l'accident.

Shimsiv le dévisagea avec stupeur,

– Ne pourriez-vous me raconter ce qui s'est passé ?

Le jeune homme baissa les yeux en rougissant.

– Hélas, je ne suis encore qu'un novice. Peut-être pourriez-vous poser la question au doyen de notre ordre, Cicéron le Grand.

– Cicéron ?

– Il est le dernier survivant de la troupe qui est arrivée à bord du *Baraboo*. Suivez-moi, je vous prie.

Un rideau à damiers était tendu dans le fond de la pièce. Le jeune homme l'écarta juste assez pour passer la tête de l'autre côté. Horth Shimsiv l'avait suivi. Il ramena sa queue sous lui, rajusta son uniforme et attendit avec appréhension.

– Qu'y a-t-il, Rabat-Joie ? Encore une mauvaise nouvelle ?

– L'officier du conseil de l'Amirauté demande à être reçu, Ô Cicéron.

– Qu’attends-tu ? Fais-le entrer, voyons. Fais-le entrer.

La voix haut perchée s’effilait sur les fins de mots en un murmure chevrotant. Shimsiv se trouva face à un minuscule Pendiiën, perdu dans l’inévitable soutane à damiers. Devant son fauteuil douillet était installée une petite table sur laquelle l’œil inquiet de Shimsiv remarqua trois cartes : deux valets et un as de cœur. Avisant un méchant tabouret, il l’approcha de la table et s’assit en évitant de regarder les cartes.

– Je viens de terminer la lecture du *Livre du Baraboo*, monsieur Cicéron, mais je n’ai rien appris au sujet de l’accident.

Trois pichenettes firent basculer les cartes sur le recto. Le Pendiiën se livra à une série de mouvements au-dessus d’elles au terme desquels elles se retrouvèrent en ligne.

– Alors, monsieur... ?

– Horth Shimsiv.

– Monsieur Shimsiv, voulez-vous tenter votre chance et me dire où se trouve l’as de cœur ?

– Je n’y tiens pas, monsieur Cicéron. J’ai lu le premier Livre, voyez-vous. Parlez-moi plutôt de l’accident.

Cicéron opina gravement.

– Un jour de deuil et un jour de gloire, monsieur Shimsiv. Vous savez que le *Baraboo* a pu se mettre en orbite, en fin de compte ?

– Le Livre n’en dit rien, mais je m’en doutais un peu.

– Eh bien, lorsque la troupe eut pris place à bord des navettes et que celles-ci eurent commencé leur descente vers la surface, l’équipage s’est mis au travail. La Flibuste voulait tenter de réparer les ordinateurs pour placer le vaisseau sur une orbite permanente. Karl Arnheim les attendait au tournant. Le vaisseau a décroché, plongé, et s’est pratiquement consumé en traversant l’atmosphère. Cela s’est passé si vite qu’aucune navette n’avait eu le temps d’atterrir.

– Qu’avez-vous fait, alors ?

– Les réservoirs étaient presque vides. Pas question de jouer les casse-cou pour la frime. Les navettes se sont posées comme elles ont pu, au petit bonheur. Quatre se sont retrouvées quelque part entre ici et Tarzak. Quatre autres sont tombées au nord, deux à l’ouest et la plus lente, la dernière à toucher le sol, a dérivé jusqu’à l’autre continent. Il nous a fallu trois ans pour rassembler la troupe. À partir de là, nos défilés se sont mis à ressembler à quelque chose.

– Vos défilés ?

Cicéron le regarda comme aurait pu le faire un enfant intelligent s'adressant à un adulte un peu retardé.

– Mon cher monsieur Shimsiv, vingt minutes après que nos quatre navettes eurent touché terre, nous étions en formation de défilé, ainsi que l'avait toujours fait le Grand Cirque O'Hara en atteignant une nouvelle étape. L'année suivante, nous avions meilleure allure. Nous avons tracé la route de Miira pour que les éléphants puissent se joindre à nous.

Shimsiv secoua la tête. Ses écailles miroitèrent.

– J'ai vu bien des cultures menacées organiser leur survie autour des thèmes les plus variés jusqu'à les transformer en objets de culte, mais c'était toujours des questions de première nécessité. Nourriture, sexe, structure sociale, que sais-je. Ici, rien de tel. Je me suis un peu promené dans les rues de votre ville. Pas un seul de ses habitants qui ne soit clown, acrobate, illusionniste ou artiste d'un genre quelconque. Comment avez-vous trouvé le temps et la force de maintenir et de transmettre vos traditions depuis cinquante ans que vous luttez pour arracher à cette planète de quoi manger, vous vêtir et vous abriter ? Et pourquoi l'avez-vous fait ? Pourquoi un cirque, justement ? Vous auriez pu repartir à zéro. Alors pourquoi ?

Cicéron lui jeta un regard aigu.

– Vous avez lu le premier Livre, disiez-vous ? Dans ce cas, vous devriez savoir. Nous n'avions pas le choix. (Il souleva les épaules.) C'est une maladie.

Horth Shimsiv branla du chef, l'air pénétré. Il se leva.

– Merci infiniment, monsieur Cicéron. Si nous avons besoin de renseignements complémentaires, je vous enverrai quelqu'un.

L'officier claqua des talons, pivota et disparut dans une envolée de rideau.

Rabat-Joie tendit le cou, comme il l'eût fait pour parler dans le cornet acoustique d'une tante sourde.

– Puis-je poser une question, Ô Ci...

– Chut ! (Quand le gravier de la cour crissa sous les pattes de Horth Shimsiv, Cicéron toisa le novice.) Je t'écoute, mon garçon. Que veux-tu ?

– Je suis perplexe, Ô Cicéron. Les Livres m'ont appris leur existence, mais je n'en avais encore jamais vu. Celui qui vient de sortir... c'était un pigeon, n'est-ce pas ?

– De la plus belle espèce, Rabat-Joie. (Le vieux Pendiien retroussa

ses manches et fléchit les doigts.) Il y en a une pleine cargaison, là-haut, sur orbite. (Il fut parcouru d'un ricanement silencieux.) Une pleine cargaison, Seigneur ! Et maintenant, revenons-en aux choses sérieuses. Viens m'aider à rafraîchir mon numéro et prépare-toi à recevoir une leçon dont tu me diras des nouvelles.

FIN

{1} Weasel : Sobriquet des natifs de la Caroline du Sud (N. d. T.).

{2} Billboard : journal de petites annonces.

{3} Approximativement, le Dissipateur.

{4} Expression militaire : l'Angleterre.

{5} Jeff (péquenot) & Mutt (idiot volontiers cabotin) : célèbres héros de bandes dessinées créés par Bud Fisher dans le San Francisco Chronicle de 1908. (N. de la T.)